

Le Témoin gaulois

[Au Fil des jours](#)

René Collinot
2018

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume I provenaient des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Le volume II regroupe les texte de la rubrique *Au Fil des jours* publiés en 2012. Un nouveau volume est consacré à chaque année suivante : III pour 2013, IV pour 2014, V pour 2015, etc.

Ce livre correspond à l'année 2018. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, avec cinq instruments pour permettre au lecteur d'organiser son parcours :

- un [index des noms cités](#)
- un [index thématique](#)
- un [index des œuvres et publications citées](#)
- la [table des matières](#)
- le [renvoi aux derniers articles](#)



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

ANNÉE 2018

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

François Ier et l'art des Pays-Bas

« Avec de l'Italie qui descendrait l'Escaut »

(Jacques Brel, *Le Plat Pays*)

Bravant les intempéries, nous avons visité au Louvre l'exposition *François Ier et l'art des Pays-Bas*. Comme d'habitude, l'affluence était étourdissante : queues interminables aux guichets, groupes défilant en rangs serrés et en tous sens, hall d'accueil comble où, dans les coins, de jeunes touristes piquent-niquent discrètement à midi. Heureusement, nous avons la carte des « Amis du Louvre » qui sert de coupe-file et permet d'accéder assez rapidement à l'exposition de son choix.

On est accueilli à celle-ci par une belle et célèbre toile de petites dimensions, le portrait équestre du roi peint par Jean Clouet. Image gracieuse et pimpante, qui permet de mesurer la distance qu'il y a de ce temps-là au nôtre : le souverain, bien droit sur son joli dada, tient le sceptre de sa dextre ; à sa ceinture pend une belle épée d'apparat. On dirait d'un enfant gâté étrennant les cadeaux de Noël. De nos jours, les hochets du pouvoir sont de moins naïve apparence – du moins dans nos républiques – mais les esprits ont-ils vraiment changé ? Lui fait face *Le Baptême de Clovis* qui témoigne de l'ancienneté du « roman national » : au seuil d'une cathédrale gothique, le premier roi chrétien figure au centre du tableau, nu et mains jointes, dans des fonts baptismaux où il a l'air de cuire, comme ces explorateurs dans la marmite des cannibales des caricatures de l'époque coloniale ; derrière lui et à sa droite, la société laïque est représentée par une femme (la reine Clotilde ?) et deux seigneurs en robes luxueuses et par la foule que l'on entrevoit sur le parvis ; les gens d'Église – l'évêque Saint

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Rémi qui procède à l'ondoiement entouré de son clergé – se tiennent à sa gauche. C'est le premier tableau de la série de ces grands peintres qui ne songèrent pas à signer leurs œuvres et dont on tente aujourd'hui de percer l'anonymat. Celui-ci est du maître de Saint-Gilles en qui on pense reconnaître Gauthier de Campes : on rencontrera aussi Bartholomeus Pons dit « le maître de Dinteville » et « le maître d'Amiens », qui garde son mystère. Quant au sujet, on le retrouvera dans « *La bataille de Tolbiac* », grande toile où le baptême occupe la place principale, tandis que la bataille, reléguée dans la partie supérieure, est représentée comme une mêlée de chevaliers en armures et encore sur une belle tapisserie directement inspirée par le tableau de Gauthier de Campes. Décidément, François Ier était attentif au prestige de la monarchie.

En tous cas, ce François-là était un homme de goût, qui a su choisir et attirer de grands talents. On connaît bien sa prédilection pour la peinture italienne – Léonard de Vinci, Andrea del Sarto, Girolamo Della Robbia furent reçus et pensionnés à sa cour – mais il appréciait Raphaël, Titien, Michel-Ange dont il acquit des œuvres, n'ayant pu arracher ces artistes à l'Italie. Il se trouve que les peintres du Nord que cette exposition rassemble – Jean Clouet, magnifique peintre originaire de Valenciennes qui dépendait des Habsbourgs, dont tout l'œuvre est ici réuni, mais beaucoup d'autres moins connus, comme le maniériste Noël Bellemare, Godefroy le Batave, Grégoire Guérard, Corneille de La Haye, Joos van Cleve... – ont souvent subi l'influence italienne, comme Jacques Brel l'a noté dans *Le Plat Pays*. Outre la peinture, où prévalent le portrait et l'art religieux (dont les sujets sont sans

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

doute incompréhensibles pour une partie croissante du public¹), l'exposition présente un grand nombre de dessins pieusement conservés mais que le temps a rendus presque illisibles et qu'on distingue mieux sur leurs reproductions, de splendides manuscrits enluminés, des sculptures comme ces statuettes de bois polychromes qui ornaient jadis le buffet du grand orgue de la cathédrale de Beauvais², enfin des œuvres monumentales, comme la tapisserie *Saint Paul chassé du Temple de Jérusalem* et le lumineux *Vitrail de la Sagesse de Salomon*, de l'église parisienne Saint-Gervais-Saint-Protais, composent un ensemble très riche, haut en couleurs et souvent souriant qui mériterait bien une seconde visite.

On n'exprimera qu'un seul regret : les textes, rendus difficiles à déchiffrer par les habitudes scripturaires de l'époque (tout le monde n'est pas passé par l'École des Chartes), jouent un rôle nullement négligeable dans beaucoup de ces œuvres, comme au moyen âge. Dommage qu'ils ne soient jamais traduits. Mais peut-être nos musées nationaux réservent-ils ce genre d'information aux guides audio, à la manière des journaux écrits qui s'efforcent de monnayer leurs sites ?

Lundi 1er janvier 2018

1 Quels furent l'histoire et le supplice de Sainte Dorothée ? Google a remédié à mon ignorance, mais *a posteriori*.

2 Il avait été « *repeint dans une teinte faux-bois en 1785, les reliefs étaient recouverts d'une couche de peinture marron épaisse qui laissait toutefois apparaître quelques îlots de polychromie sous-jacents. En 2016, une étude préalable à la restauration a permis de déterminer que sous la couche moderne, la polychromie originale semblait bien conservée* », ce qui a permis leur restauration par le *Centre de Recherche et de Restauration des musées de France* à qui j'emprunte ces précisions.

Katyn

« *L'action se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part* »

(Jarry, discours de présentation d'*Ubu Roi*)

Vu, grâce à *Ciné Histoire*, le très grand film réalisé en 2007 par Andrzej Wajda, *Katyn*, programmé si discrètement à sa sortie en France qu'il m'avait échappé. À quatre vingt deux ans, le grand cinéaste polonais réglait, pour solde de tous comptes, une vieille histoire de famille¹ liée à l'un de ces crimes monstrueux dont l'Histoire tout court, « *avec sa grande Hache* », est prodigue.

Rappelons d'abord les faits. Le 23 août 1939, Hitler et Staline signent un pacte de non-agression. Le premier a désormais les mains libres pour développer son entreprise démente, le second y gagne un répit pour se préparer à un affrontement qu'il n'avait pas prévu entre les deux empires totalitaires et dont il a fini par comprendre le caractère inéluctable. En vertu des clauses secrètes qui organisent le partage de la Pologne, des Pays baltes et de la Finlande, la Wehrmacht envahit la Pologne le 1er septembre 1939 ; le 17, l'Armée Rouge entre dans la danse. C'est là que le film commence, sur un pont où affluent, en sens opposés, les civils polonais fuyant l'avancée des troupes russes à l'Est, allemandes à l'ouest.

Sobrement, sans pathos, le scénario suit les destins des officiers polonais – militaires de carrière ou ingénieurs, enseignants, étudiants, intellectuels, artistes... – enrôlés dans la « guerre défensive » et faits prisonniers, et ceux de leurs familles. Le Génial

1 Son père, le capitaine d'infanterie Jakub Wajda, figure parmi les officiers massacrés à Katyn.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Staline, pour mieux mettre à genoux la Pologne, a décidé froidement, en effet, d'éliminer physiquement (c'était le terme consacré) son élite, considérée comme hostile, et du 3 avril au 13 mai 1940, 4 404 officiers sont abattus froidement un à un à Katyn en avril 1940 par des agents du NKVD (Commissariat du peuple aux Affaires intérieures, ancêtre du KGB dont l'illustre Poutine est issu), et leurs familles déportées. Comme dirait l'autre, ce n'est qu'un détail quand on sait qu'au total 22 000 officiers furent en ce printemps assassinés et 60 000 membres de leurs familles déportés, dont 80 % de femmes et d'enfants. Hitler ayant envahi la Russie le 22 juin 1941, les Allemands découvrent aussitôt de premiers charniers et, en 1943, celui de la forêt de Katyn, près de Smolensk. Leur propagande se déchaîne alors vertueusement contre ce crime des communistes. Ces derniers nient obstinément et l'attribuent aux nazis. Puis la roue tourne, l'occupation soviétique de la Pologne redessinée et repoussée à l'ouest au profit du vainqueur et aux dépens de l'Allemagne succède à l'occupation allemande, et le régime satellite qui la gouverne soutient bien entendu la version stalinienne du massacre de Katyn, punissant sévèrement ceux qui dénoncent ce mensonge. Il faudra attendre Khrouchtchev pour qu'un dirigeant soviétique reconnaisse les faits, en 1990.

Le film, lui, se poursuit jusqu'au début du régime communiste institué de force – Staline est resté impassible quand Varsovie s'est insurgée à l'approche de son armée et a laissé les nazis anéantir la Résistance et détruire la capitale – après la défaite allemande, bien avant la perestroïka, au moment où l'on fait le tri entre celles et ceux qui ont participé à la Résistance polonaise : les bons (les communistes) forment le noyau de la nomenklatura, sur le modèle soviétique, tandis que les autres sont traqués. Et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

comme dans tous les pays occupés, les Polonais doivent choisir entre la collaboration, la résignation, l'exil ou la résistance passive ou active. Celle-ci est illustrée par un épisode où luit le seul rayon d'espoir du film, et c'est la brève idylle du fils d'un officier de Katyn. Il s'appelle Andrzej et c'est un ancien résistant, comme le réalisateur. Ayant déchiré une affiche de propagande, il est pris en chasse par la police et, guidé dans sa fuite par une jeune fille, se réfugie sur un toit. Le danger passé, les deux jeunes gens redescendent dans la rue et se quittent sur la promesse d'un rendez-vous et un premier baiser, que la lycéenne reçoit comme une première communiant l'hostie. C'est le seul moment où il soit donné au spectateur de sourire, même s'il devine que cet amour est mort-né. Le récit se termine par un retour en arrière décrivant longuement le massacre, qui n'a pas commencé au bord des fosses comme ce fut le cas dans « la shoah par balles » : comme dans *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler, chaque homme est conduit dans une étroite cellule où il est tué d'une balle de pistolet dans la tête.

Une brève enquête révèle les motifs du véritable boycott que ce grand film a subi, en France et sans doute ailleurs, de la part des grands distributeurs. Que Wajda l'ait ou non voulu, il tombait à point pour servir la politique violemment réactionnaire, anti-démocratique et eurosceptique des jumeaux Jaroslaw et Lech Kaczynski et de leur parti *Droit et Liberté* caractérisée par un nationalisme étroit et anti-russe, que *Le Monde* du 9 mai 2007 décrivait ainsi dans une interview : « *Une nouvelle loi controversée de lustration impose à l'élite polonaise de déclarer avoir ou non collaboré avec la police politique communiste, sous peine de licenciement. Le 25 mars, elle a déclenché un tollé au Parlement européen après que l'eurodéputé Bronislaw Geremek eut annoncé qu'il pourrait perdre son mandat pour avoir refusé de*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

déposer sa déclaration. » et l'influence des éléments les plus arriérés de l'Église (opposition à l'avortement). On a donc reproché au film d'être sorti au mauvais moment, et l'on voit des critiques se donner le ridicule de lui reprocher l'omniprésence des signes religieux : signes de croix, messe de Noël dans le stalag où sont entassés les officiers qui ne se savent pas condamnés, chapelet que le capitaine Andrzej serre dans son poing au moment de sa mort et dont la croix émerge encore quand le bulldozer qui ensevelit les victimes a commencé son œuvre, officiers récitant le *Notre Père* au moment de mourir... Mais c'est que le drame se déroule en Pologne², pays dont l'histoire tourmentée et le gel soviétique ont conservées intactes, comme la glace le mammouth, les anciennes croyances catholiques !

Qu'une si belle œuvre ait été victime de la censure sournoise de l'argent pour des raisons si étrangères à la vérité historique qu'elle proclame et à l'art, en dit long sur les limites de la liberté d'expression dans nos démocraties. Par bonheur, si le cinéma a failli, et si le Témoin gaulois est impuissant à obtenir son passage dans les salles obscures et à la télévision, il se fait un plaisir de vous signaler que ce chef-d'œuvre est actuellement à votre disposition sur *Youtube* et en cédérom : si vous ne l'avez vu, ne le manquez pas !

Lundi 8 janvier 2018



2 C'est-à-dire non pas « nulle part », mais dans un pays qui a quatre fois disparu de la carte et est quatre fois ressuscité !

Les Chiffonniers de Paris

Le Témoin gaulois a demandé ce livre¹ à la F.N.A.C. dès son annonce par la presse, en septembre : l'ouvrage n'était pas encore paru ; à la veille de Noël, le livre était en réimpression. Il en a donc passé commande à une librairie, puis l'a annulée : on le lui avait trouvé chez Gibert ! C'est un article qui a commencé brillamment sa carrière commerciale. Voyons ce qu'il en est.

On notera d'abord que rarement un ouvrage a été accueilli par un concert d'éloges aussi unanime : « *une érudition inépuisable* » selon France culture, un « *livre éblouissant d'érudition et d'intuition* » (Télérama), « *pages érudites et éblouissantes* » (Diacritik), « *humanisme et érudition* » (Site du Musée d'Orsay) « *formidable étude culturelle* » (Le Monde)... et qu'on ne peut contester la science d'Antoine Compagnon, l'inlassable curiosité qui l'anime, la minutie, la profondeur et l'étendue, de ses recherches. Le résultat de cette immense activité est une moisson que l'on dirait exhaustive des innombrables représentations graphiques et photographiques de cette figure populaire et des discours journalistiques et littéraires qu'elle a suscités. Le personnage du chiffonnier ne paraît pas avoir été mentionné avant le XVII^e siècle, bien que les villes, des origines à la Renaissance, aient eu à gérer et recycler leur déchets – longtemps réduits, il est vrai, en quantité et en diversité – mais l'auteur relève qu'il a pris une importance considérable, tout particulièrement à Paris, entre la fin du XVIII^e siècle et celle du XIX^e, du fait d'une demande croissante de papier, et tant qu'on ne l'a fabriqué qu'à partir de chiffons, puis il le replace dans son contexte historique, économique, social et se livre à une relecture

¹ *Les Chiffonniers de Paris* (Antoine Compagnon, *Bibliothèque des Histoires, Série illustrée*, Gallimard, octobre-2017)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

savante de la littérature française du XIX^e siècle en mettant au jour des réseaux thématiques et sémantiques demeurés inaperçus : de quoi ravir les amoureux de Paris, des livres et de leur histoire.

Dans son *Tableau de Paris*, Louis-Sébastien Mercier signalait en 1781 l'importance tout nouvelle de ce métier et ce qui la justifie : « *Le voyez-vous, cet homme qui, à l'aide de son croc, ramasse ce qu'il trouve dans la fange et le jette dans sa hotte ?... Ce vil chiffon est la matière première qui deviendra l'ornement de nos bibliothèques, le trésor précieux de l'esprit humain. Le chiffonnier précède Montesquieu, Buffon et Rousseau.* » Antoine Compagnon nous fait découvrir que ce sujet ouvre de nombreuses pistes et les explore toutes, de l'abandon des ordures au coin des bornes, dans des rues de Paris, à leur recyclage, en passant par leur récupération qui revient précisément aux chiffonniers, et à l'évacuation des boues et des déjections par des tombereaux et des cuves de vidange dont le contenu infect empuantit les rues et éclabousse les passants avant d'être épandu dans les champs, au-delà des barrières, sous le nom de « petit fumier » ; de la prostitution, avant-dernier métier des lorettes déchues qui finiront chiffonniers, aux activités para policières de mouchards ; de la réalité de leur misère sordide à la légende du chiffonnier philosophe et aux symboles auxquels s'est prêtée cette figure familière de nos rues qui malheureusement ne nous est guère connue, comme celle de tous les « gens de rien », que par la parole des nantis : les pauvres ont rarement l'occasion de prendre la parole ! Si l'on ajoute que l'ouvrage s'organise (tant bien que mal) autour d'une collection de merveilleuses illustrations – gravures, peintures, photos – on reconnaîtra qu'il s'agit d'une belle réussite.

Il s'organise tant bien que mal : et c'est là que le bât blesse. C'est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

un lieu commun de dire que les Français sont cartésiens, bien que très peu d'entre eux aient lu Descartes et raisonnent avec rigueur. Il faut sans doute comprendre que nos élèves sont entraînés par la sacro-sainte dissertation, où la répétition est proscrite, à traiter un sujet avec ordre et méthode. Dès l'introduction, le Témoin gaulois s'est dit qu'il conseillerait au lecteur de n'en lire que les cinq premières pages et de sauter hardiment les vingt suivantes, qui ne contiennent que de fastidieuses répétitions². C'était d'autant plus surprenant que cette partie est celle que l'on écrit d'ordinaire quand le livre est terminé, et que l'auteur lui accorde une attention particulière. De même, en parcourant les chapitres qui suivent, on est souvent tenté de noter en marge : « *déjà dit !* » Fallait-il supposer qu'Antoine Compagnon, fatigué, avait torché ce texte au plus vite sans prendre la peine de le revoir ? Une relecture même rapide montre qu'il n'en est rien. Chaque page de ce livre a sa justification et apporte son lot d'informations et d'idées nouvelles, quelquefois sous forme de digressions, comme si l'auteur ne voulait rien laisser perdre de ce qu'il a rapporté de son enquête. Dès lors, comme on ne peut soupçonner de paresse un chercheur aussi acharné et méticuleux, il faut sans doute mettre en cause l'influence américaine ; après tout ce professeur au Collège de France enseigne aussi à l'Université Columbia de New-York.

On pourrait aussi invoquer son métier d'historien : la querelle en cours à propos de ce qu'il faut garder des archives y invite. Et puis le sujet l'y engage : comme ses chers chiffonniers, notre auteur fouille dans les alluvions de l'Histoire et en rapporte mille débris réutilisables, qu'il se contente d'amasser dans sa hotte,

2 Exemple : « *En ce temps-là, on recyclait tout...* » apparaît au deuxième paragraphe et est repris dix fois peut-être, puis dans chaque chapitre !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

avant de les trier sommairement³. Pourtant, il serait dommage que l'Université française suive son exemple, perde son âme et ne produise plus que des discours mal construits et redondants, renonçant à cet ordre « cartésien » qui est son apport le plus original. Mais l'ouvrage est riche, ne boudons pas notre plaisir !

Lundi 15 janvier 2018

3 Un peu à la manière de la Vargoulême, la chiffonnière rencontrée par « Gavroche en marche » dans *Les Misérables* : « *Le matin en rentrant, j'épluche l'hotte, je fais mon treillage (probablement triage). Ça fait des tas dans ma chambre. Je mets les chiffons dans un panier, les trognons dans un baquet, les linges dans mon placard, les lainages dans ma commode, les vieux papiers dans le coin de la fenêtre, les choses bonnes à manger dans mon écuelle, les morceaux de verre dans la cheminée, les savates derrière la porte, et les os sous mon lit.* », citée page 231

La Douleur, un film d'Emmanuel Finkiel

Nous avons assisté jeudi aux 7 Parnassiens, toujours grâce à *Ciné Histoire*, à la première du film adapté du texte de Marguerite Duras, *La Douleur*, par Emmanuel Finkiel, responsable à la fois du scénario et de la réalisation.

Les lecteurs fidèles de Marguerite Duras connaissent ce court récit autobiographique publié en 1985, qu'il me faudra relire : je n'en ai conservé, à vingt ou trente années de distance, qu'un très vague souvenir et, à ma grande surprise, plusieurs personnes de ma connaissance, dont une spécialiste de Marguerite Duras bien plus jeune que nous, sont dans le même cas, ce qui est singulier, s'agissant de pages qui paraissent très fortes dans le film. En fait le texte d'origine est une autofiction¹ : Marguerite Duras, dans la page qui précède le récit, écrit qu'elle aurait retrouvé le manuscrit oublié dans sa maison de Neauphle-le-Château et qu'elle ne l'a pas retouché, bien qu'elle en ait publié en 1981 dans une revue féministe un premier état, datant de 1976, sous le titre *Pas mort en déportation*. Et, bien qu'elle affirme dans la conclusion maintes fois citée de cette même page « *Je me suis trouvée dans un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte* », rien n'est plus littéraire et musical que ce texte dont la construction ménage au lecteur une révélation qui bouleverse les perspectives.

Le film, comme le récit, se déroule entre juin 1944, date de l'arrestation de Robert Antelme, chef d'un réseau de la Résistance

¹ Voir le remarquable article *La Douleur, le "journal intemporel"* de Marguerite Duras (Florence de Chalonge, *Écritures autobiographiques*, Presses universitaires de Rennes)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

et mari de la narratrice, Marguerite (Mélanie Thierry), à l'été 1946. Dans la première partie, la plus forte, Marguerite s'efforce de le revoir et, à cette fin, accepte de dialoguer avec l'agent français de la Gestapo (Benoît Magimel). Antelme est déporté et l'attente angoissante commence pour sa femme, soutenue par leur ami Benjamin Biolay (Dyonis Mascolo), jusqu'à son retour en avril 1945. À cette deuxième partie, qui comporte quelques longueurs, succède un troisième acte, très bref, qui se termine sur des images lumineuses de vacances à la plage. Parmi les acteurs, tous excellents, signalons encore Shulamit Adar dans le rôle de Mme Kats, la femme juive hébergée par Marguerite et mère d'une fille gazée à son arrivée au Lager, qui en l'apprenant se réfugie, comme ce fut si fréquent, dans le déni.

Remarquable par le choix et la direction des acteurs, ce film l'est aussi par le style d'Emmanuel Finkiel. Certes, les moyens qui lui ont été donnés étaient très réduits, mais ce genre de contrainte matérielle ne nuit pas forcément à une œuvre, bien au contraire. Elle ne se devine que dans certaines scènes tournées en extérieur, mais elles sont assez rares et fonctionnent souvent un peu à la manière de cet écriteau ou de ce baquet qui figurait la mer, dans les mystères du moyen âge. On y relève quelques inexactitudes : le couvre-feu est ignoré, et la rue de Rivoli est animée par une circulation assez dense pour gêner la jeune femme qui la parcourt à bicyclette, mais à ceci près l'ambiance de l'époque est bien restituée. Et puis l'essentiel se déroule dans des huis-clos : logement parisien où se rencontrent à leurs risques et périls les Résistants, appartement de Marguerite, persiennes fermées, où elle ressasse sa douleur, bureaux de la Gestapo et restaurants où rien ne manque dans ces temps de restrictions et où s'empiffrent et se mêlent Allemands et collabos. Est-ce l'influence d'*Indiana*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Song ? On est frappé par les longs et lents travellings qui explorent le logis clos des époux séparés, comme le texte fouille les états d'âme de l'héroïne. La bande son, pleine comme un œuf, ne laisse aucun répit, dommage, le silence conviendrait parfois, et il faudra prévoir des sous-titres à la télévision, les dialogues étant parfois médiocrement enregistrés.

Ce film a été pour moi l'occasion de découvrir une foule de comédiens qui n'en sont pas à leurs débuts, mais dont les films, dus à une nouvelle Pléiade de réalisateurs français, sont victimes du silence des médias et surtout d'une distribution qui ne connaît plus que les blockbusters. Il sort en salle mercredi prochain 24. À ne pas manquer, les bons films tiennent rarement plus d'une à trois semaines !

Lundi 22 janvier 2018

Primo Levi, un rescapé

« *Et comme les soleils m'ont tiré de l'enfance*

Je remonte à la source où cesse même un nom... » (Paul Valéry)

Le Témoin gaulois a lu jadis, afin d'annoter les souvenirs de Léon Ichbiah, à peu près tout ce qui avait été publié par des rescapés français de la Shoah jusqu'à 1980 : c'était au cours de l'été 1982, passé à la Bibliothèque nationale. Mais le témoignage de Primo Lévi, *Si c'était un homme*, salué par tous ceux qui s'intéressent à la question comme l'un des plus importants, lui a échappé. Il lui faudra réparer cette lacune après la lecture, due au hasard et à l'amitié, du dernier ouvrage¹ que ce rescapé y a consacré.

Primo Levi, docteur en chimie, est né et mort à Turin (31 juillet 1919-11 avril 1987) : rien de plus banal, en apparence, que cette destinée d'un fils d'une bonne famille juive parfaitement assimilée depuis des générations. Comme chez les israélites de France, à la même époque, on y avait tout oublié de la religion des ancêtres ; on était agnostique mais, à l'instar de tant de familles d'origine catholique d'Italie et de France on fêtait Noël, la fête des enfants (sapin illuminé et décoré, cadeaux). Il note dans *Les naufragés* : « *Je possédais un doctorat, c'est vrai, mais ç'avait été une chance non méritée : ma famille avait été assez fortunée pour me faire faire des études* ». Il exerce deux ans comme ingénieur dans l'ambiance pesante du régime fasciste et, après la mort de Mussolini (1943) et le durcissement des mesures antijuives, s'engage dans la Résistance. Son groupe est bientôt infiltré par les fascistes et tous sont arrêtés par la

¹ *I sommersi e i salvati* (Primo Levi, Giulio Einaudi editori, Torino, 1986, traduit de l'italien par André Maugé : *Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz* (Gallimard, collection Arcades, 1989)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Sûreté de la République de Salo. Les SS, qui ont pris le contrôle du camp où ils sont détenus, le déportent en février 1944 à Auschwitz, où en tant que chimiste il devient l'esclave de l'IG-Farben et participe, pour commencer, à la construction de l'usine de caoutchouc, au camp de Monowitz. C'est la première manifestation de cette « chance » qui lui a permis de revenir de l'enfer nazi : Léon Ichbiah et Jackie Espérance, deux rescapés de nos amis, se trouvaient dans le même camp, dans une situation semblable, mais ils avaient triché sur leur qualification d'ouvriers qualifiés. En revanche, Primo Levi eut une seconde chance qui ne leur fut pas donnée : il n'eut pas à affronter « la marche de la mort » lors de l'évacuation ; malade, il fut abandonné avec quelques autres déportés par les SS à l'infirmerie, et libéré par l'Armée Rouge. De retour à Turin, il reprit en apparence le cours de sa vie antérieure, mais nul n'est sorti indemne de la Shoah, et il a consacré ses loisirs et sa retraite à témoigner de son expérience. Il meurt accidentellement d'une chute dans la cage d'ascenseur de son immeuble. On a alors parlé de suicide, thèse fort improbable et aujourd'hui contestée.

On retrouve, bien entendu, dans cet ouvrage qui se réfère à plusieurs reprises au témoignage à chaud de *Si c'était un homme*, les faits inlassablement retracés par d'autres survivants : le voyage dans des wagons à bestiaux plombés où l'on a entassés hommes femmes et enfants de tous âges, des vieillards grabataires aux nourrissons, sains ou malades, parfois agonisants, dans des conditions de promiscuité et d'hygiène insoutenables. Le tri à l'arrivée, les chambres à gaz, les SS, les chiens et les kapos, les cris, les coups et l'humiliation systématique, la faim et la soif obsédantes, les appels interminables, subis nus dans la neige, les supplices et la mort omniprésente. Mais *Les naufragés*, à quarante

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

ans de distance, n'est pas une redite. C'est une réflexion sur le système concentrationnaire nazi, et plus généralement la barbarie et notre aptitude à y retomber, à devenir des bourreaux ou à y répondre. Primo Levi est né et a grandi à une époque et dans un pays, une classe sociale, une famille, où torture et massacres de populations civiles semblaient appartenir à un passé révolu ou ne subsister que sous d'autres cieux, bien loin de l'Europe, fière de sa civilisation. Découvrir qu'il n'en était rien, et que nous étions capables, pour tourmenter, humilier et exterminer nos prochains, d'employer tous les moyens scientifiques et techniques dus au « Progrès » et de faire usage à la fois, de toutes les ressources de la raison et de toute la brutalité et la cruauté que nous prêtions aux « sauvages » fut un traumatisme qu'il devient de plus en plus difficile d'imaginer, au fur et à mesure que s'éloigne cette catastrophe, que des émules des nazis en prennent le relais et que la barbarie est le fond du décor sur lequel se déroulent nos vies. Les titres des chapitres – *La mémoire de l'offense, La zone grise, La honte, Communiquer, La violence inutile, L'intellectuel à Auschwitz...* – donnent une idée des problèmes abordés. Il est impossible de résumer en quelques lignes une réflexion toute en nuances. En revanche, on peut signaler quelques faits rarement rapportés et que le témoin gaulois a, pour sa part, découverts ici.

Le chapitre de *La zone grise*, où sont étudiés les processus d'intégration de certains détenus aux mécanismes de coercition de la machine concentrationnaire, qui faisaient d'eux une classe privilégiée de quasi fonctionnaires, rappelle l'ambiguïté de leurs motivations, de leur statut et de leur relation aux autres détenus, ces faits sont connus. Mais a-t-on dit ailleurs ce qui, rétrospectivement, paraît évident, mais à quoi on n'avait pas forcément songé : les nouveaux arrivés sont des bleus, des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

bizuths, et traités comme tels à leur arrivée par leurs compagnons de misère plus anciens dans le camp et les coups échangés entre déportés à seule fin de libérer leur agressivité, en dehors de toute nécessité de survie (pour se glisser, par exemple, dans une baraque surpeuplée afin d'échapper au froid mortel pendant « la marche de la mort »), sont monnaie courante. Et nous ne savions pas qu'une jeune fille était sortie vivante de la chambre à gaz, « après traitement ». À propos du dernier thème cité, on retiendra cette définition de l'intellectuel : « *Je proposerais d'étendre le terme à l'individu dont la culture va au-delà de son métier quotidien, dont la culture est vivante, dans la mesure où elle s'efforce de se renouveler, de s'accroître et de se tenir à jour, et qui n'éprouve ni indifférence ni ennui devant aucune branche du savoir, même si, à l'évidence, il ne peut les cultiver toutes.* » Ceux qui n'ont pas lu *Si c'est un homme* ou *Lilith* feront connaissance avec « *Elias, le nain* » et apprendront que « *selon toute apparence, [il] était heureux au Lager* ». Et le diagnostic de ce témoin confirme celui d'Annah Arendt constatant au procès d'Eichmann « *la banalité du mal* » : « *les SS des Lager étaient davantage des brutes obtuses que de subtils démons. Ils avaient été éduqués à la violence : la violence coulait dans leurs veines, elle était normale, naturelle. [...] Je ne veux pas dire qu'ils étaient faits d'une substance humaine perverse, différente de la nôtre (il y avait aussi des sadiques, des psychopathes parmi eux, mais ils étaient rares) : ils avaient simplement été soumis pendant des années à une école dont la morale courante avait été inversée.* »

Les soleils sinistres d'Auschwitz ont tiré Primo Levi et sa génération de l'enfance, et les suivantes ne pourront plus croire à la bonté de notre espèce. Cet homme qu'on a voulu exclure de l'humanité a appris à ne plus lui faire confiance. Pourtant, par-delà l'espoir et le désespoir, sa voix reste fraternelle.

Lundi 29 janvier 2018

Voleurs

« *There are two times in a man's life when he should not speculate: when he can't afford it and when he can.* »*

Mark Twain (*Following the Equator, Pudd'nhead Wilson's New Calendar*)

Le Témoin gaulois n'a que mépris pour le fatras diafoiresque qu'on nomme économie. La science qui à ses yeux serait digne de ce nom chercherait d'abord à connaître les conditions matérielles dans lesquelles un être humain peut vivre dignement et s'épanouir autant que sa nature le permet, ensuite par quels moyens assurer à tous ces conditions¹. Et s'il se permet aujourd'hui de parler de la Bourse, ce n'est pas afin de réfléchir à ses mécanismes, mais pour dénoncer les discours mensongers qui tentent de la réhabiliter aux yeux des Français.

Car, c'est un fait, elle n'est pas populaire en ce vieux pays, et tous les efforts de nos gouvernements ne feront pas de Paris une place financière sérieuse : les médias étrangers ne mentionnent pas ses cours, ce n'est qu'une place provinciale. On ne peut pas dire qu'elle n'a pas bonne presse : elle a les moyens de se la payer. Mais les Français ne l'aiment pas, pour de bonnes et de mauvaises raisons. C'est un peu la faute à Balzac (*La Maison Nucingen*, etc.), un peu la faute à Hugo qui lui reprochait à juste titre de soutenir « Napoléon le Petit » (« *M. Louis Bonaparte a réussi. Il a pour lui désormais l'argent, l'agio, la banque, la bourse, le comptoir, le coffre-fort, et tous ces hommes qui passent si facilement d'un bord à l'autre quand il n'y a à enjamber que de la honte.* ») mais ce grand bourgeois prévoyant a

* « Il y a deux moments dans la vie d'un homme où il ne devrait pas spéculer : quand il ne peut pas se le permettre et quand il le peut. »

1 Il semble que certains économistes commencent à y songer, voir Piketty.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

placé deux millions de francs en actions à Bruxelles ; c'est surtout la faute à Émile Zola (*L'Argent*, 1891) qui puise ses informations dans le *Manuel du Spéculateur à la Bourse* (1856) de Proudhon. Il fut d'ailleurs précédé par un vaudeville en un acte et un tableau de Jean-François-Alfred Bayard, *Monsieur Gogo à la Bourse* (1839) et le personnage de l'affairiste Robert Macaire, né sur le Boulevard du Crime dans *L'Auberge des Adrets* (pièce créée en 1821 et rendue célèbre par l'interprétation de Frédéric Lemaître en 1832, lequel a également joué le personnage de Monsieur Gogo, tous deux caricaturés par Daumier dans *Le Charivari*, série *Les Robert Macaire* (1836-1838) reprise en 1854². Une piqûre de rappel nous a été administrée à la suite de divers scandales récents par le cinéma américain (qui, contrairement au nôtre, ne craint pas de traiter de sujets d'actualité) auquel plusieurs auteurs français ont emboîté le pas : l'opérateur de marchés Jean-Manuel Rozan (*Le Fric*, Michel Lafon, 1992) qui traite la Bourse française de « jungle sur le plan légal », le trader Marc Fiorentino (*Un trader ne meurt jamais*, Paris, Robert Laffont, 2008) et la journaliste Claire Germouty soi disant aidée par un banquier dissimulé sous le pseudonyme de Crésus (*Confessions d'un banquier pourri*, Fayard, 2009)³

On pourrait invoquer une autre raison à ce désamour : le passé catholique de la France a durablement marqué nos mentalités, avec la honte de l'argent (qui n'exclut ni l'esprit de lucre, ni l'avarice) et qui pourrait expliquer la tradition littéraire qu'on vient d'évoquer. J'ai raconté ailleurs combien je fus surpris, aux obsèques de ma belle-sœur, de retrouver le geste pudique de la

2 Voir l'article de Bellet Roger : [La Bourse et la littérature dans la seconde moitié du XIXe siècle](#). In : *Romantisme*, 1983, n°40. L'argent. pp. 53-64.

3 Voir [La fiction d'affaires, une source pour l'histoire du temps présent](#) (Tania Régin, in *Belphégor*, 13/01/2015)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

quête chez nos paysans : « tandis qu'à la synagogue les fidèles déposent ostensiblement leur aumône, petite pièce ou gros billet, du bout des doigts, à l'église on cache soigneusement son obole dans la main fermée qui ne s'entrouvre qu'à regret, sans permettre à quiconque d'en deviner la valeur. » Ce passé s'éloigne, sans doute, mais les mentalités évoluent si lentement qu'on les croirait immuables. Mais la vraie raison, c'est qu'à diverses reprises les Français ont été fort échaudés par la spéculation, et que, contrairement à ce que disait un vieux maréchal félon que l'issue de l'Affaire Dreyfus avait laissé inconsolable, et qui s'en est cruellement vengé, les Français n'ont pas « *la mémoire courte* ». Que l'on veuille bien m'excuser de prendre encore une fois un exemple dans l'histoire de ma famille. Ma grand-mère paternelle, couturière de son état, au terme d'une vie de travail et de privations marquée par des économies sordides placées en actions a laissé à ses héritiers « des Emprunts russes (500 F. 1909 de l'État russe, 500 F. 1914 des chemins de fer Moscou – Kiev et 500 F. de la Banque russo-asiatique) qui furent remboursés... 1648 Francs, intérêts compris, le 15 novembre 2000. [...] Mais il y avait encore l'Emprunt industriel du gouvernement de la république chinoise (500 F. 1914), une action de 100 dollars de la Brazil Railway Company du 13 octobre 1910, et une autre de 100 F. 1928 de la Cie Générale de Thakek (Laos-Indochine) » Ces prêts à fonds perdus ne s'élevaient donc qu'à un peu plus de 2 500 francs de l'époque, somme à coup sûr modeste, intraduisible en euros, mais considérable pour de pauvres gens. La mémoire familiale a si bien enregistré et magnifié la leçon qu'aucun descendant de cette spéculatrice avisée ne s'est plus risqué dans des « placements à risque ». Mais revenons à la manœuvre en cours.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Il se passe des choses étranges en ce royaume de France. Mon quartier – et ce n'est sûrement pas le seul – offre des dizaines de commerce où l'on ne vend rien parce qu'on n'a rien d'utile⁴ ou de beau à proposer, tandis qu'on ne trouve plus ni charcutier digne de ce nom, ni horloger, ni artisan, ni bien d'autres fournisseurs indispensables : les loyers exorbitants imposés par les banques, grandes acheteuses de fonds de commerce, les charges et les impôts en sont venus à bout, réduisant au chômage ou à la retraite anticipée et souvent misérable une foule de travailleurs qualifiés et utiles. Ce n'est pas le problème de la Cour des comptes, qui ne craint pourtant pas de sortir de son rôle pour se mêler de politique, comme si elle n'avait rien d'autre à faire. La presse vient discrètement et presque sans commentaires, de faire état, d'un étrange « *rapport du Conseil des prélèvements obligatoires (CPO), organisme associé à la Cour des comptes* »⁵, héritier de feu le Conseil des impôts, qui propose d'« *abaisser les plafonds de versement des livrets d'épargne réglementée (LA, LDD, PEL, LJ)* » c'est-à-dire de ces « placements sans risques » qui ont la faveur des Français pour les raisons qu'on vient de voir. Le motif en est que la fiscalité est « plus favorable à l'épargne non risquée qu'à l'épargne risquée ». Il faudrait abaisser les plafonds de ces livrets populaires pour trois raisons au moins :

1. « *le niveau actuel semble excéder celui de l'épargne de précaution* », estimé à deux ou trois mois de salaire, soit 15.300 € pour le Livret A et 6.000 € pour le LDDS : la plupart des citoyens apprécieront ce que représente un mois de salaire pour ces experts.

4 Et qui pourtant survivent, par quel prodige ? On songe au blanchiment d'argent, mais le fisc n'a plus d'inspecteurs pour y aller voir.

5 La [composition](#) de cette excroissance de la Cour des comptes laisse rêveur mais explique ses orientations : le MEDEF se plaint de l'absence des entreprises, les autres syndicats et acteurs de la vie économique ne se sont même pas aperçus de la leur !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

2. la Caisse des dépôts et consignation, dépositaire de ces placements, est peu sollicitée par les HLM, qui ne paraissent pas désireux de construire. Étant donné les besoins criants de logements, des naïfs pourraient croire qu'il faut alerter les pouvoirs, afin qu'ils réveillent les organismes en question et leur rappellent cette urgence. Ce n'est pas l'avis de nos « sages », qui concluent :
3. cet argent, qui n'est pas employé à construire, est prêté aux collectivités, au détriment des banques. Il faut donc obliger l'épargne populaire à venir au secours des entreprises en se risquant dans des placements n'offrant aucune sécurité. Sous entendu : les banques, qui ne s'intéressent plus aux entreprises, ont besoin de placements sans risques afin de jouer à faire des bulles, exercice qui n'engage à rien depuis que les contribuables règlent la facture quand elles éclatent.

Dans ce rapport, la Cour des comptes fait bien d'autres propositions⁶ pour obliger ces cochons de mauvais citoyens à lâcher leurs économies dans des circuits hasardeux dont de plus habiles qu'eux sauront tirer profit. On dit au Témoin gaulois : « Ne prends pas ce texte à cœur, personne n'en tient compte ! » Dans ce cas, engageons nos gouvernants à investir dans les entreprises ce qu'ils gaspillent dans l'entretien de ces conseillers inutiles que les médias désignent sous le nom de « sages », et qui ne sont que des courtisans au service du capitalisme sauvage. Il est louable et spectaculaire de réduire le nombre des parlementaires, mais il serait autrement rentable de couper toutes les branches inutiles de l'appareil d'État.

Lundi 5 février 2018

6 Si la question vous intéresse, reportez-vous [au rapport lui même](#).

Europe

« ...la vieille Europe, elle ne revivra jamais. La jeune Europe offre-t-elle plus de chances ? Le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir. »

Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*)

Les institutions européennes sont perçues par une partie croissante de ceux qu'elles régissent, et non sans quelques raisons, comme les instruments du capitalisme sauvage. De là à placer tous ses espoirs dans la restauration des vieilles nations qui les ont adoptées, il y a une grande marge.

Le seul vrai débat politique qui importe à ce jour en Europe est celui de la poursuite ou de l'abandon de son édification. Cette question dessine la vraie ligne de fracture par rapport à laquelle se positionnent gouvernants et opposants et elle traverse la droite et la gauche qui n'ont pas cessé d'exister mais dont l'affrontement sera rejeté au second plan tant que cette question ne sera pas tranchée. La défaite écrasante et sans appel du communisme version stalinienne, a eu pour conséquence le discrédit dans lequel est tombée la tradition des luttes ouvrières¹ Les profonds bouleversements entraînés par l'irruption de l'informatique dans la production, la gestion des entreprises, les pratiques financières et la vie quotidienne ont achevé de déboussoler les esprits, tandis que les multinationales échappaient aux impôts, privant les états nationaux de maintenir intact l'État Providence en Europe. Enfin,

1 Discrédit si grand que les ouvriers et employés, engagés dans un processus de clochardisation, quand ils ne sont pas réduits au chômage, se réclament des classes moyennes.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

l'émergence en Asie de nouvelles grandes puissances (Chine et Inde) correspond à un rééquilibrage de l'économie mondiale, au détriment de nos pays qui ont raté la révolution informatique et perdu la plus grande partie de leur activité industrielle. Dans ces conditions, il est impossible de gouverner à gauche, c'est-à-dire assurer des conditions de travail et des salaires décentes ainsi que des transferts suffisants en direction des plus démunis. Ceux qui ont voulu faire semblant pour sauver leur parti, comme le PS, en paient aujourd'hui le prix. Les électeurs ont choisi des majorités de droite qui ont suivi et suivent encore leur vocation : concentrer le capital au profit des plus riches en appauvrissant les classes moyennes et en désarmant les classes populaires pour mieux les pressurer ; la fausse gauche, quand on l'a appelée pour réparer les dégâts, a poursuivi et souvent aggravé la politique qu'elle devait corriger. Ainsi s'est ouverte la voie à l'extrême droite, « puisque on avait tout essayé » !

Avec diverses variantes, les peuples d'Occident sont donc soumis à une double tentation. La première est de confier leur destin à des milliardaires, en vertu d'un syllogisme ahurissant :

1. Pour être milliardaire, il faut savoir gérer ses affaires
2. Zorro est milliardaire
3. donc Zorro saura gérer nos affaires.

Les électeurs de Trump, de Poutine, du premier ministre de l'Islande, Sigmundur David Gunnlaugsson, etc., princes assez sages pour abriter une partie de leur fortune dans les paradis fiscaux, ne se rendant évidemment pas compte de ce glissement casse-gueule du lui au nous ! Qui n'est en somme que l'aboutissement du principe prétendument démocratique du suffrage universel, qui permet aux plus habiles, plus riches et beaux-parleurs de constituer une classe dirigeante. La seconde est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

de se replier sur ces anciennes structures qu'on nomme nations, concept auquel il est bien difficile de trouver une définition satisfaisante. Faut-il retenir par exemple celle de Renan², et il n'en existe à vrai dire pas d'autre, sauf à faire reposer la nation sur une langue, une religion, une façon de vivre, c'est-à-dire une ethnie, comme le faisaient ses contradicteurs allemands Strauss et Mommsen. Écoutons-le : « *Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours* »

Soit, à condition de comprendre que ce « *riche legs de souvenirs* » n'est qu'un roman national, dont les premières versions ont été d'abord forgées pour la France, à partir du XII^e siècle, par des clercs au service de la monarchie, réécrit par la Révolution et, pour les autres états-nations, à partir du XVIII^e siècle, par des intellectuels comme ceux que l'on vient de citer³. Quant au « *désir de vivre ensemble* », notre histoire montre qu'il n'a jamais été unanime (que l'on pense à la Bretagne de Louis XIV, aux Chouans, à la Corse...) dans les frontières mouvantes au gré des successions princières, des achats et du hasard des guerres de ce que nos voisins Allemands appellent ironiquement « la Grande Nation ». Aujourd'hui, ce « *vivre ensemble* » signifie pour trop d'Européens retourner à un passé mythique pour mieux exclure les autres, et d'autant plus qu'ils sont plus différents d'eux. Au

2 [*Qu'est-ce qu'une nation ?*](#) (Renan, Conférence en Sorbonne du 11 mars 1882)

3 [*La notion de nation en France au Moyen Âge*](#) (Colette Beaune in *Communications* n°45, 1987)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

fond, ce qu'on appelle « nation » est un agglomérat humain plus ou moins hétérogène, défini par une histoire mythique, une proximité géographique et culturelle. Qu'on y ajoute des frontières et la reconnaissance plus ou moins imposée, plus ou moins partagée, d'institutions communes⁴ et vous obtenez l'état-nation. « *L'existence d'une nation est (...) un plébiscite de tous les jours* » disait Renan : à cet égard comme à d'autres, l'Europe est une nation, il ne lui manque guère que la légende fondatrice : espérons qu'on ne lui en forge pas ! Heureusement, comme le reconnaît l'honnête Renan « *le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger.* »

« Le clivage entre europhiles et europhobes oppose les gagnants et les perdants du système ». C'est ce que répètent à longueur de journée les médias. Voire. D'abord, il ne faut pas confondre les effets du « système » trop complexe et peu lisible créé par les traités européens et ceux des grands bouleversements qu'on vient d'énumérer et qui affectent le monde entier. On oublie un peu vite le principal et inestimable avantage que l'Europe a, jusqu'à ce jour, offert à tous : près de soixante-quinze ans de paix dans un continent voué, aussi loin que l'on remonte, à des guerres incessantes, toujours plus cruelles et désastreuses ! D'autre part, et bien que les électeurs européens envoient régulièrement une forte majorité de droite au Parlement européen, la protection des salariés et d'une façon générale la solidarité, bien qu'en régression, reste sans égale dans le monde. Comment ne pas se rendre compte que face à la mondialisation et à l'émergence de

4 « *Tantôt l'unité a été réalisée par une dynastie, comme c'est le cas pour la France ; tantôt elle l'a été par la volonté directe des provinces, comme c'est le cas pour la Hollande, la Suisse, la Belgique ; tantôt par un esprit général, tardivement vainqueur des caprices de la féodalité, comme c'est le cas pour l'Italie et l'Allemagne.* » (Renan, ouvrage cité)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

nouvelles grandes puissances, le seuil critique pour survivre, se protéger et se défendre n'est atteint par aucun de nos états nationaux ? La création d'un salaire minimum en Allemagne traduit un infléchissement de la dure politique sociale menée dès avant Merkel dans ce pays, la lutte contre l'optimisation fiscale et la mise au pas des multinationales sont entreprises et commencent à produire leurs effets. Enfin, l'Europe travaille mieux que la plupart des états qui la composent, à commencer par la France, à une justice plus équitable garantissant les droits de l'homme. Tout cela est à l'état d'ébauche et très insuffisant, certes, mais le seul remède est dans le renforcement de l'Europe et non dans son éclatement. La triste aventure du Brexit le montre. Face à ces constats, les divers populismes avec leurs relents de fascisme et de nazisme rancis n'ont à proposer que :

1. la haine et l'exclusion de minorités accusées de tous les maux.
Le Troisième Reich a montré l'horreur et les conséquences catastrophiques de ce programme pour le pays qui s'y engage ;
2. la fermeture des frontières à toutes celles et ceux qui fuient l'oppression ou la misère, mission heureusement impossible : autant vouloir arrêter la course du soleil !

Nos vieux pays sont entrés dans la voie du déclin, au moins relatif. L'œil de ce cyclone qu'on nomme l'Histoire, passé à la fin du XV^e siècle de la Méditerranée à l'Atlantique, se déplace en ce début du XXI^e vers le Pacifique. Sommes-nous voués au même destin que le monde arabe, qui se débat encore dans des convulsions dont on n'aperçoit pas le terme ? Il n'y a pas de fatalité en histoire, ce sont les hommes qui la font, et on ne progresse pas en revenant sur ses pas ou en tournant en rond. L'Europe est l'une des chances que nous devons saisir.

Lundi 12 février 2018

Lettre ouverte à la Banque postale¹

Objet : Erreurs dans vos relevés de CCP

N° de compte : *****

Madame, Monsieur,

Depuis plus de soixante-deux ans, je m'en remets aux *Comptes chèques postaux* pour la gestion simplette de mes dépenses de petit fonctionnaire retraité de longue date, et n'ai jamais eu à m'en plaindre tant qu'ils relevèrent du service public. Hélas, leur privatisation et leur « promotion » au rang de *Banque postale* s'est accompagnée d'une dégradation qui touche aujourd'hui au fond de l'abîme. Votre site fonctionne si mal que toute demande de rendez-vous avec un conseiller est devenue pratiquement impossible, et qu'une réclamation que je vous ai adressée le 7 février, je crois (car il m'est impossible de la retrouver sur le site) au sujet d'une N^{ième} petite erreur (cette fois 11€ et quelques centimes) en ma défaveur, corrigée d'ordinaire quelques jours après, n'a reçu aucune réponse.

Ce serait sans gravité si mon relevé de compte du 10/02/2017 n'avait présenté un désordre et des erreurs sans précédent :

- prélèvement effectué un mois à l'avance pour AVAST ;

1 Lettre adressée en recommandé avec AR au service clientèle : noms et chiffres ont été effacés ou remplacés.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

- retrait mystérieux des trois euros perçus auparavant comme frais de gestion
- prélèvement de 137,20 en ma faveur sur le compte de de M. D*** compté deux fois.

Finalement, une version plus vraisemblable, mais impossible à vérifier, s'est affichée au bout de 24 ou 48 heures... Pas de quoi être franchement rassuré !

Aussi ai-je entrepris de vérifier vos comptes à partir du 27/12/2017. Il en résulte, sauf erreur de ma part, que la somme de 137,20 reste comptée deux fois... parce que ce crédit et la somme des crédits ont été additionnés, si bien que mon compte est crédité de 137,20 de trop, sans qu'il en coûte rien au locataire de mon parking : cf P.J., dont je fais cadeau à vos prétendus informaticiens pour qu'ils fassent à l'intention des employés chargés de la saisie un document simple et fiable : il leur suffira d'augmenter le nombre de lignes et de protéger les formules !

On me dit que la saisie est assurée par des stagiaires qui ne vous coûtent rien : sabotage ou négligence, et si c'est vrai, ils vous en donnent pour votre argent, et je ne saurais les en blâmer.

Au lieu de transformer ce foutoir en banque en ligne, comme on nous le promet, on ferait mieux de revenir à sa première vocation de CCP. Et de remercier les dirigeants qui administrent chaque jour... la preuve de leur incompétence.

Veillez croire, Madame, Monsieur, à mon vif mécontentement.

Le Témoin gaulois

1P.J. : Feuille de calcul²

2 Voir page suivante

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

PJ : Vérification, Fichier ODS à votre disposition :

The screenshot shows an OpenOffice Calc spreadsheet with the following data:

	A	B	C	D	E	F
1	Solde au		1668,51			
2	27/12/18					
3	Dates	Intitulés	Débit	Crédit		
4	01/02/18	Trucmuche		1300		
5						
6						
7						
8						
9						
10						
11						
12						
13						
14	Totaux	14/02/18	=SOMME(C4:C13)	=SOMME(D4:D13)		
15						
16			Nouveau solde	=B1+D15-C14	Erreur	=D17-D16
17			Votre relevé	2329,53		

Jeudi 15 février 2018

Adieu Titine

« *L'autonomie apparente du propriétaire d'une automobile recouvrait sa radicale dépendance.* »

(André Gorz, [*L'idéologie sociale de la bagnole*](#))

Titine, c'était le nom de notre tinette, notre tire, notre bagnole, dans ses incarnations successives. Adieu tardif, puisque nous avons vendu en novembre ou décembre dernier notre dernière voiture. À vrai dire, j'avais renoncé à conduire depuis un an, m'étant rendu compte qu'octogénaire, je n'avais plus les réflexes requis. Bien entendu, ce n'est pas une loi : nous naissons à cet égard comme en toutes choses fort inégaux¹. Aujourd'hui j'admire l'aisance et la décontraction de certains jeunes chauffeurs, mais suis sensible à la violence qui règne sur nos routes.

Cette génération qui prend congé fut celle du règne absolu de l'automobile. Je ne m'y suis jamais résigné, mais je partageai avec mes contemporains le goût de la vitesse. Le mot rime avec ivresse, et j'ai connu celle-ci de bonne heure, à l'âge de quatre ou cinq ans, dans l'obscur et long couloir d'un immeuble parisien. Les fils de la concierge m'avaient prêté leur vieux tricycle en bois, qui avait perdu depuis longtemps ses pédales. Il fallait donc ramer avec les jambes, mais leur puissance multipliée par les roues suffit à me procurer un délicieux étourdissement. Le permis de conduire me fut délivré à l'armée avec celui de tuer, mais je n'y

1 « Art. 1er. *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.* » (*Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, 1789), ce qui revient à dire qu'une société juste s'efforce de compenser les inégalités naturelles et de corriger celles qu'elle génère : programme auquel nous tournons aujourd'hui le dos.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

renouvelai pas cette grisante expérience : mon apprentissage se fit sur un camion Ford hors d'âge... que des camarades poussaient joyeusement, le réservoir d'essence étant vide : l'armée française, déjà, était dans la dèche. Dans une petite descente, craignant de tomber à gauche, je mordis résolument sur le talus de droite. Mais l'adjudant qui n'en avait « rien à cirer » me remit mon permis poids lourd. Aussi les accidents de la route et le maniement maladroit des armes ont-ils fait presque autant de « morts pour la France » que le FLN, et n'est-ce qu'après avoir parcouru quelques centaines de kilomètres que j'appris par un ami la cause du bruit épouvantable que faisait le moteur quand je changeais de vitesse : il fallait débrayer !

Car à mon retour à la vie civile, ma nomination à Bourges, loin de nos familles, nous força à acheter une auto, engin qui commençait d'ailleurs à faire partie de l'équipement de base des jeunes ménages. Ce fut une 2CV d'occasion de la première génération qui ne dépassait pas les 90 kms/h (dans les descentes). Mais, comme tout le monde, je conduisais avec intrépidité, m'efforçant de dépasser dans les côtes pas trop raides les camions un peu plus lents que notre bolide. Comme les routiers refusaient le déshonneur d'être doublés et poussaient à fond leur machine, le dépassement, quand il réussissait, durait longtemps, ce qui était follement dangereux sur les routes à deux voies de l'époque : l'autoroute du Sud s'arrêtait alors à Fontainebleau. Cette conduite n'avait rien d'exceptionnel, je suis conformiste par nature, aussi ne faisait-on pas deux cents kilomètres sans apercevoir quelques corps refroidissant dans les fossés. Une seconde 2CV neuve succéda au bout de cinq ans à la première, signe de notre enrichissement, puis ce furent d'autres petites voitures moins inconfortables qui ne dépassèrent jamais les 5 CV. Chemin

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

faisant, je m'assagissais avec l'âge et, la chance aidant, je n'ai pas eu d'autres accidents qu'un peu de tôle froissée à cinq ou six reprises, dont ma mutuelle efficace fit presque toujours peser la responsabilité sur l'autre conducteur. Le chagrin d'avoir navré ou occis mon prochain m'ayant été épargné pendant près de soixante ans, je me suis enfin souvenu qu'il ne faut pas tenter le Ciel.

On aura sans doute compris que, bien que j'aie pris plaisir à conduire, l'automobile ne fut jamais ma tasse de thé, breuvage qui n'a d'ailleurs jamais eu ma préférence. Passée l'enfance, je l'ai subie comme un mal qui s'est rendu nécessaire² par les ravages mêmes qu'il a causés. D'abord, je remarquai les bouleversements que l'automobile apportait dans les paysages ruraux qu'un travail séculaire nous avait légués. On abattait sans pitié les platanes qui ombrageaient les routes, devenues impraticables pour les piétons et dangereuses pour les bicyclettes, parce que ces vilains arbres avaient la fâcheuse manie de se précipiter sur les voitures. Puis il fallut élargir les routes et construire des autoroutes en bétonnant des centaines de milliers d'hectares de bonnes terres. Le long de ces voies, de hideux entrepôts sans âme poussèrent comme des champignons, défigurant les régions les plus belles, comme la vallée de la Loire. Mais les rendements agricoles augmentaient et nous n'étions en somme que bousculés dans nos habitudes. Après tout, le sens du beau dépend essentiellement de celles-ci, et il y a une poésie de l'autoroute. Bientôt, je compris que Ford, en prenant pour cible commerciale ses propres ouvriers (on a parlé de ce sujet de « démocratisation » de l'automobile !) avait déclenché

2 Dans les années 60, en banlieue parisienne où nous avons ensuite habité, l'auto était le meilleur moyen d'aller à Paris et en province. Quand nous y sommes revenus, mon métier m'amenait à parcourir toute la banlieue nord et, jusqu'à la fin du siècle, l'auto fut le seul lien entre banlieues.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

une profonde mutation des villes en accentuant la séparation des lieux de vie et de ceux consacrés au travail, les trajets quotidiens anéantissant les gains sur leur temps de travail arrachés par les ouvriers en plus d'un siècle de luttes et aggravant la ségrégation sociale, inscrite dès le XIX^e siècle dans le plan des villes par la première révolution industrielle. Enfin, dans les deux ou trois dernières décades du siècle dernier, on découvrit les ravages écologiques causés par l'auto. On avait attendu moins longtemps pour mesurer les catastrophes géopolitiques qu'elle n'a cessé de produire, via l'absurde et atroce saga du pétrole.

Aujourd'hui, posséder une auto ne sert à rien à l'habitant d'une ville bien desservie en transports en commun comme Paris, si son activité ne l'oblige pas à de grands déplacements hebdomadaires. Bien des jeunes l'ont compris : quelques locations occasionnelles sont plus avantageuses. Hélas, le Grand Paris multipliera les moyens de transport sans rapprocher les gens de leur lieu de travail. C'est pourtant une tâche urgente à tous égards, comment ne s'en est-on pas encore avisé ?

Lundi 19 février 2018

Facebook : les limites du dialogue

« *Tout l'art du dialogue politique consiste à parler tout seul à tour de rôle.* » (André Frossard)

Les réseaux sociaux dérangent beaucoup de gens, en particulier les puissants. On peut à juste titre leur reprocher d'être, sinon addictifs, du moins chronophages. Peut-on leur faire grief de véhiculer les idées toutes faites,

les préjugés et les jugements hâtifs qui courent dans nos rues, nos Cafés du Commerce et partout où on les échange ? C'est la rançon des libertés d'opinion et d'expression, et il suffit qu'ils soient soumis aux lois qui dans notre pays régissent la presse. Leur contenu ne doit pas être censuré, sauf en ce qui concerne les fausses nouvelles et les appels à la haine ou au meurtre, car si la radio a fait office jadis de « *tam-tam tribal* » (McLuhan), les effets d'Internet sont autrement puissants. En revanche, il faut bien l'admettre : le dialogue que les réseaux semblent promettre est plutôt décevant.

S'inscrire sur *Facebook* ou tout autre réseau du même genre, c'est entrer sur une agora où bavardent des milliards d'internautes* : ce public virtuel qui se renouvelle sans cesse paraît immense. Pourtant, on a tôt fait de repérer ses limites. On peut, bien sûr, collectionner les « amis », ces correspondants que chacun autorise, à charge de revanche, à consulter, commenter et augmenter le contenu de ses pages sans autre but que d'étendre son réseau. Certains champions se targuent d'en compter des milliers. Une savante étude du chercheur britannique Robin

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Dunbar¹ prétend qu'on ne peut en « gérer » plus de 230, ce serait une question de capacité cérébrale. Celle du Témoin gaulois est des plus réduites, il s'en doutait bien mais en voici l'indiscutable confirmation : sur un peu plus de 200 amis, il n'en fréquente habituellement qu'une vingtaine. Il est vrai qu'en y ajoutant les relations amicales de son répertoire, il ne doit pas être trop loin de la moyenne Dunbar, qui est de 150. C'est qu'il y a encore une vie réelle en plus de la virtuelle qu'Internet nous offre.

L'obstacle linguistique apporte une autre limitation au dialogue, particulièrement redoutable pour un vieux Gaulois capable de lire l'anglais et l'espagnol, mais non d'écrire correctement dans ces langues et parfaitement ignorant de toutes les autres. On imagine qu'il est particulièrement pénalisant pour ceux qui parlent des langues peu répandues, comme les Hongrois (13 millions de personnes parlent le magyar, dont 10 en Hongrie), et qu'ils sont plus portés que d'autres à étudier sérieusement les langues étrangères. Les Turcophones (150 millions dans le monde, dont la moitié en Turquie) sont assurément mieux partagés, mais comment s'y prendre avec un correspondant sympathique, qui s'exprime parfaitement en français, mais dont s'inscrivent sur votre page, en provenance de la sienne, des messages en turc qui font apparemment l'éloge d'Erdogan ou chantent la gloire de son armée ? Une traduction automatique est bien proposée par *Facebook* : elle s'améliore constamment, mais ne s'applique pas aux légendes incluses dans les photos, qui sont très nombreuses, et le contenu de la plupart des textes reste de ce fait mystérieux. Or, si tolérant qu'on soit, on ne peut offrir un relais, même si la portée en est limitée, à la propagande d'un beauf qui se prend pour le

1 R. I. M. Dunbar, « *Neocortex size as a constraint on group size in primates* », *Journal of Human Evolution*, n° 6, juin 1992, p. 469–493, cité par *Wikipedia*.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Sultan, dont il a le caractère tyrannique et la cruauté ? Et à la célébration d'une armée, quelle qu'elle soit ? Le réseau offre une solution commode, qui consiste à masquer les messages d'un « ami », mais est-ce bien satisfaisant ? Cela ne revient-il pas à renoncer au dialogue qu'on recherchait au départ ? Mais il y a plusieurs autres obstacles plus fondamentaux, au dialogue universel.

Le premier tient au fonctionnement même du logiciel proposant à chaque utilisateur de nouveaux amis. Quand vous avez épuisé la liste des personnes connues que vous souhaitez retrouver, et avec qui le dialogue préexiste en quelque sorte, il vous reste trois solutions pour prendre d'autres contacts. Facebook vous propose une liste, qui reprend les amis des amis, et d'autres noms qui semblent choisis en fonction de goûts communs : pourquoi pas ? Mais c'est rester enfermé dans un cercle harmonieux, où les sujets de discussion sont rares : en général, on se félicite mutuellement, ou on passe... On peut en dire autant d'une deuxième solution, qui est d'adhérer à des groupes thématiques : ceux qui aiment la cuisine ou la pâtisserie, le théâtre ou les bonnes (?) blagues, les farces et attrapes ou Wauquiez. Reste l'appel aléatoire de noms ou de prénoms par la fonction « *Rechercher* », long et fastidieux si on veut éviter les « indésirables », mais qui peut être relativement sélectif : par exemple, et même si beaucoup habitent en France, Vladimir vous fournira un vaste choix de Russes et, pour des hispanophones, Pilar ou Javier feront l'affaire, enfin Mohamed produira une liste de musulmans, etc. Mais le principal obstacle au dialogue est qu'il n'est possible, en général, qu'entre personnes qui partagent les mêmes goûts ou les mêmes idées : l'une parle, l'autre renchérit, et s'il y a débat, il ne portera que sur des points secondaires. S'il y a trop de divergence entre votre point de vue et

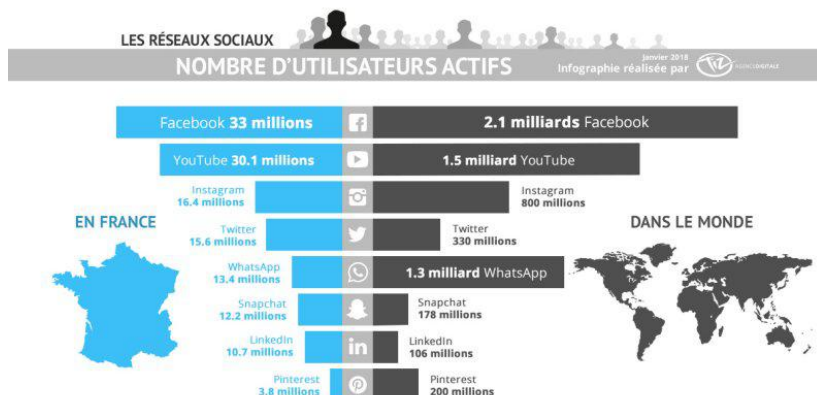
Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

celui de votre interlocuteur, l'un des deux ne tardera pas à interrompre le dialogue et à s'enfuir. Excellente vitrine pour les idées, les réseaux sociaux ont pour fonction politique le racolage plutôt que le débat démocratique.

Le racolage pour fonction politique ? C'est aussi leur principale fonction sociale : racolage commercial des grandes entreprises internationales ou non (les réseaux vivent de la publicité), racolage politique, racolage de prostitution : l'adjectif « gaulois » qu'il s'est attribué vaut à votre pauvre Témoin une ou deux offres quotidiennes d'« amies » ! Pourtant on aurait tort de mépriser ces médias qui permettent aux plus obscurs d'exprimer leurs attentes, leurs désirs, leurs joies et leurs chagrins, de dire nos destins minuscules et d'échanger avec nos semblables. Ils accumulent ainsi des big datas que savent exploiter les manipulateurs de tous poils, mais qu'explorent aussi les ethnologues et les historiens.

Lundi 26 février 2018

* Chiffres de 2018 ([Infographie Agence Tiz](#))



Classé sans suite

« Un roman, même une épopée, il faudrait bien Homère pour la raconter. Je vis dans un monde si curieux, si étrange... Du rêve que fut ma vie, ceci est le cauchemar. »

(Camille Claudel, *Correspondance*, 24 mai 1934)

Ce roman¹, tombé sur mon bureau, y fut poussé par le souffle d'une critique unanime dont il mérite amplement les éloges par son originalité, son ampleur et par la qualité du texte dans sa version française : ignorant l'italien, je ne puis juger du style. Et puis il suscite l'émotion du lecteur et présente cette qualité plus rare de l'inviter à réfléchir.

Le sujet surprend d'abord : on sent d'emblée qu'il s'agit d'un de ces romans où l'intrigue joue un rôle secondaire, au profit de la poésie. D'abord parce qu'on ne peut guère croire à cette histoire d'un savant collectionneur d'armes et d'objets liés à l'univers militaire, qui consacre sa vie à l'édification d'un « *Musée total de la Guerre pour l'avènement de la Paix et la désactivation de l'Histoire* ». En effet, on ne saurait dénombrer les musées de la guerre : rien que pour le second conflit mondial, on en compte près d'une centaine en France, pays qui a pratiqué cet art qui, comme le cinéma, est aussi une industrie, avec plus de constance que de bonheur et n'y a pas renoncé, bien que depuis un siècle sa glorieuse armée n'ait connu que des défaites ; bien entendu, il faudrait y ajouter la peinture de batailles (« le genre le plus noble ») qui décore nos palais ; et combien de ces musées recense-t-on dans le monde ?

¹ *Classé sans suite* (*Non luogo a procedere*, 2017 de Claudio Magris, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Collection *L'Arpenteur*, *Domaine italien*, Gallimard)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Or ils sont évidemment destinés pour la plupart à célébrer les prouesses des guerriers, la beauté des armes et des uniformes du temps jadis, les merveilles de la technologie du temps présent et à chanter la gloire des chefs. Pour quelques musées de la déportation, combien ne sont destinés qu'à entretenir des légendes, comme l'absurde Mémorial de Caen où l'histoire de la seconde guerre mondiale tourne tout entière autour de l'action et de la personne du général de Gaulle ? Toutes ces institutions, où l'on se rend en famille, sont destinées à entretenir la flamme patriotique et meurtrière. Si l'on compare ce roman complexe à une tapisserie, on dira que cette chaîne improbable est aussi composée d'une autre sorte de fils, ceux du souvenir de la Risiera di San Sabba, ancienne usine de décortilage du riz que les nazis transformèrent en camp d'internement et de transit vers Auschwitz, le seul en Italie à être équipé de fours crématoires. L'une des 3 500 victimes (8 000 autres furent déportées en Allemagne) fut la mère de Luisa, alias Laura, la chercheuse chargée par la ville de Trieste d'organiser le musée.



La trame – ces fils que la navette passe entre les fils tendus de la chaîne – est représentée par le contenu du *Dictionnaire universel définitif*, laissé inachevé par son auteur, et les souvenirs que Luisa a conservés de leurs conversations, avant que le collectionneur ne trouve la mort dans l'incendie qui a détruit une partie de ses trésors, et qui n'est peut-être pas sans lien avec la disparition de quatre de ses carnets où il a semble-t-il noté les révélations

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

compromettantes pour de grandes familles de la bourgeoisie de Trieste, que le décapage des murs de la Risiera lui aurait livrées. De ce travail d'écriture complexe résulte une œuvre foisonnante et déroutante, riche en beaux récits originaux, comme l'histoire de cet Indien chamacoco ramené du Paraguay à Vienne pour y être soigné, si différent de ces Européens qu'il ne pouvait comprendre et au fond si semblable. Ailleurs, sont livrées des réflexions du professeur aussi absurdes, en apparence, que ses entreprises. Ainsi cette foi qu'il affiche dans la « réversion » de l'Histoire en général et de chaque histoire individuelle en particulier, la mort se plaçant avant la vie, que nous vivons à l'envers, comme en témoigne le *Pentateuque*, livre attribué à Moïse où est contée la mort de son auteur : croyance qui n'est pas sans rapport avec cette illusion due à l'addiction de certains jeunes aux jeux électroniques, et qui pensent pouvoir tuer, puisque leur victime se relèvera indemne après sa mort, et qu'on repartira à zéro ; ni avec les croyances plus répandues en une vie éternelle : ce ne sont que manières humaines de fuir la perspective de la mort, comme tout être vivant est programmé pour le faire, en utilisant ce langage tellement plus complexe, riche, mouvant et souple que celui des autres animaux connus. Car *Classé sans suite*, bien plus proche de l'*Odyssée* que de *La princesse de Clèves*, appartient autant à la poésie épique qu'au roman.

Encore un effort, Témoin gaulois, et tu atteindras bientôt le degré de perfection de ces critiques qui tartinent des pages sur des œuvres qu'ils n'ont pas lues : car s'il t'est arrivé de parler d'un livre avant d'en avoir atteint le milieu, cette fois-ci tu as fait très fort, il te reste 470 pages à découvrir sur 570... Que de belles heures en perspective !

Lundi 5 mars 2018

Tesnota

« *Si le communisme ne devait pas conduire à la création d'un homme nouveau, il n'aurait aucun sens.* »

(Ernesto « Ché » Guevara)

Sur le marché cinématographique parisien approvisionné par les distributeurs, ces marchands de navets, le film du jeune réalisateur Kantemir Balagov (né en 1992) surprend agréablement, comme *La Douleur*, par son originalité et sa force. Le titre français – *Une vie à l'étroit* – rend bien mal compte du sujet. [Franceinfo](#) nous apprend que, « *En russe, tesnota signifie exigüité, confinement* ». Or ce confinement n'est pas celui d'une vie mais de peuples entiers, enfermés par la grande glaciation soviétique dans une bulle gelée qui les a conservés intacts dans un Moyen Âge de cauchemar où les maintient le tsar actuel, ex-argousin vieillissant du K.G.B.

Ce n'est pas qu'il s'agisse à proprement parler d'un film politique. Comment pourrait-il nous en venir d'un pays où il est indécent (parce que dangereux) d'aborder un tel sujet, même dans une conversation privée ? L'idée première, raconte Balagov, lui a été fournie par une prise d'otage qui s'est produite à Naltchick (238 802 habitants), capitale d'un de ces improbables états que l'U.R.S.S. a légués à la Russie, la République de Kabardino-Balkarie alors qu'il avait sept ans. Il aurait entrepris, dit-il, à partir de ce fait divers banal mais qui l'avait frappé, de décrire les attitudes contradictoires des membres de la famille visée, insolvable, et de faire connaître les beautés ignorées de la région du Caucase Nord où se déroule l'action. De la bonne vieille psychologie et de la publicité touristique, quoi de plus innocent ? Voilà la censure, cette vieille et méchante Anastasie, tatillonne mais myope partout

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

où elle exerce, neutralisée et ses grands ciseaux détournés. Le film est bien conforme à ce schéma, qui montre une famille juive traditionnelle – gouvernée par Adina, la mère, gardienne des traditions et conduisant d'une main de fer sous un gant de velours un mari docile et des enfants soumis – dont l'épreuve bouleverse les rapports : Ilana, l'aînée, se révolte, refuse un mariage avec un homme riche qui les tirerait d'affaire et prend en main le sauvetage de son frère David (Veniamin Kats) ; après sa libération celui-ci refuse de suivre sa famille qui doit quitter la ville après s'être ruinée pour lui et rester auprès de sa fiancée Léa. Ainsi les choses rentrent dans l'ordre : cette décision est, après tout, conforme au texte biblique¹ et Ilana partagera l'exil de ses parents et se réconciliera avec sa mère. Quant aux paysages, mise à part la petite ville, hideuse, ils sont admirables. Les apparences sont sauvées. Mais ce schéma rassurant cache (mal) un scénario autrement critique.

Pour le spectateur occidental, mais sans doute aussi pour d'autres, le sujet véritable est la révolte du personnage principal, Iliana, jeune femme admirablement interprétée par Darya Zhovner, dont ce fut le premier rôle à la sortie d'une école de théâtre, contre la condition qui lui est faite et l'avenir qui lui est promis dans un monde où se côtoient sans se rencontrer des ethnies – Russes, Tchétchènes et Juifs, Kabardes et Balkars musulmans et turcophones – bien mieux séparées les unes des autres par des siècles de tueries et de haines réciproques, sans fin remâchées, que par des frontières, et qui n'ont en commun que l'asservissement

1 « 23 Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair! on l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme. 24 C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair. » (Genèse II)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

de leurs femmes. Ilana, avec son allure de garçon manqué et son visage étonnamment expressif et changeant, préfère les travaux réservés aux hommes, la mécanique dans l'atelier de son père dont elle est plus proche, et fuit ceux de la maison où « règne » sa mère (Olga Dragunova, la seule actrice professionnelle du film, venue également du théâtre). Sa révolte s'exprime par une autre transgression, qui n'est pas la dernière, le choix pour amant du Kabarde Zalim (Nazir Zhukov), un bon géant, pompiste de son état, que ses parents ne sauraient accepter pour gendre. Mais une soirée au cours de laquelle une vidéo insoutenable montre des Tchétchènes torturant des soldats russes et humiliant une femme avant de l'égorger lui révèle que cet amour la met aussi dans une impasse : certes, Zalim condamne ce spectacle, mais ses amis s'en délectent et profèrent, de surcroît, des propos ignoblement antisémites. Si Ilana suit ses parents, c'est qu'elle n'a pas d'autre choix. Mais c'est son père qui tire la vraie leçon, bien avant la fin du film : nos enfants, dit-il en substance, sont différents de nous, ils doivent suivre leur propre voie. Et on peut être sûr que celle d'Ilana ne sera pas un chemin battu, elle se la fraiera toute seule.

Mises à part les deux comédiennes mentionnées, qui n'ont pas volé le prix d'interprétation féminine accordé au film par le critique internationale, tous les autres rôles sont tenus par des « non-acteurs » tout aussi excellents, ce qui révèle la qualité de la direction de Kantemir Balagov, que la caméra et la bande son confirment. On ne lui reprochera pas une certaine lenteur, on n'est pas dans le cinéma américain, mais la longueur inutile de certaines séquences : le bal, la vidéo, une scène d'amour... Mais ce n'est qu'un péché de jeunesse.

Lundi 12 mars 2018

Retraités

« Les retraités d'aujourd'hui font partie d'une génération dorée »
(Éric Alauzet, député LREM du Doubs)

Des retraités sont en colère et le font savoir en manifestant. Ils ont raison sur le second point, c'est leur droit le plus strict. Mais sur le premier ? Rien n'est plus difficile en France, pays de culture catholique où l'argent est honteux, que de parler de politique des revenus, surtout quand le problème posé vous concerne. Le Témoin gaulois va pourtant s'y essayer.

Prenons pour biais un bref commentaire sur une interview très révélatrice de ce qu'on pense dans les sentines de ce qui reste de pouvoir politique dans notre cher et vieux pays :

« Mais je tiens aussi à leur rappeler le montant des retraites de leurs grands-parents, qui ne grimpaient pas bien haut. Celles de leurs enfants seront entre 10 et 15 % moins élevées aussi. Les retraités d'aujourd'hui font partie d'une génération dorée ! Et s'ils ont travaillé toute leur vie, ça ne suffit pas comme argument au moment où il faut trouver de l'argent pour renflouer les caisses de l'État. »

Le premier mot de cet extrait d'une interview accordée au journal *Le Parisien* par [Éric Alauzet](#), « Mais », renvoie à la démonstration qui précède, et selon laquelle la plupart des retraités verront les sacrifices qui leur sont demandés compensés par la suppression de la taxe d'habitation. Bien que ce ne soit pas exactement notre sujet, signalons aux naïfs que l'État ne peut priver les communes d'une part importante de leurs revenus sans les compenser... par de nouveaux prélèvements. Et qu'il y a fort à gager que ce ne sera pas par une augmentation mécanique de la taxe foncière, mais par la redéfinition de son mode de calcul. On en parle depuis

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

longtemps, mais on ne peut pas tout faire à la fois ! Cela aura un triple avantage :

1. Punir ces salopards qui pour se loger se sont privés de bien des choses dans leur belle jeunesse (dorée), et qui bénéficient actuellement d'un « *enrichissement sans cause* », creusant ainsi les inégalités (c'est ainsi que parlent nos économistes) !
2. Purger les beaux quartiers et ceux qui se « gentryfient » de cette racaille de pauvres (souvent « immigrés » de la première à la septième génération !) et de vieux retraités que leurs maigres ressources exemptent d'impôt sur le revenu, mais non de la taxe foncière, et qui devront se replier dans ces campagnes où il fait si bon vivre (c'est Jean Ferrat qui l'a dit, et c'est une référence de gôche !) et où leurs grands-parents, avec leurs retraites « *qui ne grimpaient pas bien haut* » – personne ne peut le contester – cherchaient refuge en fin de vie.
3. Modérer l'augmentation folle des prix du logement dans certaines villes, qui produit régulièrement des bulles dont l'éclatement perturbe gravement l'économie. On approche actuellement de l'une de ces crises. Or la vraie cause de cet enchérissement qui n'enrichit pas les propriétaires de leur seul logement, même s'ils se l'imaginent, est la spéculation effrénée des banques qui achètent les terrains pour les revendre presque aussitôt plusieurs fois leur prix et des agences immobilières qui raflent les appartements neufs en les achetant sur plan aux promoteurs sous le nez des acquéreurs éventuels pour les leur revendre aussitôt avec un solide bénéfice. Bien entendu, tout ce beau monde, qui alimente les partis, ne saurait être contrôlé.

Mais revenons à nos moutons.

Notre docte rapporteur du budget de la Sécurité sociale pour la commission des finances poursuit : « *Celles de leurs enfants seront*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

entre 10 et 15 % moins élevées aussi. » Qu'en sait-il ? C'est assuré, sans doute, si on le laisse faire, lui et ses semblables. Mais il est d'autres scénarios, fondés sur d'autres prémisses, qu'Éric Alauzet ne saurait envisager, bien sûr, mais qu'il est (encore) permis d'évoquer ! Alors que l'humanité produit toujours davantage de richesses¹ et que les robots et autres machines remplacent les travailleurs dans des domaines toujours plus nombreux, le travail se raréfie et est de plus en plus réservé à cette catégorie minoritaire de la population qui dispose des capacités intellectuelles nécessaires pour diriger et contrôler les systèmes informatiques et faire avancer les sciences et la technologie. Que faire du reste ? Si la bataille de la diversité biologique est peut-être déjà perdue, il faut que l'humanité préserve la sienne, et dispose d'un large vivier pour renouveler ses élites, ce qui devrait logiquement écarter la liquidation physique des « bouches inutiles ». Mais la logique est rarement au rendez-vous de l'Histoire, et c'est plus ou moins ce qu'on fait actuellement des populations les moins éduquées, que l'on abreuve de religions prêtes à porter, de drogues et de guerres, ou que l'on noie dans la Méditerranée. Il faudra donc, à condition que se réveillent les prolétaires, au sens premier rappelé par l'ATILF², que nos sociétés donnent à tous de quoi vivre dignement, et qu'elles renoncent à considérer que seul le travail (ou les situations acquises) justifient une rétribution, puisqu'elles en ont les moyens

1 au risque de détruire son environnement, mais c'est un autre problème, qui se résoudreait si l'économie faisait passer les hommes avant le profit.

2 « ANTIQ. ROMAINE. Citoyen de la dernière des six classes du peuple, sans droit et sans propriété, et qui était exclu de la plupart des charges politiques. [...]

Vx. Personne qui appartient à la couche la plus pauvre de la société, qui ne possède rien en propriété. [...]

Empr. au lat. Proletarius « citoyen de la dernière classe de la société romaine, qui n'était considéré comme utile que par les enfants (proles) qu'il engendrait »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

et les gaspillent en productions inutiles et destructions massives. Portés par la vague, les libéraux commettent la même erreur que les disciples de Marx naguère, et ne prévoient pas le reflux.

De toute cette interview, on a surtout retenu cette admirable réflexion « *Les retraités d'aujourd'hui font partie d'une génération dorée !* » par laquelle Éric Alauzet croit pouvoir fustiger les vieux qui rechignent à être plumés. C'est confondre sa propre situation privilégiée avec la leur : ce donneur de leçons, médecin acupuncteur, déclare de beaux revenus mensuels avant de se laisser tenter par la politique qui lui rapporte davantage. Il n'a connu que l'opulence et s'est constitué une retraite dorée, que ses fonctions actuelles viennent heureusement compléter, soit. Cela ne signifie pas que ç'ait été le sort de toute une génération ! Il le sait bien, d'ailleurs, et reconnaît l'existence de « retraités modestes » qu'il tâche de rassurer et croit sans doute sincèrement protéger. Mais dans le feu de la polémique, la rhétorique l'emporte et il perd de vue la réalité qui le gêne. Le débat sur les retraites est ainsi continuellement pollué par

- des formules à l'emporte-pièce : « la retraite médiane des fonctionnaires est supérieure à la retraite médiane ds salariés du privé » oui, mais leur qualification aussi ;
- ou des généralisations hâtives : « les Français vivent plus vieux, ils doivent donc travailler plus longtemps », raisonnement que Philippe Bouvard, dans *Mille et une pensées* a joliment résumé : « *La bonne santé persistante des retraités finira par tuer notre économie* », comme si on était capable de leur donner du travail, et comme si la plupart n'étaient pas rapidement atteints, passé soixante-cinq ans, de maladies plus ou moins invalidantes !

La fin de notre citation est consternante ou comique :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Et s'ils ont travaillé toute leur vie, ça ne suffit pas comme argument au moment où il faut trouver de l'argent pour renflouer les caisses de l'État », comme si les retraités, ou toute autre catégorie particulière de citoyens qu'on voudra bien montrer du doigt, avaient vocation à « *renflouer les caisses de l'État* » et comme si pour « *trouver de l'argent* » il n'existait pas de meilleure piste que de s'en prendre aux plus faibles, retraités d'une prétendue « *génération dorée* », cheminots gavés de « *privilèges* », fonctionnaires trop nombreux, personnel hospitalier trop coûteux. On pourrait ainsi paraphraser le poème du pasteur Martin Niemöller :

« Quand ils s'en sont pris aux retraités, je n'ai rien dit, je n'étais pas retraité.

Quand ils ont supprimé des emplois de fonctionnaires, je n'ai rien dit, je n'étais pas fonctionnaire.

Quand ils ont aboli le statut des cheminots, je n'ai rien dit, je n'étais pas cheminot.

Quand ils sont venus me ruiner, il ne restait plus personne pour protester. »

Soyons justes, le gouvernement explore aussi d'autres voies : réduire le nombre et les privilèges de nos représentants, obliger les multinationales à payer à l'État ce qui lui est dû, lutter contre l'argent sale (ou faire semblant ?) mais ce sont là des entreprises beaucoup plus périlleuses. Il est équitable, dans les moments difficiles, que les retraités qui en ont les moyens participent à la solidarité entre générations³ dont ils sont à leur tour bénéficiaires, comme ils l'ont fait pendant leur vie active. Mais ils le feraient de meilleure grâce si les plus riches n'étaient pas dispensés de toute contribution par ceux qui leur réclament cet effort.

Lundi 19 mars 2018

3 L'aide que l'on apporte à ses enfants ne dispense pas, comme d'aucuns le prétendent, de cette solidarité qui englobe toute la société.

Politique et Pédagogie

« *Quiconque est Loup agisse en Loup :
C'est le plus certain de beaucoup* »
(La Fontaine, *Le loup devenu berger*, *Fables*, III,3)

Jeudi dernier, au matin d'une journée de grève, France Culture nous annonçait dans un excellent billet¹ que le mot « pédagogie » allait reflleurir sur les lèvres de ceux qui nous gouvernent. Puisque ces messieurs et ces dames nous repassent le plat, le Témoin gaulois pourrait en faire autant : il lui suffirait de vous renvoyer à l'article « *Pédagogie et gouvernement* », servi dans *Au Fil des jours* du mardi 2 novembre 2010, page 186. Mais le sujet est trop beau pour ne pas y revenir.

En ce temps-là (2010), la présente rubrique, approximativement hebdomadaire, s'en prenait aux journalistes et leur reprochait d'utiliser un terme à la fois impropre et insultant à l'égard des citoyens pour désigner les discours d'apaisement et de persuasion – mieux vaudrait les nommer propagande ou « intox » – que nos dirigeants déploient, mais un peu tard, quand le char de l'État conduit par une main faible ou malhabile s'embourbe, et que l'attelage se refuse à tirer davantage. Or Frédéric SAYS montre bien, à grand renfort de citations, que les politiciens eux-mêmes usent et abusent continuellement du mot « pédagogie ». Mais les journalistes persistent, ce qui ne saurait étonner, étant donnée la consanguinité des personnels médiatique et politique ! En voici quelques exemples cueillis à la hâte sur Google : *Le Figaro* :

1 « LE BILLET POLITIQUE par Frédéric SAYS
"Faire davantage de pédagogie" ou l'élément
de langage éculé" » ([France culture](#))

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

« *Gérald Darmanin ou la pédagogie de la réforme* » (Mathilde Siraud, 16/03/2018) – *Le Figaro Blogs* : « "Pédagogie pour reformer la France. Ce que l'entreprise nous apprend" »² (01/09/2017, par Benjamin Grange) – *Le Monde* : « *L'actuel gouvernement sera-t-il, davantage que ses prédécesseurs immédiats, disposé à cet effort de pédagogie qui permettrait de sortir de l'état d'urgence ?* » (Éditorial du 08/06/2017, *L'état d'urgence, un piège politique*) ou encore « *Réformes sociales et fiscales : pédagogie et méthode Coné pour Emmanuel Macron* » (16/10/2017, Sarah Belouezzane et Audrey Tonnelier) – enfin, pour ne pas être taxé de parisianisme, *La Dépêche du Midi* : « *Emmanuel Macron, le choix de la pédagogie* » (18 /12/2017) et *La Voix du Nord* : « *Le Premier ministre répond aux maires par la pédagogie* » (21/11/2017). Mais assez de copiés/collés !

Frédéric SAYS, avec raison, juge pour sa part ce mot « *inapproprié* » dans de tels contextes, et prévient les politiques qui l'emploient qu'il pourrait être « *contre-productif* » : cet avertissement semble avoir été entendu, la consigne étant plutôt, côté gouvernement, de ne pas commenter cette journée et, côté médias, d'en parler le moins possible en la noyant dans le flot de l'information. Laisser pisser le mérinos est en effet la conduite la plus habile de la part des « réformateurs » de ce gouvernement réactionnaire qui s'emploie à récupérer tout ce que deux siècles de luttes sociales ont arraché à grand peine, et qui n'existe que par :

- l'usure de la droite traditionnelle et du P.S. et la trahison de ce dernier ;
- l'épouvantail de l'extrême droite que les nervis de Montpellier viennent encore d'agiter ;
- et l'habileté manœuvrière de Macron qui a su tirer parti de cette

2 Car les chefs d'entreprise se mêlent aussi, par les temps qui courent, de « pédagogie », c'est à dire qu'ils nous prennent pour des gamins !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

conjoncture.

Macron, lui, peut poursuivre imperturbablement en France, avec une quarantaine d'années de retard, l'alignement sur le capitalisme sauvage à la sauce américaine inauguré en Grande-Bretagne par Mrs Thatcher, de glorieuse mémoire, et que le social-démocrate Gerhard Schröder a fait passer en Allemagne vingt ans plus tard. Il faut s'appeler Lætitia Carougia, référente départementale du LREM dans l'Aube, pour ne pas le savoir et déclarer dans *L'Est Éclair* jeudi soir : « *Le problème, c'est la critique systématique qui n'est pas saine. Il manque un regard objectif sur ces réformes. Il faut donc de la pédagogie, mais sans langue de bois* », comme si cet emploi du mot « pédagogie » ne relevait pas précisément de la langue de bois !

Car il s'agit encore et toujours de nier la lutte des classes, qui est le ressort de la politique. Or la « pédagogie politique » comme on tend à dire, est à la pédagogie ce que le chloroforme est au lait maternel. Ceux qui prétendent en faire usage à l'égard de ces pauvres travailleurs, chômeurs et retraités qui ne sont pas assez mûrs pour comprendre qu'il est de leur intérêt de se faire tondre, sont comme le loup de la fable qui se déguise en berger. Les électeurs ont fini par les renvoyer à leurs chères études car, dit ce texte :

« Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre »

Macron, lui, n'a pas besoin de tels subterfuges.

Lundi 26 mars 2018

André Kirschen

« *Oh ! la jeunesse, quelle fête !* »

(Charles Cros, *Cueillette, Le Collier de griffes*)¹

Jeudi dernier 29 mars, *Ciné-Histoire* présentait le film de Frank Cassenti, *J'avais 15 ans* (2008), en présence du réalisateur et de Gilles Perrault, co-scénariste qui a publié des entretiens avec son ami André Kirschen sous le titre *La Mort à 15 ans* (Fayard, 2005). Ce fut une séance fort intéressante, qui a révélé une personne et un destin tout à fait extraordinaires.

Frank Cassenti disposait, pour ce documentaire historique qui relate l'histoire surprenante d'un résistant de quinze ans et celle, plus classique, de son réseau et de leur procès, d'un matériel remarquable : l'interview d'André Kirschen, le film retrouvé dans les archives et jamais exploité de ce procès que la Wehrmacht voulait exemplaire, dans l'espoir de mettre fin à une série d'attentats visant des officiers allemands et de discréditer leurs auteurs, avec l'interview du cameraman militaire chargé de le tourner. Deux autres témoins interviennent, apportant leurs explications et leurs commentaires, le résistant communiste Pierre Daix (1922-2014) et Gilles Perrault (né en 1931) tous deux journalistes et tous deux proches de Kirschen. En y mêlant un acteur qui joue le rôle du jeune André (dans le métro d'après l'an 2 000) il a sans doute voulu donner une touche personnelle au film : cette présence brouille le récit, on ne sait même pas si ce qu'il dit appartient à la fiction ou reprend des propos du héros qu'il incarne – hélas, le Témoin gaulois, avec sa lenteur habituelle,

¹ poème cité par André Rossel-Kirshen dans son anthologie : *Les plus beaux poèmes d'amour*, 1976)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

n'a pas songé à poser la question au cours du débat qui a suivi la projection – il est en tous cas certain que sans la force des documents exploités, le film aurait été gâché par cette coquetterie d'auteur. Mais voyons plutôt ce qu'il nous apprend.

Né en 1926 en Roumanie, dans une famille juive aisée qui s'est installée en France en 1931, André Kirschen fut, en dépit de son jeune âge, de ces Français plus nombreux qu'on ne dit qui refusèrent la trahison de Pétain et l'ordre nazi, mais aussi de ceux beaucoup plus rares qui prirent les armes² pour les combattre. On a attribué sa politisation et son engagement précoces à l'action de son frère aîné, Bernard, qu'il décrit comme très brillant, mais dont il nie l'influence. Quoi qu'il en soit, ce jeune lycéen, las des humbles tâches, pourtant dangereuses, comme la distribution de tracts, dans lesquelles il est cantonné par le groupe communiste auquel il adhère, demande à se battre. Il devient ainsi l'une des premières recrues de l'O.S. (l'Organisation Spéciale). On lui remet un petit pistolet 6,35, avec pour mission d'abattre un officier allemand. Le 10 septembre 1941, à la station Porte-Dauphine, il suit dans le métro un militaire qu'il prend pour un officier à cause de son bel uniforme, tire à bout portant et réussit à s'échapper. Le 8 mars 1942, salle Wagram à Paris, où se tient l'exposition *Le Bolchevisme contre l'Europe*, ses camarades Georges Tondelier et Karl Schönhaar, un jeune communiste allemand réfugié en France, entrent avec des valises, posent les bombes qu'elles contiennent, ressortent les mains vides et sont arrêtés par la police française, qui a observé leur manège. Tondelier, passé à

2 Après la rupture par Hitler (invasion de l'URSS le 22 juin 1941), du Pacte germano-soviétique qui avait choqué profondément beaucoup de militants, et à la faveur duquel le P.C.F. avait sollicité de l'occupant l'autorisation de faire reparaître *L'Humanité*.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

tabac, livre des noms Dans la poche de l'un de ceux qu'on arrête, on trouve le nom de Rossel³. Il est arrêté le 9 mars 1942 et se retrouve prisonnier avec tout son groupe.

André Kirschen, lui, ne livre aucun nom : il ne connaissait, dit-il dans le film, personne d'autre que ceux qu'on avait arrêtés. Le soldat allemand chargé de filmer le procès des 27 résistants, qui se tient devant la cour martiale allemande à la Maison de la Chimie en avril 1942, témoigne du courage exceptionnel d'un jeune homme, qui sourit face à l'objectif, alors qu'ils se sait perdu : plus tard, à Stalingrad, il y repensera encore. Le film montre les jeunes gens, pâles et menottés, face à la pompe militaire et nazie, ou embarquant dans l'autocar qui fait les allers et retours de la prison au tribunal. Certains sourient, André Kirschen-Rossel est visiblement tendu et angoissé. Le cameraman est ému aussi par André, cet adolescent qui attend sa condamnation et à qui il voudrait dire à l'oreille qu'il ne risque pas la mort, le code militaire allemand en excluant les mineurs de moins de seize ans. Mais, dit-il, « *Je n'en ai pas eu le courage.* » De fait, et c'est le plus surprenant de l'affaire, le jeune juif sera épargné, alors que les nazis assassinent des milliers de nourrissons. Condamné à dix ans de prison – le maximum – il ne connaîtra pas les camps de concentration, mais la déportation, le cachot et l'isolement (il ne sait pas l'allemand) dans la prison de Bochum (Westphalie), sera libéré le 4 mai 1945, rentrera à Paris le 8. Ayant repris des études de sociologie puis d'histoire, il enseignera le français et l'histoire en Centre d'apprentissage, fondera une famille et fera une belle carrière d'éditeur et d'écrivain.

3 Kirschen avait pris ce nom de guerre en mémoire du colonel Louis Rossel (1844-1971), seul officier supérieur rallié à la Commune de Paris et fusillé par les Versaillais.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Le débat qui a suivi la projection a rappelé les clivages de la Résistance et les blessures et les rancœurs que la guerre froide a laissées. Le ton, assez violent, a été donné par la première intervenante, qui a demandé pourquoi le nom du réseau auquel appartenait André Kirschen n'était pas cité dans le film, ce que le réalisateur a démenti. Gilles Perrault est intervenu alors pour expliquer que l'O.S. avait été créée par le Parti Communiste pour « éliminer physiquement » ceux des siens qui avaient trahi en passant à la collaboration, procédé qu'il juge « dur » mais justifié par les circonstances. La question est alors posée de la discrétion avec laquelle la mémoire de l'O.S. est évoquée par le Parti communiste : ne serait-ce pas, comme pour le groupe de « L'Affiche rouge », parce que le P.C. était gêné par le fait que ses membres étaient des étrangers et, circonstance aggravante, souvent juifs ? Les auteurs protestent, et avancent un argument inattendu : pendant la guerre froide, ces anciens résistants étaient harcelés par la D.S.T., ils cherchaient à se faire oublier, et ce serait pour les protéger qu'on n'en aurait plus parlé. Nicole Dorra, qui préside comme toujours la séance, intervient alors pour témoigner qu'elle a ressenti l'antisémitisme jusque dans les rangs de la Résistance. Une autre intervention, très virulente, s'en prend à Pierre Daix : « Quand j'ai commencé à en entendre parler, dit une dame, ce n'était pas comme d'un résistant !

– Tiens, se dit le Témoin gaulois, moi non plus, mais sauf erreur comme d'un stalinien particulièrement étroit et fanatique ! »

Renseignements pris⁴, c'est un résistant authentique qui n'a pas attendu la fin du pacte germano-soviétique pour braver

4 « Résistant, il est un des organisateurs des manifestations étudiants [...] de novembre 1940. Il est arrêté une première fois le 28 novembre 1940. [...] Libéré en février 1941, arrêté de nouveau en janvier 1942, il est déporté en mars 1944 au camp de concentration de Mauthausen. » (Wikipedia)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

l'occupant. Et puis, il a fini par quitter le Parti, en 1971, quinze ans après le XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique : à tout péché, miséricorde ! Le débat continue, mais « *Ci falt la geste que [Témoin gaulois] declinet* ».

Le film dont on vient de rendre compte n'a été présenté à la télévision qu'une fois, sur France 3, le lundi 18 mai 2009 à 00h10 ! Pourtant, il mérite d'être vu et peut l'être en s'adressant à [Ciné-Histoire](#), ne serait-ce que pour les documents et témoignages qu'il présente. André Kirschen a réussi sa vie, mais porté le remords d'avoir provoqué la mort de son père et de son frère, fusillés comme otages au Mont Valérien, et le deuil de sa mère, morte en déportation. Il a appris aussi, longtemps après, que l'officier qu'il croyait avoir tué, René Dennecke, n'était qu'un sous-officier, quelque chose comme un sergent-fourrier, et s'était remis de sa



blessure. Parmi les derniers plans apparaît le visage d'André Kirschen (qui mourra à la fin du tournage) : masque buriné par l'âge, quasi néandertalien, pétillant d'intelligence. Il se penche sur la photo du jeune « Rossel » dont les traits sont encore si peu marqués que ce portrait n'offre guère qu'une tache blanche, et il murmure : « *La Résistance ne m'intéresse plus !* »

Lundi 2 avril 2018

Reçu ce mardi 3 avril, du réalisateur, Frank Cassenti :

« Quelques précisions concernant votre article.

André Kirschen ne dit pas pour finir le film; « la résistance ne m'intéresse plus » mais sachant ses heures comptées, il dit : "maintenant que j'ai donné mon témoignage je peux partir. » Ce qui veut dire que jusqu'à la dernière minute de sa vie il a contribué à faire connaître la résistance, ne serait ce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

qu'en acceptant de participer au film pour témoigner. Quand il dit que la résistance ne l'intéresse plus, cela s'entend que la mort est proche et qu'il a d'autres préoccupations.

Par ailleurs il y a dans le film plusieurs comédiens dont le cameraman joué par Laszlo Szabo (acteur Franco Hongrois qui a joué dans plusieurs films de Godard entre autre)

Magali Noël qui joue une résistante amie des Kirschen, Jacques Bonafé le résistant de l'OS

Les comédiens disent des textes qui ont été élaborés à partir de témoignages et qui traduisent plus l'esprit que la lettre. Cet esprit de la résistance qui est de l'ordre de la subjectivité et de l'humain.

Il ne s'agit pas d'une coquetterie de mise en scène mais d'un parti pris esthétique et d'un angle très subjectif pour aborder des questions historiques. Je n'ai jamais pensé que les images et les sons organisés par un réalisateur pouvaient rendre compte objectivement de la réalité et de l'Histoire. Il y a toujours dans le montage des images et des sons, une mise en scène et un discours qui sous tend cette façon de voir le monde. Avec la même archive vous pouvez dire tout et son contraire. Le montage, les cadrages, les lumières, les décors, la musique, sont des éléments de mise en scène. En utilisant des comédiens je pointe de cette façon les artifices qui sont toujours à l'œuvre dans l'utilisation des images et des sons que ce soit dans un documentaire ou une fiction.

Mon objectif étant de mettre cette mise en scène au service d'une idée et pour ce qui concerne André Kirschen, tenter de rendre compte d'une histoire exemplaire et d'une trajectoire humaine qui donne à réfléchir.

Je ne connais pas le nom du cameraman dont le texte est une fiction. Je voulais à travers ce personnage faire parler un allemand sous l'angle de l'humanité. »

Immobilier

« *Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.* »

(La Bruyère, *Les Caractères, ou les mœurs de ce siècle, Des Ouvrages de l'esprit*, 1696)

Rassurez-vous, le Témoin gaulois n'a pas la prétention d'ajouter quoi que ce soit aux « *ouvrages de l'esprit* » et sait à quoi s'en tenir sur la valeur de son bavardage. Mais enfin, il y a des semaines où il ne se passe rien qui n'ait été déjà commenté et où, l'inspiration faisant défaut, il faut se résigner à se taire (jamais !) ou à enfoncer une fois de plus quelque porte ouverte.

Oyez donc, bonnes gens : la portion de la rue Des Renaudes comprise entre l'avenue Niel et la rue Fourcroy est en état de siège depuis une quinzaine et pour un an, à ce qu'on dit. Un petit immeuble d'un étage, qui appartenait naguère à la *Fédération Française de La Carrosserie*, au 35 de cette rue, en est la cause. On y a creusé en un temps record un sous-sol, et on s'apprête à le rehausser d'un étage. Les travaux sont conduits avec une célérité à laquelle la Ville ne nous a guère habitués, et un sans-gêne qui laisse à penser que le promoteur ou le maître d'œuvre a le bras long. Voulez vous lire quelques pages d'un roman balzacien de notre temps ? Il suffit de taper sur Google "35 rue Des Renaudes". Si vous n'en avez pas le temps, voici le résumé. Un promoteur dont le nom apparaît dans une liste impressionnante de sociétés crée la *SARL 35 rue Des Renaudes* sise au 17 rue

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

d'Orléans à Neuilly sur Seine, le 11/07/2012. Activité déclarée : « *Location de terrains et d'autres biens immobiliers* ». C'est une société uninominale (ça existe, et ça n'évite pas seulement de se disputer entre associés¹) dont ils se déclare gérant. Elle achète pas cher le petit bâtiment dont on a parlé, qui compte 760 m², puis pendant cinq ans il ne se passe plus rien ou presque : un procès (perdu) contre le vendeur, des ventes de parts à deux reprises, pas de salarié, rien à la ligne du crédit, de petits déficits malgré une plus-value déclarée de 1,30% en 2016. Mais la SARL ne perd pas son temps. L'argent, c'est comme le cochon : plus ça dort, plus ça engraisse. L'immeuble a pris plus de 42 % en cinq ans ; les travaux auront un prix, mais le mètre carré dans ce coin vaut entre 10 000 et 11700 euro ; Le jeu en vaut la chandelle, même s'il y a des risques (on a déjà vu les prix des bureaux s'effondrer, par exemple de 35% en 1992), et il y en a actuellement beaucoup de vides, mais les propriétaires sont dans ce cas dispensés d'impôts, et puis on mise sur les effets du Brexit : ce n'est une bonne affaire ni pour le Royaume -Uni, ni pour l'Europe, mais pour les agents immobiliers, si quelques morceaux de la City se détachent et échouent à Francfort ou Paris...

1 « [le statut de gérant d'une société uninominale] est à mon avis beaucoup plus intéressant (si on veut rester dans le cadre de la légalité bien entendu !) avec des contraintes de moins en moins lourdes (les logiciels de compta font presque tout aujourd'hui), des possibilités de cumul avec le salariat très intéressantes (on peut même éviter la double cotisation sociale), des possibilités de frais très grandes (et donc d'achat de plein de choses hors TVA : plus de 15% de réduction sur de nombreux achats, je trouve ça cool !), des contrôles très rares (en moyenne, une EURL est contrôlée une fois tous les 80 ans !!!), le règlement sur facture que beaucoup de clients préfèrent (plutôt que les honoraires ou autres qui donnent des boutons aux comptables), etc. »

(<http://www.wisibility.com/forum/freelance-independant-etc/question-de-statut/?PHPSESSID=b891b3b1fe13776803cb1e6b9245e020>)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Il y a là de quoi « prendre la grosse tête », aussi les entreprises qui travaillent à ce chantier se comportent-elles comme en pays conquis : leurs camions, accompagnés au début par un véritable ballet de véhicules de la Ville de Paris (pourquoi ?) ont obstrué la rue et confisqué une demi-douzaine de places de stationnement (dont une réservée aux handicapés) sans crier gare. Les riverains qui utilisent l'un des deux parkings de cette portion de rue sont priés de se débrouiller. Des voitures ne cessent de s'engager dans cette voie parce qu'aucune signalisation n'est posée à l'entrée pour les prévenir de cette obstruction et elles sont contraintes à effectuer une longue marche arrière pour se dégager. C'est ainsi que samedi dernier on a monté une grue à partir de cette rue sans que personne n'ait été prévenu, ni que le moindre panneau n'ait été posé pour avertir les conducteurs, qui ont été souvent pris au piège. Une telle désinvolture semble indiquer qu'il s'agit du fait du Prince, c'est à dire de la Mairie de Paris, dont on ne peut croire qu'elle l'ignore et dont on s'étonne qu'elle puisse fermer les yeux sur de tels agissements. C'est pourquoi les riverains estiment avoir droit à des explications. Mais le Témoin gaulois a pour sa part renoncé à adresser une lettre ouverte aux services concernés : le site de l'Hôtel de Ville est semblable à ceux des grandes entreprises françaises, c'est-à-dire conçu de manière à dissuader les importuns et à se protéger de toute réclamation. Et puis, il existe une carte des chantiers parisiens gênants pour la circulation. Celui-ci n'y a jamais figuré. Alors, de quoi se plaindrait-on ?

À propos, Mme Hidalgo, élue sur la recommandation de son prédécesseur qui fut un bon maire, sait que son règne prendra fin

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

en 2020. Ce n'est pourtant pas faute de s'être donné du mal pour rester en place, allant jusqu'à faire du pied à Macron pour lui proposer son alliance : on croit rêver ! Mais ses résultats sont là : une ville sale, des mesures « écologiques » absurdes comme la confiscation de la voie sur berge sans prévoir aucun plan de substitution pour les automobilistes, ni le moindre aménagement pour la rendre aux piétons, un air toujours trop pollué qui nous vaudra bientôt les foudres de Bruxelles, un style autoritaire... Comme la plupart de ses électeurs, le Témoin gaulois ne votera pas pour son adversaire, si elle se présente, mais la laissera tomber sans regret.

Lundi 9 avril 2018

France vs Afrique ?

« Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités. »

(François de La Rochefoucauld, *Maximes*)

Boualem Hadid, un ami Algérien habituellement mieux inspiré a partagé sur *Facebook* la publication de Filly Gbagbo, qui se déclare « *Le Chef de Village* » sur l'une de ses trois pages *Facebook*. Pour les non initiés, « partager » signifie sur ce média qu'il en a envoyé la copie à tous ses correspondants. Autrement dit, ce texte n'était pas explicitement destiné au Témoin gaulois. Il ne mérite pas, par lui-même, de commentaire, mais le fait qu'il puisse entraîner l'adhésion pose question.

Disons tout de suite que la colère qui s'exprime dans cette diatribe (reproduite pages 74 et 75) est compréhensible. Macron traite les Africains avec cette hauteur, cette suffisance, ce mépris (voir à ce sujet la [notule](#) page 191 du 14/04/2018) qu'il manifeste en toute occasion à l'égard de ceux qu'il juge inférieurs à sa précieuse personne, c'est-à-dire à peu près tout le monde. Les Français, à commencer par les chômeurs, les salariés, les jeunes, les pauvres, les opposants (et sans doute, au fond de son cœur, ses partisans) les journalistes, y ont tous eu droit. Mais il est vrai qu'après tout, nous sommes responsables jusqu'à un certain point de nos choix, et que nous n'avons pas volé ce mépris de classe qui ne flétrit que celui qui l'éprouve. Et le mot de La Rochefoucauld s'applique bien à ce personnage : en France, on lui reproche moins ce défaut que ses qualités pourtant si rares à la tête de ce pays – habileté, autorité, décision, courage politique – et d'avoir été le premier chef d'État français à reconnaître le caractère

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

criminel de la colonisation. Quoi qu'il en soit, le mépris est plus durement ressenti par les ex-colonisés, qui savent que ce président exprime à leur égard, et sans le vouloir, les sentiments profonds de sa classe et d'une partie non négligeable de nos concitoyens. Que la colonisation, marquée par la violence, le pillage et la corruption, se soit poursuivie jusqu'à ces dernières années avec les réseaux de la « France-Afrique » n'est un secret pour personne, et de nos jours l'intervention de forces armées d'ailleurs dérisoires et peu efficaces n'a pas d'autre but, on le sait, que d'en préserver les lambeaux. Il est malheureusement bien vrai qu'en tant que puissance colonisatrice, la France s'est comportée en ennemi cruel des peuples africains et que si elle a doté ses colonies de quelques infrastructures, ce fut aux dépens des « indigènes » et pour servir ses seuls intérêts : l'histoire du chemin de fer Congo-Océan, avec ses 17 000 ouvriers sacrifiés de 1921 à 1934, en est un bel exemple. Jusque-là, on ne voit rien à redire à ce qu'a écrit Amadou Douno. Pourtant, les choses humaines ne sont jamais aussi simples qu'il croit.

Élevé comme tous les enfants français de son temps dans le culte de l'Empire colonial, le Témoin gaulois n'a pris conscience de sa vraie nature qu'à l'âge de dix-huit ans, grâce à des camarades de la Jeunesse étudiante catholique (J.E.C.) pilotée par des jésuites qui n'avaient pas grand chose de commun avec ceux qui ont orienté à la même époque un certain Jean-Marie Le Pen (Dieu reconnaîtra les siens !) On était en 1952, assez tôt pour participer à toutes les luttes anti-coloniales, de la guerre d'Indochine à l'indépendance de l'Algérie... et au delà, car le combat n'a pas encore cessé, comme on vient de le rappeler. Bientôt, quelques-uns de ses camarades décideraient de s'expatrier (on sait que les Français y ont longtemps répugné) et de faire carrière en Afrique, non par

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

facilité ou pour les avantages matériels qu'ils pourraient en retirer, comme c'était généralement le cas, mais par idéalisme, comme technicien, ingénieur, médecin, enseignant, prêtre même, avec le désir de venir en aide aux Africains : après tout, les « *French doctors* » s'inscrivent dans une certaine tradition. Mais ils étaient alors très peu nombreux, et si on les mentionne, c'est qu'ils étaient de bons citoyens et ne pensaient pas nuire à leur patrie. De même la vraie gauche (dont il faut évidemment exclure la S.F.I.O., repeinte plus tard en rose par Mitterrand sous le nom de P.S.) n'a cessé de dénoncer le colonialisme et ses métastases. Et ce n'était pas trahir la France : l'exploitation des colonies a surtout profité à une petite minorité, et de moins en moins. Contrairement à ce qu'affirme M. Douno, l'ex-colonisateur gaspille ses forces afin que ses présidents successifs puissent persister dans l'illusion qu'ils gouvernent une grande puissance, et le pays se porterait bien mieux s'il renonçait à des prétentions qui ne font qu'aggraver les problèmes. D'autres nations d'Europe proches de la France ont renoncé depuis longtemps à ce genre d'aventures ou en ont été éliminées : l'Allemagne, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Italie, etc : ils sont aujourd'hui des pôles d'attraction pour les Africains les plus dynamiques qui espèrent y trouver de meilleures conditions de vie. Car si les intrigues étrangères ajoutent au désordre qui règne sur le continent africain, les luttes internes pour le pouvoir y ont également une grande part : la mauvaise gouvernance explique seule le délabrement d'un pays aussi riche que l'Algérie. Les griffes européennes sont bien émoussées, l'Amérique se préoccupe désormais surtout de l'Asie, et ne pas voir le rôle de l'islamisme et de l'entreprise néo-coloniale de la Chine relève de l'inconscience ou de la complicité.

Mais ce qui est tout à fait intolérable est le parallèle fait entre ce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

qu'il décrit comme deux civilisations opposées, dans un esprit et suivant une démarche qui n'ont rien à envier au racisme des anciens colonisateurs. S'il savait un peu d'histoire, M. Douno n'ignorerait pas que les Français ont connu, comme tous les Européens, et jusqu'à une date récente, des tabous sexuels non moins sévères que ceux qu'il défend : filles et garçons étaient élevés de manière très différente et séparés, de l'école primaire au lycée ; les filles devaient se présenter vierges au mariage ; les femmes honnêtes devaient observer une attitude modeste et discrète et se tenir dans l'ombre de leur mari, etc. Enfin l'homosexualité masculine et féminine était universellement condamnée, et celles et ceux à qui la nature avait donné ce penchant étaient voué(e)s au mépris et à une vie misérable. Un autre interdit, dont on tirait une grande fierté, était l'interdiction de la polygamie, si fréquente en Afrique. Bien entendu, cette énorme pression sociale destinée à brider l'instinct le plus indomptable n'allait pas sans beaucoup de passe-droits pour les puissants et d'hypocrisie pour tous. Tartuffe est français, mais a toujours eu des clones sous toutes les latitudes ! Le rejet de toutes ces contraintes, rendu possible par la pilule contraceptive et l'affaiblissement du pouvoir religieux peut être jugé diversement. Le Témoin gaulois se gardera bien de parler à ce propos de progrès, l'âge rend prudent envers de tels concepts, mais il constate que ses descendants sont infiniment plus épanouis qu'il ne fut en son temps. Quant aux enfants, le mot qui les désigne en français signifie très exactement « ceux qui ne parlent pas » ! S'il s'en trouve parfois aujourd'hui, et c'est vrai, pour insulter leurs parents, personne n'approuve la faiblesse de ces derniers, qui se préparent ainsi qu'à leur progéniture de bien tristes jours. Mais aucun n'est en mesure de faire emprisonner ses parents : ce doit être une confusion bénigne entre nos mœurs et celles du III^{ème}

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Reich, le fruit d'une lecture un peu hâtive de Bertolt Brecht ? Pour corser son réquisitoire, notre prédicateur suggère que chez nous « *une femme peut coucher avec son chien* » : c'est un fait qu'en France les chiens sont volontiers admis dans les maisons, et qu'ils partagent parfois le lit de leur maîtresse, de leur maître ou d'un couple. Le Témoin gaulois n'approuve pas qu'on traite des bêtes comme des humains, parce que cela les aliène, mais jouer sur le sens de « coucher » est le procédé même qu'employait Le Pen quand il disait que les Africains avaient contracté le sida en « couchant » avec des singes. Enfin, si la plupart des vieillards qui ont perdu leur autonomie ne se retirent pas de gâité de cœur en maison de retraite, ils y mènent une vie plus digne que seuls ou dans leur famille et le scandale est dans l'inégalité qui existe entre ces établissements. Quand la majorité de ses habitants auront atteint un niveau de vie décent, l'Afrique aura inversé sa courbe démographique comme l'Asie que M. Douno prend pour modèle, ce qui arrivera sans les conseils de M. Macron. On verra bien alors quel sort elle réservera aux personnes âgées.

Si l'irritation de M. Douno face à la morgue d'Emmanuel Macron est compréhensible et peut être partagée, la manière très basse dont il s'attaque personnellement à sa vie privée, alors que le mariage d'un très vieil homme avec une très jeune fille ne le choquerait sans doute pas est indigne, comme la comparaison qu'il prétend développer entre deux civilisations : l'Afrique en compte bien davantage. C'est le fait d'un ignorant qui est encore moins historien que sociologue, et se laisse aller à une agitation frénétique et à des transes incontrôlées dans sa vision hallucinée des spectres du passé, ce qui le dispense de rechercher les causes réelles et immédiates du malheur africain.

Lundi 16 avril 2018

Le texte partagé par MM. Filly Gbagbo et Boualem Hadid :

Le président français, Emmanuel Macron, a déclaré : «Avec une famille qui a sept, huit enfants en Afrique, investissez des milliards, rien ne changera. (...) Le défi de l'Afrique est civilisationnel.» Le sociologue^[1] guinéen Amadou Douno, professeur à l'Université Ahmadou-Dieng de Conakry, lui répond.

□ ☒*«Les Africains n'ont pas besoin de votre civilisation de débauche. Parce qu'avec votre civilisation : un homme peut coucher avec un homme ; une femme peut coucher avec une femme ; un président célibataire peut avoir deux maîtresses à la fois ; une femme peut coucher avec son chien ; un enfant peut insulter son père et sa mère sans problème ; un enfant peut faire emprisonner ses parents.»*

□ ☒*«Avec votre civilisation, quand les parents prennent de l'âge, on les emmène à la maison de retraite, et, enfin, avec votre civilisation, un jeune homme peut vivre avec une femme qui a l'âge de sa mère ou sa grand-mère sans problème. Votre cas en est une parfaite illustration ! Les Africains n'ont aucune leçon de civilisation à recevoir de gens comme vous !*»

□ ☒L'Afrique est de loin le continent le plus riche au monde avec ses énormes richesses minières. Ce qui retarde ce continent, c'est le pillage à grande échelle de ses ressources par les grandes puissances, la France en tête !*»

□ ☒«Tout le malheur de l'Afrique vient de ce pays qui réalise ses ambitions sur le dos des Africains, avec la complicité de ces traîtres qui n'hésitent pas à sacrifier des générations entières en livrant leurs pays à l'ancienne puissance colonisatrice.*»

□ ☒Ces derniers confient tous les secteurs clés de leurs économies à la France. En réalité, ils mènent la stratégie ou vision politique voulue par l'ancien colon.

1 « *Je Suis Licencié En Sociologie Avec Mention Très Bien* » (*Linked in*). Depuis, il ne semble pas que M. Douno se soit intéressé à cette discipline. Sauf erreur, il a fait carrière de formateur (en philosophie et en français) dans le second degré privé et rêve de s'occuper de gestion des ressources humaines.

(Note du Témoin gaulois)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Ce qui contribue à enfoncer leurs populations dans une misère et une pauvreté extrême. Ceci est la cause des coups d'Etat, des guerres civiles, des génocides, des famines, avec des despotes à la tête de ces pays qui sont maintenus au pouvoir par la France, car cette dernière satisfait toutes leurs exigences !»*

□ □*«La France n'est rien sans l'Afrique ! Le jour où les pays africains tourneront le dos à la France, ce pays plongera dans le chaos ! Tant que les pays africains ne se départissent pas de cette domination de l'ancienne puissance coloniale, en prenant en charge leur propre destin, comme l'ont fait les pays asiatiques, ce sera très difficile pour eux de sortir du gouffre.»*

□ ☒«Le défi de l'Afrique, c'est de se débarrasser de la France. Parce que cette dernière n'est pas la solution à son sous-développement, elle est au cœur du problème !»*.

Bonne compréhension à toi et que DIEU nous garde!
Je partage avec toi le message d'un frère! Shalom!

František Kupka

« Ma peinture, abstraite ? Pourquoi ? La peinture est concrète : couleur, formes, dynamiques. Ce qui compte, c'est l'invention. On doit inventer et puis construire. »

(Kupka)

Mercredi 18 avril, l'été s'est invité à Paris : soleil et chaleur ont succédé sans crier gare aux éternelles « *pluies éparses* » et autres « *averses orageuses* » dont le ciel nous régalaît depuis plusieurs semaines. Nous avons remarqué que l'exposition *Kupka*, au Grand Palais, ne paraissait pas faire recette. Pourtant, j'avais gardé de ce peintre, comme de son compatriote Klimt, le souvenir (très vague dans le cas du premier, mais enchanté pour les deux peintres) d'une exposition visitée jadis à Prague. C'était une belle occasion de le mieux connaître.

Nous ne nous étions pas trompés : vers 10 heures 30, personne n'attendait au bas des escaliers, ni même devant la porte. Pourtant à l'intérieur, il y avait des visiteurs dans chaque salle et devant chaque tableau, mais en nombre raisonnable, à croire que nous étions revenus au temps de ma jeunesse, quand Paris accueillait peu de touristes et comptait encore moins d'étudiants. Aussi les rares initiés, néophytes ou simples curieux pouvaient-ils arpenter les salles du Louvre et du Grand Palais en toute tranquillité. Depuis, nous nous sommes donné beaucoup de mal pour élever le niveau culturel des nouvelles générations et avons si bien réussi, « *quoi qu'on die* », qu'on se prendrait presque parfois à le regretter, en piétinant interminablement dans une file immobilisée par ceux qui viennent s'approvisionner comme au supermarché et ne jettent qu'un bref coup d'œil sur les œuvres à travers le viseur de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

leur appareil, comme si une image numérique était l'équivalent d'un tableau ou d'une gravure, et les studieux accros qui, le regard contemplant la foule ou le plafond, écoutent pieusement la voix savante de leur audioguide, sans compter les petits groupes qui papotent, bien campés devant les tableaux de manière à vous en interdire l'accès ! Hélas, c'est la rançon du succès ! Mais pour Kupka, rien de tel. Pourtant ce peintre, le plus français des Tchèques, a plus d'un titre à faire valoir auprès du public parisien. Né en 1871 à Opočno en Bohême Orientale, il débarque à Paris en 1896, déjà en possession de tous ses moyens, après douze ans de formation à Prague et à Vienne. Il s'installe bientôt à Puteaux, et n'en bougera guère jusqu'à sa mort en 1957, sauf à l'occasion des deux guerres mondiales : engagé en 1914 dans la Légion où il retrouve Blaise Cendrars, on le renvoie dans ses foyers pour raisons de santé en 1915, et il est rappelé en 1918 ; de 1939 à 1945, il se terre à Beaugency avec sa femme, Eugénie Straub. Entre temps, il a figuré parmi les créateurs de l'art abstrait et en aurait donné le premier exemple aux Parisiens. Aussi les nazis, qui ne devaient guère apprécier l'homme, se sont suffisamment intéressés à son œuvre pour en voler la partie déposée à Prague, et récupérée après la guerre. Mais j'ai suffisamment pillé *Wikipédia*. Aussi est-il temps de revenir à l'exposition.

Mais qu'en dire ? On trouve sur Internet une foule d'articles de spécialistes qui puisent aux mêmes sources, se répètent souvent, chacun apportant sa part d'informations. Cela va de l'excellent à l'honorable, je vous laisse juges. Bien sûr, je suis agacé par la veulerie de Harry Bellet qui dans *Le Monde* se plaît à signaler les « *belles fesses* » du peintre et ses « *fort jolies moustaches* », ce qui n'apporte rien à sa compréhension, et par le jugement sournois porté au passage sur *Les Joies*, tableau qualifié d'« *abject* » par Julie

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Ackermann dans *Les Inrockuptibles*. Cette dame est de ces harpies qui manipulent le féminisme pour faire passer leur puritanisme et tenter d'y soumettre toute la société. De quoi s'agit-il en effet ? Deux femmes nues, l'une dotée des formes opulentes qui étaient de mode au XIX^e siècle, assise en amazone sur un grand cheval, l'autre d'allure sportive, debout sur un poney, s'épanouissent comme des fleurs au soleil. C'est, avec la série des *Gigolettes* condamnées pour les mêmes raisons un des tableaux marquants de cette salle consacrée à « *La marque du symbolisme* » aux débuts de l'artiste. Il illustre admirablement son titre et offre une parfaite image, au-delà de la joie de vivre, d'un instant de bonheur. Mais voilà, la touche est brutale et ne cherche en rien à idéaliser les sujets féminins, l'humanité s'y exhibe avec sa part d'animalité et le sujet païen dérange. Le jugement moral se travestit en défense des faibles femmes et demande que soit imposé un nouvel académisme qui rassure les tartuffes et épargne leur pudibonderie. Pourtant ces deux articles ne manquent pas d'intérêt, le second ouvrant quelques pistes de recherches sur le mysticisme du jeune Kupka et son inscription dans une tradition européenne qui nous vient paradoxalement (mais seulement en apparence) du Siècle des Lumières. D'autres très belles œuvres sont de la même veine, comme les mystérieux *Méditation* et *Les Voies du Silence* et tout ce qui fait référence à la confrérie de *La Table de Jade*, et à des mythes « runiques » repris aujourd'hui sur Internet avec [Le monde de Selandia](#). *Le Bibliomane* est un joli tableau de genre. Un vigoureux *Autoportrait*, un gracieux paysage, *La Maison du peintre Durst*, à Puteaux, et les recherches colorées de *La Gamme jaune*, de *L'Eau (La Baigneuse)*, de *Portrait de Famille*, témoignent de la maîtrise atteinte par Kupka dans le domaine figuratif et de sa son évolution entre 1900 et 1908. Car c'est un peintre qui réfléchit beaucoup.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

L'exposition fait une large place à ses réflexions, et n'ayant pas l'habitude de prendre des notes au cours de ces visites, j'ai pour une fois lieu de le regretter. En effet, la plupart de ces pensées m'ont donné l'impression soit d'une grande banalité (mais peut-être est-ce dû au fait que tout a été dit depuis longtemps – mais après lui – sur le sujet somme toute assez limité de la peinture abstraite) soit, ce qui est plus grave, de naïveté – par exemple, il juge les lignes brisées « *bavardes* » en ce sens qu'elles auraient des vertus narratives, mais on peut en dire autant des verticales d'Élévation et des courbes d'Amorpha, etc. – ou de discours parfaitement tautologique. Chaque article mentionne pieusement son grand ouvrage théorique, *La Création dans les arts plastiques*, (1910-1913), mais je ne le lirai pas : à mon âge, il faut aller à l'essentiel. Il n'empêche que ce penseur que je crois médiocre quand il s'exprime avec des mots (mais je n'en juge que sur échantillons) est un peintre magnifique, qui se renouvelle sans cesse dans l'abstraction, sans toujours éviter ses pièges – telles compositions en verticales (*Étude pour le langage des verticales*, *Ordonnance sur verticale*) évoquent des étoffes somptueuses – ni la régression ponctuelle mais superbe de la série *Machinisme* (1925). Les œuvres exposées dans les dernières salles offrent une variété étonnantes, on en est ébloui. Au sortir de l'exposition, on est surpris de lire sous la plume d'un excellent connaisseur, l'historien de l'art Pierre Brullé, qui a contribué à cette manifestation, que « *Kupka a produit assez peu, quand on rapporte le nombre d'œuvres à sa longévité : entre 350 et 400 peintures.* » dont 250 présentées au Grand Palais, tant on a été frappé par la richesse et la diversité de ce que l'on vient de voir, car il faut aussi prendre en compte son travail de graveur, aquarelliste, dessinateur d'affiches et illustrateur génial de journaux satiriques comme *l'Assiette au beurre*, *Le Rire* et *Cocorico* et d'œuvres littéraires comme le poème d'Edgar Poe

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

*Dream Land*¹ (*L'Entêtement ou l'Idole noire*). Il a proclamé et prouvé que ce qui n'était, à son arrivée à Paris, qu'un travail alimentaire, relève du grand art, et déploré qu'on le laisse « *en friche* »². Depuis, il a été entendu.

L'exposition *KUPKA Pionnier de l'abstraction*, ouverte le 21 mars, n'a pas encore pris sa vitesse de croisière. Alors, si vous en avez l'occasion, ne manquez pas de profiter de l'aubaine. Sinon, il vous reste jusqu'au 30 juillet 2018 pour accourir au Grand Palais et (re)découvrir un magnifique artiste.

Lundi 23 avril 2018

1 *By a route obscure and lonely,
Haunted by ill angels only,
Where an Eidolon, named NIGHT,
On a black throne reigns upright,
I have reached these lands but newly
From an ultimate dim Thule-
From a wild clime that lieth, sublime,
Out of SPACE- out of TIME.*

*Par une route obscure et solitaire,
Hantée seulement par les mauvais anges,
Où une Idole, nommée NUIT
Règne dressée sur un trône noir,
Je n'ai atteint que récemment ces terres
D'une Thulé lointaine et incertaine,
D'un climat sauvage qui gît, sublime,
Hors de l'ESPACE et du TEMPS.*

Edgar Allan Poe (*Au Pays du Songé*)

2 « *un genre qui peut fort bien figurer dans les plus hautes sphères de l'art. Le livre est un véritable ami de l'Homme. Lorsque les proportions chantent, que les équilibres sont heureux, que le blanc des gravures fait entendre un soprano, soutenu par l'alto ou la basse des noires typographiques, l'illustration ainsi comprise n'est pas indigne d'un grand artiste. Mais combien le comprennent ? Quel champ magnifique laissé en friche !* »

Kupka (*La Création dans les arts plastiques*, cité par Wikipédia)

Des Anges

« *Ce matin j'ai vu un mec en moto, il roulait à contre-sens et plissait les yeux à mort tellement il avait le soleil dans la face.* »

(Clarisse Albrecht, 21 h, Sosúa,
République Dominicaine)

Cette semaine, le Témoin gaulois était en panne d'inspiration. Il sait bien qu'il pourrait sauter huit jours ou plus, renoncer à cette chronique et même fermer son site sans peiner grand monde. Mais à son âge on rouille vite, écrire chaque semaine quelques lignes est pour lui une question d'hygiène mentale, non moins vitale que l'exercice physique quotidien. Son amie Clarisse, qui se manifeste sur *Facebook* par des communications très diverses et jamais indifférentes, l'a tiré d'embarras avec son motard.

Il faut savoir que, pour une raison mystérieuse qu'on n'aura pas l'indiscrétion de lui demander, des motards – ou est-ce le même, comme les Anges sont des épiphanies d'un Dieu unique ? – croisent souvent sa route, à moins que ce ne soient des visions, et l'intriguent par quelque trait inattendu ou la ravissent par leur apparence ou leurs prouesses ou simplement l'étonnent. C'est si beau qu'on lui a conseillé de faire une anthologie des textes brefs qui relatent ces apparitions. Comme elle a répondu qu'elle y songe, il faudrait soigner la maquette, concevoir un album très luxueux avec couverture de vélin et papier précieux, ou au contraire un album cartonné genre B.D., ou les deux ? Une page, peut-être illustrée, serait consacrée à chacune de ces visions fulgurantes. Certes, le Témoin gaulois n'est nullement sujet aux

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

visions et, contrairement à Cocteau¹, il ne fréquente pas les Anges. Pourtant, on lui a appris dans sa première enfance qu'il était sans cesse accompagné par deux d'entre eux, où qu'il aille et quoi qu'il fasse. À sa gauche, son mauvais Ange, noir et cornu, l'incitait à faire ce qui est défendu ; à sa droite, son bon Ange, tout blanc, lui rappelait sans cesse qu'il ne faut pas suivre ce mauvais conseiller. Bizarrement, il ne semble pas que le bon Ange ait eu pour mission de lui dire où est le bien. On l'appelait aussi l'Ange gardien. C'était une espèce de flic ailé et zélé, serviteur d'une morale répressive. Cette révélation lui valut dans un premier temps un certain inconfort : d'être multiplié par trois, il se sentit soudain bien encombrant.

Et puis, il commit sans y penser le péché de Gourmandise ou celui de Colère : à six ans, il péchait souvent aussi par Paresse et très exceptionnellement par Envie ; l'Avarice et l'Orgueil lui étaient étrangers ; quant à la Luxure, que Monsieur le Curé gardait pour la bonne bouche, comme on dit, on en apprenait le nom, mais on n'en découvrirait le sens que bien plus tard, et on se disait que c'était un goût excessif du luxe, ce qui ne fut jamais le fait du Témoin gaulois, encore qu'il aime son confort. Or, s'apercevant qu'aucune voix ne l'avait induit en tentation, que personne n'avait rien dit pour l'en détourner, il en conclut bien vite qu'il ne s'agissait que d'une fable destinée à faire peur aux enfants, et il rangea ses deux anges « *dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts* », comme dit Renan, avec le Père Noël. Qui dira le tort que le mythe moderne et commercial de ce brave barbu, si semblable aux représentations habituelles de Dieu le

1 Jean Cocteau, qui évoluait gracieusement parmi ces créatures, en faisait un usage inattendu que l'honnêteté ne permet pas d'écrire ici, mais auquel [Wiktionnaire](#) permet de renvoyer.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Père, et dont les enfants percent si aisément la nature imaginaire, a fait au catholicisme, en introduisant de bonne heure le doute dans les jeunes esprits ? Certes, il eut pour prédécesseur en Europe Saint Nicolas, mais sa légende, qui remonterait au X^e siècle, était moins élaborée. L'Église a bien vu le danger que représentait cette créature païenne qui annonçait la société de consommation et prenait le pas dans les familles sur la naissance du Petit Jésus, mais l'a combattue sans succès.

Un tour sur le Web, pour en revenir aux Anges, réserve quelques surprises. Comme on sait, le Témoin gaulois ne manque jamais d'y faire son marché à l'occasion de cette rubrique hebdomadaire. On n'y trouve pas tout, tant s'en faut, mais cette documentation est plus accessible que celle des bibliothèques. Premier sujet d'étonnement : les Anges sont à la mode. La requête « Anges » (au pluriel pour éliminer le prénom que ce mot a fourni) donne actuellement 55 600 000 résultats. Il faut bien sûr compter avec la polysémie du mot : si on la réduit par la requête « Anges ailes », on en obtient encore 1 350 000, et l'on constate que des sites entiers leur sont consacrés. C'est ainsi que l'auteur de ces lignes a appris sur le site [72 Anges - connaître son ange gardien](#) que le sien, « *Aladiab [ou Alad] est l'ange gardien des personnes nées entre les 06 et 10 mai, il est de polarité féminine et représente 15° et 20° du taureau. Sa place dans la hiérarchie angélique est : Chérubin, il évolue dans la sephirah de : Hochmah et son Archange Recteur est : Raziel. Il a pour énergies planétaires : Uranus / Saturne et il représente l'élément Terre.* » Ce qui explique bien des choses ! Horreur, un autre article nous informe que ces noms proviennent de la *Kabbale*, et un autre encore que l'Église interdit de nommer les Anges gardiens, et qu'elle en attribue un à chacun et même à chacune, puisqu'elle a décidé, dans sa miséricorde et après moult débats, que les femmes et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

même les gens de couleur ont une âme.

Mais ce qui laisse parfois le Témoin gaulois, c'est que selon *Wikipédia* et plusieurs autres sources, François Ier (le pape, bien sûr) a expliqué lors de la messe du 2 octobre 2014, jour de la fête des saints anges gardiens que « *nous avons tous, selon la tradition de l'Église, un ange qui nous protège et nous fait sentir les choses* ». L'ange gardien « *n'est pas une doctrine un peu fantaisiste, c'est une réalité* », chacun a « *à ses côtés* » un ange « *qui le conduit* », tel un « *compagnon de voyage* ». Le pape a encouragé à « *l'écouter et suivre ses conseils* » car l'ange gardien « *conduit l'homme jusqu'à la fin de sa vie* ». « *Moi, aujourd'hui, je me poserais cette question : quel rapport j'entretiens avec mon ange gardien ? Est-ce que je l'écoute ? Est-ce que je lui dis bonjour le matin ? Est-ce que je lui dis : "Protège-moi pendant mon sommeil ?" Est-ce que je parle avec lui ? Je lui demande des conseils ? Il est à mes côtés. Cette question, chacun de nous peut y répondre aujourd'hui : "Comment est ma relation avec cet ange que le Seigneur a envoyé pour me garder et m'accompagner en chemin, et qui voit toujours le visage du Père qui est aux cieux".* » Cette foi enfantine jette un jour attendrissant sur ce pape quasi hérétique, qui préfère un bon athée (mais cela peut-il exister ?) à un mauvais catholique, bonhomme assez sympathique, si on ferme les yeux sur la morale qu'il prêche. Que voulez-vous, si l'une des conditions requises pour monter sur le trône de Saint Pierre est « *duos habet et bene pendentes* », encore faut-il qu'elles soient coincées.

Ceci conduit à poser le problème du sexe des Anges. On admet généralement qu'ils sont asexués. Mais suivez le regard de la Vierge dans mainte Annonciation : il faut admettre que ce sont des mâles, bien que leur ample robe voile cet obscur objet de son désir.

Lundi 30 avril 2018

Mémoires

« *Je n'aime pas l'expression devoir de mémoire. Le seul "devoir" c'est d'enseigner et de transmettre.* » (Simone Weil)

Trois faits se sont produits au cours de ces huit derniers jours qui conduisent le Témoin gaulois à aborder le sujet des mémoires : une commémoration à laquelle ont participé nos amies Esther Kawibor et Dominique Lenglet qui nous en a transmis un beau reportage ; l'embarras éprouvé devant les images patriotiques de la première guerre mondiale que celle-ci lui envoie ces derniers jours ; enfin, les graffitis tracés sur le monument aux morts de l'E.N.S. de la rue d'Ulm. On voit que les « Mémoires » en question sont celles de blessures infligées par l'Histoire et trop récentes pour être cicatrisées.

Longtemps, la société française n'a cultivé, à propos des guerres, que le souvenir des chefs « glorieux » qui les ont conduites et gagnées ou perdues. Avec la piteuse défaite de 1870, il fallut changer de registre : les premiers monuments aux morts apparurent, suivant l'exemple américain de la guerre de Sécession. Tandis que des écrivains (Maupassant, Erckmann-Chatrian, d'autres encore...) célébraient la résistance des gens du peuple à l'invasion étrangère, l'école se chargeait, au prix d'un bourrage de crânes sans précédent¹, de préparer les futurs soldats de la Revanche, qui subirent bravement la première boucherie humaine à l'échelle industrielle de l'Histoire, que seule la guerre de Sécession avait préfigurée (624 500 morts entre 1861 et 1865). Il

1 Ce décervelage est toujours en œuvre dans le monde entier. Quand on n'a pas (encore) d'ennemi bien identifié à désigner, d'ignobles jeux vidéo exaltant la force brutale entraînent nos jeunes au meurtre et au sacrifice !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

est vrai que les guerres napoléoniennes étaient parvenues à des résultats approuvés, mais en douze ans et avec des moyens artisanaux. Il est compréhensible que des personnes appartenant à des familles durement éprouvées par la guerre en soient encore marquées. Chez le Témoin gaulois, tous les hommes valides ont connu l'horreur des tranchées, mais tous en sont revenus, sauf un cousin éloigné. Son père s'est consolé en demeurant persuadé qu'il avait, avec ses camarades, « sauvé la Civilisation », mais le fils a toujours estimé que, comme ceux d'en face, il avait été grossièrement manipulé, et avait simplement eu la chance comme lui-même en Algérie (où les risques étaient cent fois moindres) d'en être revenu. Ceci dit, il respecte les combattants en qui il ne peut voir que des victimes² et comprend parfaitement que les familles endeuillées et les survivants soient restés attachés, pour justifier leur sacrifice, à des croyances qui lui paraissent dénuées de sens. Les familles se transmettent, sur une ou deux générations pour la plupart, la mémoire de ce que fut leur expérience de ce genre d'épreuves, après quoi elle se perd, à moins que des historiens n'en recueillent la trace.

Il est des commémorations dont le sens paraît plus universel, parce qu'elles se rapportent non pas à des conflits tribaux ou nationaux mais concernent l'humanité entière : Hiroshima et les génocides sont des menaces qui continuent à peser sur nous. Le dimanche 29 avril, la municipalité de Saint-Michel-Chef-Chef, où se trouve la plage de Tharon en Loire atlantique, a déposé une stèle à la mémoire des onze personnes de la famille Angel arrêtées en juillet 1942 et déportées à Auschwitz d'où elles ne sont pas

2 C'est pourquoi des individus capables de souiller un monument aux morts sont à ses yeux, comme les profanateurs de sépulture, des crétins dégénérés.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

revenues. Les survivants alliés à la famille Angel ont été invités, parmi lesquels notre amie Esther entourée de ses deux filles, la pieuse Vardite et Gliliah la musicienne. Suivant l'usage, cette cérémonie avait été préparée par un travail pédagogique destiné à sensibiliser les enfants à l'histoire de la Shoah et aux crimes commis au nom du racisme et de l'antisémitisme. Ancien enseignant, le Témoin gaulois croit, comme Simone Veil, à la nécessité « *d'enseigner et de transmettre* ». Il sait pourtant que le « *Plus jamais ça* » des rescapés des tranchées et des camps de la mort n'est qu'une formule pieuse, que tout enseignement rencontre des résistances opiniâtres et est impuissant à lui seul à empêcher de nouveaux déchaînements de folie meurtrière. Mais il croit aussi que tant que cette transmission du souvenir se fera, on aura semé parmi les nouvelles générations les germes de la résistance à la barbarie et d'une aspiration à un monde vraiment humain. « *Si le grain ne meurt...* »

Si l'on a omis de mentionner ici d'autres mémoires qu'il faut entretenir, comme celles de l'esclavage et de la colonisation, c'est qu'elles concernent des pratiques qui ont toujours cours sous des formes à peine différentes qu'on peut directement combattre. Restent les « mémoires » opposées qui réinterprètent les faits et les nient au besoin. Elles sont mises en forme et en œuvre par des malades mentaux, mais produites par des intérêts inavouables : il est plus efficace de démasquer ces derniers que d'argumenter contre les fabricants d'idéologies, même si cela reste nécessaire.

Lundi 7 mai 2018

Partageux

« *Comme un chien, dit-il, et c'était comme si la honte devait lui survivre* » (Franz Kafka - *Le Procès*)

J'aime bien les films de Robert Guédiguian, enfin ceux que j'ai vus, à savoir *Marius et Jeannette* (1997) et, la semaine dernière, *Les Neiges du Kilimandjaro* (2011)¹ : pas de quoi, peut-être, se ruer au cinéma, mais ils vous offrent une soirée télé délassante. On y retrouve le charme pagnolesque de l'Estaque et de son petit peuple dont l'accent s'efface inexorablement, traité avec tendresse et des bons sentiments à revendre, ce qui est bien reposant en ces temps où les puissants du jour nous abreuvent de leur mépris et nous écrasent par leur violence.

Les mêmes comédiens, toujours aussi talentueux et aussi bien dirigés s'y retrouvent. Gérard Meylan est devenu Raoul, et, n'était la différence des noms on croirait, à voir la complicité qui l'unit à sa belle-sœur Marie-Claire (Ariane Ascaride) et à des allusions à un passé commun, qu'il s'agit de la suite de l'histoire de Marius et Jeannette, quinze ans et un divorce après, d'autant que le rôle du mari de Marie-Claire Marteron est interprété par l'excellent Jean-Pierre Darroussin, qui fut Dédé, le gentil voisin de Jeannette. Mais si l'arrière-plan social était bien présent dans *Marius et Jeannette*, histoire d'amour de deux chômeurs abîmés par la vie telle qu'on la leur a faite, le problème social passe au premier plan dans *Les Neiges du Kilimandjaro*² : le film commence par le tirage au

1 Je mets à part *Le Promeneur du Champ-de-Mars* (2005) adapté du roman *Le Dernier Mitterrand*, de Georges-Marc Benamou, où Michel Bouquet fait un magnifique président.

2 Il s'agit d'une rengaine des années 1960. Il faut un certain culot pour

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

sort, par deux militants de la CGT, Raoul et Michel, qui sont par ailleurs des amis d'enfance, des ouvriers qui perdront leur emploi, leur entreprise ayant décidé 20 licenciements. Michel tire son propre nom, refusant de bénéficier de privilèges en tant que délégué syndical. Suit une fête donnée par la famille, les amis et les anciens collègues pour le trentième anniversaire de bonheur conjugal de Michel et Marie-Claire, perturbé désormais par la retraite anticipée de Michel qui, à 54 ans, n'a aucune chance de retrouver du travail. On mange et on boit, on danse et on chante *Les Neiges du Kilimandjaro*, leur chanson fétiche. Mieux, on offre au couple un voyage en Tanzanie pour voir le Kilimandjaro et ce qui lui reste de neiges, pendant qu'il en est temps : spectacle propre à conforter le petit Monsieur Macron (qui n'était alors que ministre) dans son mépris de ces fainéants de chômeurs ! Hélas, disait Robert Burns :

« *Les plans les mieux conçus des souris et des hommes
Tournent souvent mal
Et ne nous laissent rien que chagrin et peine
Au lieu de la joie promise... »*

Un hold up violent mettra fin à ces rêves. Michel découvre par hasard que l'un des agresseurs est un jeune collègue licencié en même temps que lui, le dénonce à la police, récupère les billets et 1 500 euros – la part que son complice a laissée au coupable – sur les 5 000 représentant toutes les économies du ménage. Mais dans le petit monde de Guédiguian, « *chagrin et peine* » ne durent qu'un instant, et le bon cœur des ouvriers méritants les sauvera. On aimerait partager son optimisme. Malheureusement, il a tout faux !

reprendre le titre du film de Henry King (1952), adapté d'une nouvelle d'Ernest Hemingway ; il est vrai qu'on ne peut confondre !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Le post-générique apprend aux spectateurs que « *le film est inspiré du poème de Victor Hugo *Les pauvres gens** », c'est-à-dire de l'un des textes les plus ringards de l'exilé, futur grand poète de la IIIe République. Sa relecture est un supplice chinois : on rit à pleurer ! Encore a-t-il, replacé dans son contexte historique (il a été écrit entre 1855 et 1859), un sens progressiste : le jeune homme qui écrivit une ode à Charles X en 1825, nommé en 1845 Pair de France par Louis-Philippe, le roi du « juste milieu », élu de droite sous la Deuxième République, n'a cessé d'évoluer vers la gauche. Il est alors en exil pour marquer son opposition à Napoléon III, et plus tard il rendra hommage aux Communards victimes de la répression et dira son admiration pour Louise Michels. Tout au long de cette évolution, ce grand bourgeois est guidé par une vraie sensibilité au malheur des victimes de l'ordre social. Il n'est pas étonnant que l'origine chrétienne de cette compassion le pousse à idéaliser « *Les Misérables* », comme si leurs souffrances leur apportaient le rachat de quelque faute originelle et les auréolait de sainteté : que l'on songe au forçat Jean Valjean pardonnant à son persécuteur, l'argousin Javert, ou au *Mendiant* des *Contemplations* séchant ses guenilles sur l'âtre du poète qui médite sur

« Sa bure où je voyais des constellations ».

Tels quels, ces discours ont agi sur les esprits et ont sans doute contribué aux succès des luttes sociales dans le premier quart de la Troisième République. Rien de tel dans notre film. On y retrouve bien sûr l'exaltation de la bonté et de la solidarité qui permettraient aux pauvres de garder leur dignité et d'être heureux au fond de la misère. L'amour a permis à Marius et Jeannette de se reconstruire et de trouver le bonheur ; le remords d'avoir rendu le mal pour le mal en livrant leur agresseur à une police et une justice au service d'un ordre social qu'ils ont l'habitude de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

combattre, la pitié éprouvée pour ses deux jeunes frères, victimes collatérales, vont conduire Michel et Marie-Claire à faire le deuil de leur projet de voyage (sur lequel ils ont senti s'élever en eux quelques doutes, est-il légitime de jouer les riches chez plus pauvres qu'eux-mêmes ?) et à se priver un peu plus pour recueillir et élever les deux gamins. N'est-ce pas en effet le schéma actualisé des *Pauvres Gens* ?

Eh bien non, cent fois non ! D'abord, dans le poème de Victor Hugo, personne n'a rien à se reprocher : ni les deux enfants au berceau de la veuve défunte, ni son mari qui l'a précédée dans la mort, ni la famille exemplaire et secourable du pêcheur : on n'ose redire les paroles sacrilèges d'une vieille chanson d'Édith Piaf, « *C'est la faute au Bon Dieu* », car il faut s'en remettre à Lui, comme le bon pêcheur : « *Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.* » Il ne sait rien sans doute des révoltes des Canuts (ce n'est pas Hugo qui les lui apprendra, il aime trop l'ordre !) et Bruant n'écrira leur chant qu'en 1894, désignant clairement ceux qui aggravent sa misère, les « *Grands* », qu'ils soient « *de l'Église* » ou « *de la terre* ». Si le règne des ouvriers n'est pas advenu, comme le promettaient ce chant et les socialistes, du moins ont-ils, souvent au prix du sang, arraché un peu de bien-être et de sécurité à leurs exploiters. Puis la vague a reflué, parce qu'ils se sont laissés piéger par deux mirages successifs. Ils ont d'abord cru au « *Pays du socialisme réel* » où la confiscation des moyens de production et d'échanges s'est faite au profit non du peuple mais du Parti, c'est-à-dire d'une oligarchie qui a produit un joli lot de milliardaires et une masse de miséreux quand le système s'est effondré et avec lui, le rêve éveillé des intellectuels et des masses crédules, révélant sa vraie nature. Le système « *capitaliste* » triomphant en a suscité un autre, dans lequel nous sommes actuellement immergés : la classe ouvrière

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

aurait disparu sous les effets conjugués du progrès social et technologique. Les derniers bénéficiaires des conquêtes d'antan ont intériorisé cette fable : ils n'appartiennent plus à un prolétariat dont la seule fonction est de fournir du travail et de la chair à canon en se reproduisant, mais sont passés sans s'en douter dans la classe moyenne, puisqu'ils ont pu acheter leur maisonnette (ou le HLM qu'on leur louait), une cuisine équipée de tous ces accessoires plus ou moins utiles que Boris Vian énumérait, la télé, une bagnole, etc. Ainsi, dans le film, Michel réduit malgré lui au chômage et dépouillé du seul pouvoir qu'il ait jamais exercé, celui de délégué syndical, se reproche-t-il d'être devenu un bourgeois parce qu'il mange des olives sur sa terrasse à l'heure où d'autres travaillent ! La réalité est pourtant toute autre : sa femme, qui a renoncé pour élever ses enfants à des études d'infirmière, travaille comme aide-ménagère chez une très vieille dame, dont la fille la traite comme les bourgeoises d'hier traitaient leurs « bonniches » et ils distribuent ensemble des prospectus publicitaires pour arrondir leurs maigres ressources. En outre, ils ignorent que les « classes moyennes » elles-mêmes sont en voie de disparition³.

Inconsciemment, Guédigan illustre à merveille les propos d'Édouard Louis signalés sur ce site. Le système réussit le double tour de force de pressurer et d'humilier toujours plus les pauvres et de les culpabiliser. Michel et son ami de toujours se demandent comment on en est arrivés là ? Quelles erreurs ont-ils commises ? « Les temps ont changé » pensent-ils, c'est-à-dire, comme le

3 Telle grande étude notariale parisienne, qui comptait trois notaires et plus de 80 employé(e)s, clerks et secrétaires à parts égales, n'a plus que trente-trois notaires, la plupart « associés », c'est-à-dire durement exploités et travaillant sans secrétaire. Le cas n'est pas isolé, et l'on sait les démêlés des travailleurs indépendants avec le fisc qui leur extorque arbitrairement des sommes extravagantes et en ruine beaucoup.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

pêcheur de Hugo : « C'est la faute à personne, ou à une force qui nous dépasse et que nous ne pouvons comprendre ; si ce n'est ni Dieu ni Diable, c'est l'Histoire en marche, que nous devons subir sans visibilité, avec résignation ». Alors il ne reste qu'à partager le peu que l'on a, quand on a la chance de posséder encore quelque chose. Le lumpenprolétariat représenté par Christophe Brunet, l'ouvrier licencié qui les a agressés et qui accable Michel repentant de son mépris, n'a pas de meilleure solution à proposer : « J'ai des idées, dit-il en substance, on aurait pu licencier ceux dont la femme a un emploi, partager le travail... ». Alors que tout emploi est aujourd'hui précaire et mal rétribué s'il est peu qualifié, et que les robots rendent de jour en jour inaccessible le plein emploi ! Et pourtant, c'est à un tel programme que notre héros est tenté d'adhérer ! En vérité, il est temps que la gauche change de logiciel et rende leur fierté aux plus démunis. Il y a plus de places à pourvoir qu'on ne veut nous faire croire, y compris à des postes peu qualifiés, dans les services et la distribution en particulier, et l'accumulation de science et de technologie qui a donné naissance aux robots mangeurs d'emplois est le produit du travail et des sacrifices de générations de paysans et d'ouvriers. Au milieu du XIX^e siècle, les possédants étaient taraudés par la peur des « partageux »⁴, ces « socialistes » qui voulaient redistribuer les richesses. C'était en effet un projet naïf et utopique : « *Les communistes qui combattent pour une société d'où l'inégalité sociale sera bannie, ne sont ni des "partageux", ni des "égalitaristes". Se partager les machines, c'est les détruire.* » disait Maurice Thorez, soucieux de rassurer la classe moyenne inférieure. On procédait alors par nationalisation des entreprises-clés, à la grande satisfaction des capitalistes qui appréciaient ce moyen de « nationaliser les pertes »

4 Et d'autant plus qu'ils possédaient moins, comme les petits propriétaires terriens, les petits commerçants, les artisans...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

et de renflouer aux frais des contribuables des secteurs que leur gestion conduisait au naufrage : la situation redressée, on s'est empressé de revendre ces « bijoux de famille ». Aujourd'hui comme hier, il ne saurait être question de « *se partager les machines* » ou les robots, mais d'imposer un partage plus équitable du produit de leur travail et de celui des humains. Ce travail, de surcroît, doit être réorienté, si l'on ne veut pas que la sacro-sainte Histoire ne se termine bientôt par une immense catastrophe écologique.

Cela suppose que les intellectuels, les partis de gauche et les gens des médias fassent leur travail, qui est de nous éclairer, et que l'ensemble des victimes du désordre établi (cela commence à faire beaucoup de monde) rejettent la résignation, la culpabilisation, la repentance et le mépris. « *Il n'est pas de sauveur suprême* » disait *l'Internationale*, il n'est pas non plus de classe sociale investie d'une mission messianique. Partageux de tous les pays, unissez-vous !

Lundi 14 mai 2018

Nonsense

« Ces journées de pleurs, de cris et de ferveur, où les vivants
célébrent les "martyrs" en se jurant que leur décès a un sens. »
(*Le Monde*, 16/05/2018)

Le Témoin gaulois a rapporté, dans ses souvenirs de la guerre d'Algérie, la réplique du maréchal des logis Benhamou¹ qu'il avait entrepris, en 1961, d'entraîner dans la résistance au putsch, et qui lui répondit qu'il « *fallait venger les morts* » sinon « *leur sacrifice n'aurait pas de sens* ». Il lui objecta qu'en suivant son raisonnement, des guerres de la préhistoire à nos jours, en passant par Vercingétorix, Napoléon et la III^e République, nous aurions le monde entier sur les bras. Bien entendu, cet argument ne fit que le blesser sans le convaincre. C'est pourquoi, ayant depuis perdu toute illusion quant à l'utilité de tels débats, il évite de revenir sur le conflit israélo-palestinien, surtout dans les périodes de grande tension, quand se déchaînent les pires passions. N'a-t-il pas assez exposé son point de vue dans le passé ? Mais il ne peut laisser croire à ses amis, Israéliens et Arabes, qu'il ignore leurs souffrances, par indifférence et afin de préserver son propre confort.

Est-il bien raisonnable pourtant d'aborder ce sujet ? C'est prendre le risque de mécontenter tout le monde, et d'exacerber les passions au lieu de les apaiser. Et de quel droit ? Est-ce que ce conflit te concerne ? À quel titre ? Et toi, et toi, et toi, qui es-tu, « *Comme un con de Parisien* », comme chantait Jacques Dutronc en ce temps déjà lointain (1966) où l'on ne comptait que « *Sept cents millions de Chinois* » ? Toi qui t'es si souvent trompé sur des sujets de première importance, et a dû le reconnaître ensuite ? Pourtant,

1 [*Petite Chronique du temps perdu*](#), page 64

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

comment se taire devant les menaces d'anéantissement qui pèsent sur un petit pays membre (indocile, c'est sûr) des Nations Unies ? Pourquoi les Israéliens, les Palestiniens, les Kurdes, les Tibétains et tant d'autres nations n'auraient-elles pas le droit de constituer leur propre état ? Comment peut-on approuver les empiètements sans fin des colons, l'arrachage de vignes et d'arbres fruitiers (suivant une antique tradition de la région, attestée par Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*), les champs incendiés et les violences exercées de part et d'autre ? Comment accepter sans examen les discours des dirigeants de l'un ou l'autre camp, qui ont tellement besoin de gratter la plaie et de la faire saigner en permanence, comme ces mendiants dont parle Saint-Exupéry dans *Citadelle* pour se maintenir au pouvoir et tout simplement exister ? Enfin, pourquoi les Israéliens seraient-ils les seuls à ne pas avoir le droit de défendre leurs frontières ?

La France continue à soutenir une politique juste et équilibrée... comme la corde soutient le pendu : « *M. Macron a également "souligné le droit des Palestiniens à la paix et à la sécurité", rappelant par ailleurs "son attachement à la sécurité d'Israël et la position française constante en faveur d'une solution à deux Etats, Israël et la Palestine, vivant côte à côte dans des frontières sûres et reconnues".* » Admirez l'hypocrisie du « *président Emmanuel Macron [qui dans le même message] a "condamné les violences des forces armées israéliennes contre les manifestants" palestiniens à Gaza, lundi soir lors d'entretiens téléphoniques avec son homologue palestinien Mahmoud Abbas et le roi de Jordanie Abdallah II, selon un communiqué de l'Elysée.* »² Il donne l'exemple de cette modération qu'il prêche à Notre-Dame des Landes et dans les manifestations de rues en obligeant ses gendarmes à n'utiliser que des joujoux tels que tasers, grenades lacrymogènes et matraques,

² *Le Figaro.fr* du 14/05/2018, reproduisant une dépêche de l'AFP

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

et à patienter face aux *black blocs* qui le servent si bien en effrayant les bourgeois. Mais face à des « terroristes »³, il se transforme comme ses vaillants prédécesseurs en « chef de guerre » et fait donner chars, canons et avions ! Et pourtant, il ne s'agit pas de défendre nos frontières mais, bien loin d'elles, les intérêts plus ou moins sales de quelques-unes de nos entreprises !

Quelques remarques encore à propos de la « Marche du retour » et de sa répression : non seulement la désinformation bat son plein des deux côtés, ce qui est de bonne guerre mais ne devrait pas trop affecter des observateurs qui ne sont pas directement impliqués, mais nos médias font mal leur travail d'information⁴. Par exemple, à l'encontre de nombreux textes, aucune vidéo ne montre, côté palestinien, d'hommes armés ou d'enfants et de femmes « poussés en avant » comme des boucliers humains. En revanche, on voit de nombreux groupes de femmes, des enfants courant parmi les manifestants, des jeunes utilisant des frondes, et des hommes s'attaquant aux barbelés avec des tenailles (on assiste même à une distribution de ces outils), ainsi que des champs incendiés. Surtout, aucune carte n'a été publiée permettant, quand on s'accordait sur le chiffre de 40 000 manifestants, de se faire une idée de la manière dont ils étaient disposés, soit concentrés en un ou quelques points, soit répartis au long de la frontière. Or ce point est important : nos concitoyens se réfèrent à nos

3 Félicitations à qui dira la différence entre la terreur que tout État s'autorise à exercer en cas de besoin et celle que pratiquent les Organisations Non Étatiques. Serait-ce une question de forme ? ou plutôt d'échelle ? Pas sûr...

4 À commencer par les pièges du lexique : on parle couramment, à propos des soldats israéliens, de « *snipers* » : ce ne sont pas des tireurs embusqués, comme le montrent les vidéos, ni probablement des tireurs d'élite, mais le mot connote sournoisement les francs-tireurs de la guerre provoquée par l'éclatement de la Yougoslavie, assassins de civils, femmes et enfants.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

manifestations de rues festives, où l'on vient en famille, avec des slogans rigolards. Malgré la présence d'inévitables trublions et agents provocateurs, deux mille gendarmes armés de matraques et de grenades lacrymogènes, placés en des points stratégiques, peuvent aisément contenir un cortège de quelques dizaines de milliers de personnes. À Gaza, les manifestants sont mus par une haine qu'on peut expliquer mais qui, entretenue depuis des dizaines d'années et attisée par le Hamas, n'en est pas moins redoutable. Il ne s'agit pas de défiler pacifiquement dans des rues, mais de franchir une frontière d'une cinquantaine de kilomètres, pour détruire et tuer. De quelle armée faudrait-il disposer pour s'opposer à l'invasion « avec retenue » ? Bien entendu, ces considérations n'absolvent pas le jeu pervers et symétrique du gouvernement de Netanyahu, qui n'a jamais cru à la possibilité d'un dialogue et compte sur la force pour contraindre tous les Palestiniens à l'exil ou à la soumission la plus abjecte, et du Hamas qui vise à l'anéantissement d'Israël, c'est-à-dire à un nouveau génocide.

Comment les peuples peuvent-ils ne pas être las de fournir des « héros » et des « martyrs » à tous ces chefs civils, militaires ou religieux « charismatiques », c'est-à-dire qui ont reçu le Don de l'Esprit (du Mal, bien entendu) – rois, dictateurs ou dirigeants démocratiquement élus – qui se plaisent à patauger dans le sang ? Comment peut-on encore se repaître sur les écrans du spectacle de leurs exploits ? Et applaudir des horreurs qui égalent celles du cirque romain ? Il est pourtant dans les deux camps des femmes et des hommes qui récusent la violence et aspirent à une paix négociée, mais comment se feraient-ils entendre dans ce tumulte ? L'humanité sortira-t-elle un jour de la barbarie ?

Lundi 21 mai 2018

Terre d'accueil

« *Étranges étrangers* » (Jacques Prévert)

« *J'aimais déjà les étrangères*

Quand j'étais un petit enfant » (Louis Aragon)

La mort de Philip Roth et le rejet du plan Borloo – et de tout « plan banlieues » – par Emmanuel Macron, le 22 mai, ont braqué pour un instant les projecteurs très mobiles de l'actualité sur les problèmes posés par l'arrivée massive d'étrangers à une population supposée homogène. Ces gens venus d'ailleurs suscitent spontanément la curiosité, la méfiance et l'attrance, et de ce mélange explosif peuvent naître des élans de solidarité et plus souvent l'hostilité. Tout est affaire de circonstances, comme le montre l'histoire.

Car la préhistoire nous apprend peu de chose : l'homme de néandertal a disparu au contact d'*homo sapiens*, mais on discutera sans doute longtemps de ce que fut leur coexistence (on sait seulement qu'elle a donné lieu à une hybridation dont nous porterions des traces) et des causes de sa disparition. Bien plus près de nous, les grandes invasions qui marquent la fin de l'Empire romain et y contribuent grandement (de la fin du IV^e siècle à la fin du VI^e) sont connues étape par étape et région par région. Mais cette expression, qu'on chercherait en vain chez les contemporains, paraît aujourd'hui traduire fort mal l'entrée sur les terres de l'Empire, très peuplées pour l'époque, de bandes germaniques que l'on estime peu nombreuses (quelques dizaines de milliers d'immigrants) conduites par des chefs qui venaient se mettre au service de l'Empereur, en attendant de les désigner (parmi les Romains) et de se tailler des royaumes. Jusqu'à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Charlemagne, la population gallo-romaine se maintient (environ 12,2 millions) avant de s'effondrer pour ne retrouver ce chiffre qu'entre le douzième et le quatorzième siècle. Les derniers apports, très faibles, remontent aux incursions des Sarrasins au sud et des Vikings en Normandie. De l'An Mil au XIX^e siècle, tout se passe comme si le territoire correspondant à la France actuelle était plein comme un œuf et les populations européennes parfaitement stabilisées¹. Les apports étrangers, dans un tel contexte, ne sont pas inexistants : juifs plusieurs fois spoliés et expulsés sous prétexte qu'ils refusent de se convertir, mais bientôt rappelés ; Levantins et Africains que les peintres montrent dans les ports ; échanges matrimoniaux et commerciaux dans un monde qui ne connaît pas nos frontières linéaires. Mais ces deux derniers mouvements se font à une échelle individuelle.

Si l'antijudaïsme, maladie mentale au virus mutant, est très ancien, on a probablement tendance à sous-estimer la xénophobie pour la période du Moyen âge et à l'attribuer au développement de l'état-nation. Déjà, au deuxième siècle de notre ère, et sans remonter à l'épisode biblique de Loth, Lucien de Samosate, grand voyageur lui-même, jugeait « infâme » la condition d'étranger. Et plus tard les aubains, ces « étrangers » qui pouvaient venir de très loin ou d'un village voisin étaient plus exploités que les sujets du seigneur féodal ou du roi (voir le fameux « droit d'aubaine ») ; si les étudiants et commerçants échappaient à ces vexations et circulaient librement, l'image du Sarrasin, souvent hideuse dans les Chansons de Geste, vient sans doute de loin, et les accusations d'empoisonnement visant des étrangers étaient

1 À l'exception notable de l'Alsace, dévastée et dépeuplée comme le Palatinat par les armées de Louis XIV pendant la guerre de Trente ans, et qui fut principalement repeuplée par des Allemands et des Suisses.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

récurrentes². Cependant, la conscience d'appartenir à une nation a évidemment développé le rejet de ceux qui n'en étaient pas, même dans les sphères les plus élevées de la société française. Défendant ses prérogatives de duc « vérifié » (moins anciennes qu'il ne veut le faire croire), Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, juge « bon et curieux de tirer une bonne fois [ses compatriotes] de l'obscurité, de l'ignorance, et de montrer aux Français qui admirent tout ce qui est étranger, qui s'en éblouissent, et qui d'ailleurs se laissent aller au torrent de la plus fausse et de la plus folle jalousie [la supériorité des titres français sur ceux des étrangers] ». Et alors que les alliances matrimoniales entre dynasties étrangères ont toujours fait partie de leur politique, les temps ne sont pas loin où une reine de France sera surnommée « l'Autrichienne » ! Mais il ne s'agit que de signes avant-coureurs : ce sont évidemment les progrès de la mondialisation dus à la révolution industrielle et à ce qui s'en est suivi qui, en obligeant des populations de plus en plus nombreuses à émigrer ont exacerbé, mais dans des circonstances bien particulières, l'hostilité aux étrangers.

Prenons l'exemple de la France. En 1851 on dénombre 380 000 étrangers enregistrés, 800 000 en 1876, soit environ deux fois plus. Ils dépassent un million en 1881, soit près de 3% de la population totale, et ce chiffre restera stable jusqu'à 1920, mais moins de la moitié se fixeront en France. Belges dans les mines de charbon du Nord, Italiens de plus en plus nombreux sont nécessaires à un pays qui s'est fortement industrialisé en même temps que dépeuplé, par suite du malthusianisme et des guerres. On peut admirer leur rapide intégration mais il est abusif de citer en exemple, comme on l'a fait, les noms des grands hommes

2 *L'Étranger au Moyen âge* (Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Éditions de la Sorbonne, 1999)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

issus de l'immigration italienne – Gambetta, Zola, Gallieni, Savorgnan de Brazza... – nés dans la première moitié du XIX^e siècle de familles aisées. En fait, les autochtones ont assez fraîchement accueilli ces miséreux accusés de faire baisser les salaires et de tous les défauts qu'on reproche depuis à ceux qui leur ont succédé, comme en témoignent les sobriquets dont ils les affublent, Ours et Ritals, et les huit Italiens massacrés dans l'affaire des salines du Midi (17 août 1893). La saignée de la Première guerre mondiale porte leur nombre à 2,7 millions en 1931, Suisses, juifs de Turquie et surtout Espagnols sur 40 millions de Français, à comparer aux 3,5 à 4 millions d'aujourd'hui sur 67 millions. Le déficit démographique entraîne à nouveau, de la fin de la Seconde guerre mondiale à la fin des années 1960 une politique d'immigration qui fait surtout appel à la main d'œuvre du Maghreb et de l'Afrique sub-saharienne. Ces deux grands mouvements de population ont obéi au même schéma, la montée de la xénophobie s'est affirmée avec les difficultés économiques, et s'est traduite par des mesures plus ou moins comparables : avant-guerre, refoulement de travailleurs jugés « indésirables », et (« *entre janvier 1931 et février 1932 450 000 étrangers ont quitté le territoire. Un tiers des rapatriements sont des rapatriements forcés.* » (*L'Histoire*, ouvrage cité), création en 1938 d'un camp de concentration³ par département où sont regroupés les Républicains espagnols vaincus, puis avec la guerre les réfugiés allemands ayant fui le nazisme, les juifs et bientôt les roms. De nos jours, « reconductions aux frontières » aussi coûteuses

3 « certains sont dits d'internement, mais d'autres d'hébergement, de transit, voire de concentration » (Denis PESCHANSKI, ouvrage cité). Ce ne sont pas des camps d'extermination, mais les étrangers y étaient détenus dans l'improvisation et le dénuement et soumis à l'arbitraire de l'administration policière.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

qu'inefficaces, afin de satisfaire l'électorat séduit par l'extrême droite, CAES (centres d'accueil et d'examen des situations, destinés à faire le tri, où sont retenus hommes, femmes et enfants) et CAO (centres d'accueil et d'orientation), centres d'hébergement, expriment une politique carcérale que les initiatives privées et associatives ne suffisent pas à corriger, tandis qu'on laisse pourrir des populations entières dans des campements sauvages : l'histoire ne se répète pas, mais il y a une indiscutable continuité dans le sort réservé aux étrangers au Pays des Droits de l'Homme !

Bibliographie

L'Invasion germanique au Ve siècle, son caractère et ses effets (Fustel de Coulanges)

L'Histoire : *La France, un vieux pays d'immigration* (Gérard Noiriel, Janvier 2010)

Hérodote : *Le peuplement de la France L'immigration européenne avant 1914*

Les camps français d'internement 1938-1946 (Denis Peschanski, Doctorat d'État. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2000)

Reproduction of the Questions on Hispanic Origin and Race From the 2010 Census (U.S. Department of Commerce Economics and Statistics Administration U.S. CENSUS BUREAU)

Lundi 28 mai 2018

À suivre...

32 Mai à l'E.N.S. Louis Lumière

Ayant eu vent par hasard de la journée du 32 Mai 1968 organisée par l'École Nationale Supérieure Louis Lumière, transportée à mon insu de Noisy-Le-Grand à Saint-Denis en 2012, je me suis souvenu d'avoir, dans une autre vie, exercé mes maigres talents au Lycée Technique de la photo, du cinéma et du son, alias E.N.P.C. ou, pour faire plus court, École de Vaugirard. Afin de savoir comment les jeunes générations se représentaient les événements mythiques auxquels j'ai eu la chance de participer¹ et dans l'espoir d'y retrouver quelques anciens collègues et étudiants, j'ai demandé à être inscrit à cette journée d'études.

Pour parler comme Arthur Rimbaud, « *La première surprise fut* »... le métro ! J'ai longtemps pris la ligne 13 à Clichy, direction Basilique de Saint-Denis, d'où je gagnais l'E.N.N.A. Aujourd'hui, elle est prolongée jusqu'à Saint-Denis-Université ; l'autre branche, qui s'arrêtait, je crois, à Porte de Clichy pousse jusqu'à Asnières – Gennevilliers Les Courtilles. Je savais tout ça, et c'est cette dernière direction qu'il me fallait emprunter ce jour-là jusqu'au Carrefour Pleyel. J'avais gardé un mauvais souvenir de cette ligne toujours surchargée. J'ai retrouvé une foule plus dense encore, dont d'aimables jeunes gens en salopette orange contrôlent désormais l'embarquement – en attendant sans doute le jour proche où ils devront comme à Tokyo pousser les voyageurs dans les wagons pour fermer les portes. Tant mieux, ce sont au moins de nouveaux emplois ! Mais leur travail s'accomplit sous les aboiements d'ailleurs incompréhensibles d'une sorte de garde-chiourme hurlant dans son micro, ce qui donne une coloration

1 Épisode d'une carrière retracée dans [*L'École : un monde fermé*](#). Précisons toutefois que Vaugirard faisait une belle exception à cette définition.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

concentrationnaire à cette opération. Confrontée à mes souvenirs, il me semble que la foule des voyageurs a changé et s'est embourgeoisée : je n'y ai pas identifié d'immigrés, qui en constituaient jadis les gros bataillons... On parle à juste titre de « *boboïsation* » ou, pour faire chic, de « *gentryfication* » des banlieues qui jouxtent Paris. La deuxième surprise fut la découverte de l'E.N.S., après un très court trajet pédestre.

Laissons à [la vidéo](#) – tant qu'elle sera disponible – la tâche de la présenter : après cent mètres de parkings, vides ce jour-là, le portail majestueux de la Cité du Cinéma vous accueille, ouvrant sur un vaste hall autour duquel sont distribués les différents organes de la Cité, dont je n'explorerai que l'immense réfectoire, fort bien approvisionné. À gauche, une porte vitrée donne sur la cour de l'E.N.S., meublée de quelques chaises et tables, où attendaient en prenant un café les premiers participants. À midi, on verra quelques étudiants y pique-niquer. Elle est dessinée par un beau bâtiment revêtu de céramique marron et beige orangé, comportant deux hauts étages, et dont la façade est flanquée à gauche d'une aile où sont logées une vaste salle d'accueil (tables et boissons) précédant la salle de projection, vaste, climatisée, bien sonorisée et garnie de fauteuils confortables installés en gradins, où se tiendra le colloque. Mais je ne suis pas venu pour visiter les lieux, et c'est tout ce que j'en verrai, avec des couloirs bordés de salles de montage, me semble-t-il. En cinquante ans, on a fait tant de chemin que le vieil usager d'une part des locaux vétustes de Vaugirard : un ancien préau qui servait de salle de cours et de salle de projection, où j'accueillais mes prestigieux invités à qui j'offrais – de ma poche – un pot au bar du coin, après leur prestation, une seule table de montage sur laquelle nous faisons l'étude de films que j'avais instituée. un petit amphi, l'ancienne salle de retouche

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

filmée par Truffaut dans *Les 400 coups* et une espèce de grand placard aveugle où on s'entassait à douze ou quinze, une petite salle côté son... en demeure ébahi. Décidément, le 32 mai et ce qui s'ensuivit a réalisé et dépassé, sur le plan matériel, nos rêves les plus fous !

Troisième surprise : je ne retrouverai pas une figure connue ! On a pourtant, me dit-on, invité les anciens élèves de cette année-là, mais personne n'est venu. Je lance le nom de Pierre Auffret. Personne ici n'a entendu parler de celui qui fut le Chef des travaux de feu le lycée Louis-Lumière, qui sut rester à l'écoute des étudiants de mai 1968 et réorganisa tous les enseignements ainsi que les équipes en écrivant chaque été sa « Bible » qu'il envoyait pour approbation, à la veille de la rentrée, à... l'Île d'Yeu où le Directeur, M. Philibert, passait ses vacances. Celui qui organisa la métamorphose en E.N.S. et l'installation en 1991 à Noisy-Le-Grand, et fut le collaborateur le plus proche de son premier directeur, H. Frizet ? Mais je rêve, il a pris sa retraite, ayant dépassé de deux ans l'âge limite, en 1997, il y a vingt-et-un ans ! Comment ces jeunes gens s'en souviendraient-ils, bien que l'École ait conservé son nom dans son « Histoire » ? Quatrième et dernière surprise : je comprends enfin pourquoi les anciens étudiants de 1968 ne sont pas venus : ils ont mieux lu que moi l'intitulé de cette journée : il ne s'agira pas de commémorer mai 68, nous sommes le 32 mai, on essaiera d'évaluer les conséquences du soulèvement étudiant sur l'enseignement et la pédagogie du cinéma. David Faroult me propose néanmoins de témoigner en quelques mots. Mais c'est déjà fait sur mon site, je suis vieux, j'ai la voix cassée, et je ne suis pas venu pour parler mais pour écouter. Passons donc à ce que j'ai retenu de cette belle journée.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Après les mots d'accueil de rigueur est projeté le seul film tourné à Vaugirard par les élèves en mai 1968 : *En mai dit le proverbe...* La mémoire me revient dès les premiers plans, je me souviens fort bien de ce film, qui porte sur le défilé du 1^{er} mai 1968 organisé par la CGT et le PCF. Qui donc reconnaît encore, dans ce qui sert de fond au générique, la maquette du site grandiose où l'École devait être reconstruite à Saint-Germain-en-Laye ? Né des efforts diplomatiques déployés par notre directeur auprès du fils de Gaulle, ce projet était rapidement tombé au oubliettes et la maquette, d'abord exposée à une place d'honneur, avait échoué lamentablement dans un recoin obscur de notre vieille bâtisse qui n'en manquait pas ; les étudiants malicieux l'y avaient récupérée. Cet hommage aux ancêtres est sympathique et cohérente avec le dessein des organisateurs, mais il me semble que ce film militant fausse la perspective : les relations entre militants étudiants et dirigeants syndicalistes furent plus conflictuelles que chaleureuses, en mai, il y eut même dès ce défilé des heurts entre le service d'ordre de la manif et des agitateurs du mouvement du 22 mars. Ces derniers, avant-garde de la révolte étudiante qui couvait, voulaient refaire le monde. P.C.F. et C.G.T. avaient pour premier souci de bien contrôler leurs troupes, et plus tard, de canaliser le mouvement étudiant pour obtenir quelques avantages sociaux et mettre fin à ce que le général, redonnant vie à un vieux mot, nomma « *la chienlît* ».

La table ronde qui suit réunit sur le thème « *Le lendemain, ce que Mai a renversé* », Claude Bailblé, enseignant et réalisateur post-soixante-huitard dans les universités de Vincennes, Saint-Denis, Cuba ainsi qu'à l'E.N.S. Louis-Lumière, à la Fémis et bien d'autres lieux, Jean-Paul Fargier qui fut son élève, cinéaste militant et enseignant à son tour, et Michka Gorki, autre cinéaste militante

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

(féministe) qui exerça également à la Fémis². À la question préalable, « *Où étiez-vous en mai 68 ?* » leurs réponses révèlent qu'aucun n'a participé aux États généraux du Cinéma qui se sont déroulés à Vaugirard, mais leur expérience est riche et variée : Claude Bailblé faisait alors son service militaire au camp de Frileuse, dans l'une des douze unités d'intervention prêtes à intervenir à Paris : une erreur de transmission mit entre ses mains les instructions décrivant les conditions dans lesquelles la troupe serait autorisée à faire feu – éventuellement – sur la foule : il y fallait deux ordres, celui de l'autorité civile et celui de l'autorité militaire. Libéré, il commença ses études de cinéma à Vincennes et fut élu professeur par une A.G. étudiante ; Jean-Paul Fargier était alors séminariste et étudiant en théologie à la Catho : Mai 68 le détourna d'une vocation qui répondait surtout aux vœux de sa mère. Michka Gorki se présente précédée par la projection d'un extrait de son film, *Les Rendez-vous romantiques* (1973), chef-d'œuvre d'humour et de truculence dans la tradition de la *Fabrique de l'acteur excentrique* soviétique des années 20, où elle tourne en dérision le machisme régnant. En mai 68, elle était avec son mari, cinéaste qu'elle assistait dans son travail, au Festival de Cannes quand il fut interrompu par la révolte étudiante. Le [GREC](#) (Groupe de Recherches et d'Essais Cinématographiques), né cette année-là, devait l'aider, après son divorce, à réaliser le film dont on vient de parler, premier d'une série d'œuvres « militantes »³.

2 La Fémis (École nationale supérieure des métiers de l'image et du son) a succédé en 1986 à l'IDHEC. C'est l'un des trois établissements publics d'enseignement supérieur français.

3 En 1968, Michka Gorki se pensait comme militante car, dit-elle, le mot « féministe » n'existait pas : pourtant Alexandre Dumas fils l'emploie dès 1872 – péjorativement – dans *L'Homme-femme* et il est d'usage courant dès 1892 ! Cf. [Sur l'origine des mots « féminisme » et « féministe »](#) (Karen Offen, *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1987, 34-3 pp. 492-496)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Une autre table ronde a rassemblé l'après-midi sur le thème « réinventions pédagogiques », avec Marc'O venu parler de la place centrale, à ses yeux, de l'acteur dans le film, deux vieux complices soixante-huitards qui passèrent ensemble à Vaugirard ce fameux mois de mai, à une place à la fois centrale et en marge des États généraux du Cinéma : ayant reçu la charge de gérer un stock important de pellicule, ils se considéraient un peu, dit l'un d'eux dans une formule qui traduit bien l'esprit de l'époque, comme « les ministres du cinéma ». Ce qui ne les empêchait pas de passer leur temps à couvrir les événements nuit et jour, avec leur caméra. Jean-Denis Bonan, réalisateur militant, est réclamé comme professeur par les élèves de l'IDHEC en 1967, pour son court métrage (longtemps interdit) *Tristesse des anthropophages* (1966) et fonde l'ARC (Atelier de Recherche Cinématographique, 1967-1969) avec son compère le chef-opérateur et cinéaste Jean-Michel Humeau, qui fondera le site [Cinedic](#) et enseignera à la Fémis. Tous deux, avec des options politiques différentes, prêchent un cinéma militant et en donnent l'exemple. La journée devait se terminer à la Cinémathèque où seraient projetés des inédits de Mai 68. Je n'ai malheureusement pas pu assister à cette projection, à mon grand regret, car je n'ai gardé de la production de nos étudiants dans cette période que le souvenir d'une avalanche de photographies en noir et blanc plus violentes les unes que les autres et qui pourraient donner matière à une superbe exposition.

N'ayant à ma disposition que quelques notes manuscrites pour appuyer une mémoire défaillante, je ne suis pas en mesure de rendre vraiment compte des exposés et des débats, qui furent passionnants. Pour en donner une idée, je ne retiendrai donc que trois thèmes, qui m'ont particulièrement intéressé, sans tenir

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

compte de l'ordre dans lequel ils sont apparus : la révolution pédagogique, qui était au programme de la journée, le cinéma militant et le féminisme, qui s'y sont invités. Sauf erreur, les principaux effets de mai 68 dans l'enseignement du cinéma furent l'appel systématique, en tenant compte des demandes des étudiants, à des professionnels qui continuent parallèlement leur métier, ce qui entraîne de leur part une pratique plus empirique de l'enseignement, un contact direct avec les réalités du métier et la recherche, de leur part, d'une relation nouvelle avec les étudiants, considérés comme des collègues souvent à peine plus jeunes et un peu moins expérimentés. On voit immédiatement les avantages de cette démarche – nos étudiants de l'E.N.P.C. se plaignaient beaucoup de l'attitude méprisante de certains enseignants et de leur attachement à des méthodes dépassées : la retouche était encore une matière essentielle en photo peu avant 1968, et la caméra portable ignorée. Pourtant, on entendit trois jeunes étudiant(e)s qui venaient de participer à l'occupation de la Sorbonne III demander, en se plaignant naïvement du retour des mandarins : « Comment en est-on revenu là ? » De fait, Claude Bailblé a rapporté pour les condamner les propos d'un enseignant qui disait à un étudiant : « Ton film me fait tellement chier que je n'ai même pas envie d'en parler ! ». Mais cet homme savant et courtois, n'ayant pas pris le temps de comprendre les propos d'une participante qui reprochait aux cinéastes de la sélection française du dernier festival de Cannes de « regarder par le trou de la serrure » – sans doute leur reprochait-elle de ne traiter que de sujets intimistes traités avec voyeurisme – ne put résister au plaisir de nous offrir un échantillon de son cours sur les rapports du cinéma à la réalité, propos justes et profonds, d'ailleurs, mais qui écrasèrent si bien l'intervenante qu'elle en resta paralysée et incapable de s'expliquer davantage. Chassez le mandarin, il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

revient au galop, et de ce point de vue la révolution de mai, comme la maoïste, doit être permanente, ou mieux vaut y renoncer !

Tous les cinéastes invités à prendre la parole dans les deux tables rondes sont nés au cinéma par la pratique du film militant, sous la forme de courts métrages en général, et en recommandent fougueusement la pratique, même quand ils l'ont abandonnée. On ne citera ici que Claude Bailble (*La Guerre du lait* - 1972), Jean-Paul Farguier (*Elles ont osé* - 1973, *Ceux de Péderneq* - 1974), Michka Gorki (déjà citée), Jean-Denis Bonan (*Le Joli mois de mai* - 1968, moyen métrage), Jean-Michel Humeau, comme directeur de la photographie (*L'Heure de la libération a sonné* - 1974, *Les Lip, l'imagination au pouvoir* - 2007). Quelles que soient leurs options (mais elles se situent toujours à gauche), ils recommandent de se transporter dans les manifestations et les entreprises pour filmer les luttes sociales : ainsi informe-t-on le public et aide-t-on leurs acteurs, en leur donnant la parole, à mieux comprendre leur propre combat. Quelqu'un, dans le public, a demandé à quoi servaient de tels films, puisqu'ils se heurtaient au barrage de la distribution, plus efficace que la censure. On leur a répondu qu'en effet, on se trompe si on croit toucher des millions de personnes parce qu'on met en ligne des messages et des films qui ne sont lus et vus par personne. La visibilité suppose l'élaboration militante de réseaux qui font connaître les films.

Reste le féminisme, thème qui s'est imposé en fanfare avec le film de Michka Gorki et le récit qu'elle fit de sa carrière, qui s'est déoulée dans un métier où les femmes sont longtemps restées cantonnées dans les tâches de script, de monteuse ou d'assistante du chef-opérateur. Une spectatrice a fait remarquer qu'aucune

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

femme ne figurait dans la table ronde de l'après-midi. David Faroult a expliqué, je crois, qu'il avait voulu inviter d'anciennes étudiantes, mais n'avait pas obtenu de réponses positives. J'ai remarqué, à ce sujet, que les représentants étudiant(e)s de la Sorbonne III avaient apporté cette participation féminine... et confirmé à leur insu, par la distribution des rôles, que rien n'avait changé. Il y avait là, assis face au public, un garçon et deux filles. C'est « naturellement » le garçon qui a pris la parole pour présenter le trio et expliquer qu'en dépit des critiques, ce groupe avait continué à animer des activités culturelles parmi les occupants. Comme il perdait le fil de son discours, sa voisine a pris de ses mains le micro afin de poursuivre son exposé beaucoup plus clairement, puis elle le lui a rendu gentiment quand elle s'est aperçue qu'il avait repris ses esprits, rejoignant sa voisine dans leur emploi de figurantes à titre ornemental. Mais pour ne pas leur faire de peine, je n'ai évoqué la scène qu'après les débats, avec Michka Gorki, laquelle avait bien sûr fait la même remarque. J'ajoute qu'en regardant les vidéos de l'E.N.S. j'ai constaté que la seule étudiante en cinéma à qui on donne la parole décrit son futur métier... d'assistante du chef-opérateur ! Une note d'espoir, tout de même : les orateurs ont été accusés de machisme, en particulier pour avoir refusé en mai 1968 de la pellicule à une équipe qui voulait filmer la crèche improvisée par les étudiantes à la Sorbonne : les intéressés ne s'en souvenaient pas, et tous ont protesté qu'ils étaient des féministes convaincus dès cette époque. Moi aussi ! Foutaises ! en toute bonne conscience, nous partagions tous sans même le savoir des manières d'agir et de penser immémoriales ! Mais que nous l'ayons oublié montre le chemin que les féministes nous ont fait parcourir, même s'il reste à accorder les actes aux discours...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Le vieil enseignant que je suis, seul représentant (indigne) en cette journée de l'École de Vaugirard, vénérable aïeule de l'E.N.S., ayant reçu l'accueil le plus sympathique, ne saurait trop remercier ses hôtes qui furent dans l'ordre chronologique, Madame Martine Duvert, Assistante de direction, Mehdi Aït-Kacimi, Directeur communication et développement, et plus particulièrement David Faroult, Maître de conférences en Études cinématographiques et audiovisuelles et organisateur de ce colloque.

Mardi 5 juin 2018

**Terre d'accueil
(suite)**

*« Ce qui a existé, c'est ce qui existera, et ce qui s'est fait, c'est ce
ce qui se fera. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »*

L'Ecclésiaste

L'histoire du Pays des Droits de l'Homme montre une « terre d'accueil » qui a reçu tant d'étrangers que les jeunes Français qui ne comptent pas d'ancêtre né sous d'autres cieux, sur cinq générations, sont minoritaires, et où l'on pourrait pourtant croire que rien n'a changé : on accueille les immigrants sans trop d'égarés quand on en a besoin, on les renvoie de même en cas de crise, et les descendants de ceux qui ont réussi à se maintenir sont bientôt si parfaitement assimilés qu'on trouve parmi eux ni plus ni moins de xénophobes que dans le reste de la population ! Pourtant, ce n'est qu'une apparence.

La revue [L'Histoire](#) relève que « nous sommes dans une période de sévérité sans précédent des politiques de l'immigration pour ce qui est de l'entrée des étrangers. Aujourd'hui, les étrangers qui demandent un droit de séjour en France doivent prouver qu'ils connaissent la langue française. Si ce critère avait été pris en compte pour les précédentes vagues d'immigrants un grand nombre d'entre eux n'auraient jamais pu se fixer dans notre pays, car la plupart d'entre eux ne parlaient pas le français. » Exiger la connaissance de la langue et en donner les moyens n'est pas absurde, en soi. Mais le Témoin gaulois a personnellement connu des personnes immigrées dans les années 1920, naturalisées peu après et qui, dans les années soixante n'auraient toujours pas satisfait à nos exigences linguistiques, ce qui ne les a pas empêchées de gagner leur vie par des travaux pénibles et d'avoir

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

mis au monde des petits Français qui ne parleront jamais la langue de leurs parents. Aux immigrés on impose aussi, de nos jours, un cours d'éducation civique : pourquoi ne pas faire connaître nos mœurs à des gens qui viennent désormais de cultures souvent très différentes de la nôtre et qui devront, sinon l'adopter, du moins l'admettre ? Mais il faut s'être appelé Nicolas Sarkozy pour croire que quelques clichés sommaires d'histoire de France telle qu'on la racontait au XIX^e siècle puissent être de la moindre utilité aux nouveaux arrivants. En fait, le but réel de ces rites de passage accumulés est de rendre plus difficile la course d'obstacles à celles et ceux qui ont eu souvent à subir les maltraitances et les exigences des passeurs, les périls de traversées où tant d'enfants, de femmes et d'hommes périssent, la désespérance des camps de rétention et les humiliations de la police. Et il faut se nommer Gérard Collomb pour s'étonner que les candidats à l'entrée en Europe fassent « *un peu de benchmarking* » (lui aussi a bien besoin de cours de français), à croire qu'il ne regarde jamais où il met les pieds, ce qui explique sans doute qu'il dérape si souvent !

Comme par le passé en temps de crise, mais bien plus énergiquement, on s'efforce donc de contenir l'afflux de ceux qui fuient la tyrannie, les guerres, la famine et la misère, en accumulant les obstacles administratifs et – c'est nouveau – en leur donnant une image aussi négative que possible de notre pays. Il est vrai que tous les pays d'Europe font de même ou, si leurs dirigeants se montrent humains dans un premier temps comme ce fut le cas en Allemagne ou en l'Italie, ils se voient submergés par le retour de ces morts-vivants que sont le fascisme et le nazisme, qui se donnent de moins en moins la peine de sauver les apparences. Car les grands mouvements migratoires en cours

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

résultent de causes nouvelles – climatiques, démographiques et géopolitiques qui les rendent irrésistibles – mais l’hostilité qu’ils rencontrent s’est enrichie des « acquis » de notre passé récent. La mort de Philip Roth a été l’occasion d’une excellente émission de *La grande Librairie*, où l’on assiste rarement à pareille fête. Elle nous a rappelé utilement que son œuvre exprime, par-delà les provocations, le rejet violent de tout ce qui prétend forcer les individus à se couler dans un moule : « *Ses quatre romans phares évoquent ainsi le terrorisme* (“*Pastorale américaine*”, 1997), *le maccarthysme* (“*J’ai épousé un communiste*”, 1998), *le politiquement correct* (“*La Tache*”, 2000) et *le fascisme* (“*Le Complot contre l’Amérique*”, 2004). » (BFMTV), c’est-à-dire tout ce que la peur des différences réveille. À l’heure où le pouvoir, en France, paraît tenté, pour gérer les problèmes inévitables que pose, dans un premier temps, la coexistence sur un même territoire de populations hétérogènes, par le communautarisme anglo-saxon, si opposé à nos traditions, il faut se demander comment définir ces communautés, quelles étiquettes coller sur le front des habitants des « quartiers », dans quels ghettos veut-on enfermer les individus ? Le pays de Philip Roth, qui a inventé le communautarisme pour maintenir la « pureté » et le pouvoir des WASP¹ nous en donne un exemple édifiant, où chacun doit choisir lors du recensement décennal le groupe « racial » auquel il se sent appartenir, à partir de critères prétendument scientifiques. Qu’on en juge par les questions 5 et 6 du questionnaire du recensement de 2010 (cliquer page suivante) qui définissent les options disponibles. Au moins, ce document a-t-il le mérite d’afficher crûment la grossièreté de la manipulation qui ôte à chacun sa part de liberté.. :

1 White Anglo-Saxon Protestant, les Blancs Anglo-Saxons Protestants, aujourd’hui minoritaires mais qui s’appuient sur les églises évangéliques.

Figure 1.
Reproduction of the Questions on
Hispanic Origin and Race From
the 2010 Census

→ NOTE: Please answer BOTH Question 5 about Hispanic origin and Question 6 about race. For this census, Hispanic origins are not races.

5. Is this person of Hispanic, Latino, or Spanish origin?

- No, not of Hispanic, Latino, or Spanish origin.
- Yes, Mexican, Mexican Am., Chicano
- Yes, Puerto Rican
- Yes, Cuban
- Yes, another Hispanic, Latino, or Spanish origin — *Print origin, for example, Argentinian, Colombian, Dominican, Nicaraguan, Salvadoran, Spaniard, and so on.*

6. What is this person's race? Mark one or more boxes.

- White
- Black, African Am., or Negro
- American Indian or Alaska Native — *Print name of ancestor or principal one.*

- | | | |
|---|--|--|
| <input type="checkbox"/> Asian Indian | <input type="checkbox"/> Japanese | <input type="checkbox"/> Native Hawaiian |
| <input type="checkbox"/> Chinese | <input type="checkbox"/> Korean | <input type="checkbox"/> Guamanian or Chamorro |
| <input type="checkbox"/> Filipino | <input type="checkbox"/> Vietnamese | <input type="checkbox"/> Samoan |
| <input type="checkbox"/> Other Asian — <i>Print race, for example, Hmong, Laotian, Thai, Laotian, Cambodian, and so on.</i> <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> Other Pacific Islander — <i>Print race, for example, Fijian, Tongan, and so on.</i> <input checked="" type="checkbox"/> | |

- Some other race — *Print race.*

Source: U.S. Census Bureau, 2010 Census questionnaire.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Les problèmes évidents que pose l'arrivée d'étrangers qui recherchent plus de sécurité et un avenir meilleur et qui, il faut le rappeler, résolvent en échange ceux qui résultent du vieillissement de la populations européenne, ne peuvent disparaître qu'avec de la patience et du temps, c'est ce que montre l'expérience. La peur, en ce domaine plus qu'en tout autre, est mauvaise conseillère et le repli identitaire mortifère, tandis qu'une attitude lucide d'accueil et de fermeté sur les principes (respect par nos administrations et par les nouveaux venus de la séparation du religieux et du civil ainsi que des droits humains) ferait avancer les choses dans le bon sens.

Lundi 11 juin 2018

Macron, président à minima

« On met un pognon de dingue dans des minima sociaux »
(Vidéo de propagande macronienne)

Le dernier « coup médiatique » d’Emmanuel Macron déplorant le « *pognon dingue* » gaspillé en aides sociales qui ne permettent même pas aux pauvres de sortir de la pauvreté a sans doute été contre-productif, les médias et les réseaux sociaux ayant immédiatement dénoncé cette manœuvre grossière, mais il jette un jour inquiétant sur l’évolution psychologique de notre roitelet.

Chacun sait qu’il a dû son élection improbable à son habileté à saisir par les cheveux la chance que lui offrait une conjoncture inouïe : le président sortant et son prédécesseur complètement discrédités, une candidate d’extrême droite qu’il contraindra sans peine à révéler sa nullité, et un candidat de droite qui s’effondre en pleine campagne, la presse ayant arraché son masque d’homme intègre. Mais il est le seul à croire (peut-être), à force de le répéter, qu’il a été élu sur son programme. Son score officiel de 66% ne cache aux yeux de personne le fait qu’il n’a été élu que par 44% des inscrits, soit moins de 39% des citoyens, 25% ayant préféré s’abstenir et 9% voter blanc ou nul. Encore faut-il déduire tous ceux qui ne se sont ralliés à lui que pour faire barrage au Front national, et malgré son programme : échappé en hâte de l’écurie Hollande, c’est-à-dire d’un faux parti de gauche, il affiche sa conversion à la droite bon teint en affirmant que le clivage gauche/droite est dépassé – vieux slogan de ceux qui nient la guerre des classes pour mieux la livrer – et affiche un programme que Margaret Thatcher n’aurait pas renié, à la grande satisfaction

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

des libéraux¹ qui gouvernent l'Europe. On comprend qu'ils aient acclamé son avènement, mais la fuite en avant dans laquelle il se lance peut être interprétée comme l'expression d'un début de panique face à la résistance de ce que Prévert appelait « *les terrifiants pépins de la réalité* ».

Mais voyons d'abord ce que sont ces minimas sociaux auxquels il s'attaque. Le tableau suivant, d'après [Le Monde](#), et le [DREES](#) les résume :

Minimas sociaux ²		
Désignation	Coût	Montant
Revenu de solidarité active (RSA)	10900	550,93
Allocation de solidarité pour personnes âgées (ASPA)	3100	833,20
Allocation de solidarité spécifique (ASS)	2570	16,48/jour
Prime transitoire de solidarité (PTS)	100	300,00
Allocation adultes handicapé (AAH)	8820	819,00
Allocation supplémentaire d'invalidité (ASI)	239	404,17
Allocation temporaire d'attente (ATA)	42	343,50
Allocation veuvage	62	602,73
Allocation pour les demandeurs d'asile (ADA)	20	204,00
Revenu de solidarité d'outre-mer	650	511,71
Total des minimas sociaux (en milliards)	~30	

1 Partisans de la liberté d'exploiter sans frein ceux qu'on emploie.

2 Le coût pour la nation de chaque aide est indiqué en millions, le total en milliards, à comparer aux 60 à 80 milliards d'évasion fiscale. Le montant par personne et par mois en euros. Chiffres de 2013 à 2018 selon les cas.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Que près de cinq millions de fainéants reçoivent l'une de ces aides mirifiques et ne parviennent pas à sortir de la pauvreté a bien de quoi indigner notre président bien-aimé ! Que ne suivent-ils l'exemple des patrons de Carrefour : « *Ainsi, l'ex-PDG Georges Plassat, qui a quitté l'entreprise en juillet 2017, va empocher un chèque d'environ 13,1 millions d'euros,[...]. Georges Plassat bénéficiera en outre d'une retraite complémentaire de 500.000 euros par an.* » Si encore il y fallait du talent ? Mais on sait bien que cette grâce n'est accordée qu'à Macron et à quelques rares élus ! Non, il n'y faut que le goût d'entreprendre, et beaucoup d'appétit : la preuve en est que Georges Plassat, très mauvais gestionnaire, « *est à l'origine du rachat des magasins Dia en 2014, dont 243 vont fermer en 2018, faute de repreneurs.* »³ Mais ces minables assistés méritent si bien leur sort que beaucoup négligent même de réclamer les aides qu'on leur propose ! Il est vrai que d'autres fraudent sans vergogne, on vous le redit chaque jour, et cela vous coûterait sur ces seules aides 700 millions ! Pendant ce temps-là, « *le président [qui, rappelle aux grincheux son entourage] n'est pas une personnalité comme tout le monde* » s'astreint à choisir « *la solution la plus économique* », son Jet personnel, pour parcourir 100 kms ! Il a vraiment bien du mérite !

Si ses efforts pour lutter contre la pauvreté n'ont pas encore abouti – l'indice plafonne à 14,1% depuis 2014 après cette redistribution inutile, faute de laquelle il s'établirait à 22% – c'est comme on vient de le voir par la faute de ces salauds de pauvres, alors qu'on s'échine à faire ruisseler sur eux le trop-plein de richesses concentré sur quelques citoyens méritants en

3 Ce n'est que le dernier en date des honteux abus du patronat ; on sait que Macron lâche les grandes surfaces, économiquement dépassées. Sur Carrefour, voir 20Minutes.fr du 15 juin 2018. Devant le scandale, Plassat a renoncé à près de 4 millions ! Il y a bien de la misère en ce bas monde...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

supprimant toutes sortes d'emplois inutiles, à commencer par ceux des hôpitaux. Si le bichon de Trump encaisse quelques coups de pieds de son maître, c'est que ce dernier est bien obligé de plaire à ses électeurs en déclarant une guerre commerciale à ses propres alliés et à la Chine, afin de garder sa majorité au Congrès à mi-mandat. Passé le 6 novembre, ce funambule saura bien rattraper les choses ! En attendant, voyez comme son toutou montre bravement les dents ! Est-ce présomption, inconscience ou affolement : on a vu notre Jupiter reprocher à l'Italie de ne pas accueillir les passagers en détresse de l'Aquarius, lui qui prend si généreusement sa part de la misère du monde. Ses seuls succès, notre président les remporte au parlement, où il trouve sans peine des majorités pour continuer à détruire le tissu social et creuser les inégalités. Encore entend-on, dans les rangs disciplinés de la France des riches en marche s'élever ici et là des protestations.

Décidément, c'en est fini de la volonté de séduire. Emmanuel Macron, avec ses beaux costumes, ses beaux discours, les fausses fuites organisées par son entourage et son arrogance, n'est qu'un bourgeois à la Prévert, de

« Ceux que leurs grandes ailes empêchent de voler »

mais non d'écraser impitoyablement les « gens de peu » que seuls leur aveuglement et leur désunion rendent plus faibles qu'eux. Tout cela augure mal de son avenir politique... et de notre futur proche.

Lundi 18 juin 2018

Lucien de Samosate

« À vrai dire, ce que tu fais en ce moment est le contraire de ce que tu cherches. Tu t'imagines que tu auras l'air, toi aussi, d'une personne cultivée si tu t'appliques à acheter les livres les plus beaux, mais ta tentative est un échec et devient, d'une certaine façon, la preuve de ton inculture. »

(Lucien, *Contre l'inculte qui achète de nombreux livres*)

Comme le bibliomane de Lucien, je dépends pour le choix de mes livres des conseils d'autrui, qui passent souvent par les médias. C'est dans *Le Monde des livres* (publicité gratuite) que je suis tombé sur un article très élogieux signalant la publication de *Lucien, Œuvres complètes* (traduites par Anne-Marie Ozanam, *Les Belles Lettres*, 2018, 1394 pages), qui m'a convaincu de l'acquérir.

Bien qu'ayant enseigné (entre autres) « les belles lettres », et grand lecteur devant l'Éternel, je souffrais au départ de ce qui était alors considéré comme une tare : j'étais un « moderne », comme on disait, c'est-à-dire que je ne m'étais frotté ni au latin ni au grec, lacunes que je n'eus jamais le temps ni d'ailleurs l'envie de combler. Premièrement parce que si le français savant a beaucoup puisé dans le lexique latin et grec, comme le recommandait la Pléiade et bien avant elle, le premier ne dérive pas des deux autres. Deuxièmement parce qu'il fallait parer au plus pressé, c'est-à-dire ouvrir les fenêtres alors très étroites que mes études m'avaient ouvertes sur la littérature : c'étaient plutôt des meurtrières qui ne donnaient que sur la France et, marginalement, sur l'Espagne et l'Angleterre, pays dont j'avais appris la langue écrite et l'histoire littéraire, l'une et l'autre pratiquement arrêtées au XIX^e siècle. C'est donc par le biais des traductions que j'ai abordé les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

littératures anciennes, comme presque tout ce que je connais des modernes. En ce qui concerne la Grèce, je n'avais jamais poussé au-delà des grands classiques du V^e siècle, ignorant tout de la période hellénistique (III^e et II^e siècles avant notre ère) dont peu de choses, je crois, nous sont parvenues, et de la période romaine, à l'exception notable du merveilleux *Daphnis et Chloé* attribué à Longus, petit roman initiatique que l'on situe entre le II^e et le III^e siècle de notre ère et dont la tendresse, la sensualité et l'humour m'ont enchanté. De Lucien, je ne connaissais que le nom, sans même me souvenir de l'occasion à laquelle je l'avais rencontré. La substantielle introduction d'Anne-Marie Ozanam (40 pages) m'a d'abord permis de situer ce contemporain de Longus, né en 120 à Samosate et peut-être mort à Athènes en 192. Il m'a fallu faire un détour par Internet pour apprendre que la Commagène, province orientale de la Syrie de ce temps-là, à la jonction de l'Arménie et de la Cappadoce, et dont Samosate¹ fut la capitale au bord de l'Euphrate, était alors un état client de Rome, et qu'après une histoire tourmentée comme celle de tous les pays de cette région elle a disparu comme entité politique pour se fondre dans deux vilayets du sud-est de la Turquie. En fait, on sait peu de choses de notre auteur, mises à part les confidences glissées dans ses textes, à prendre avec précaution. Ce qui paraît certain, c'est que, comme d'autres rhéteurs de cette époque, il parcourut l'empire romain à son apogée, trouvant partout un public disposé à entendre ses discours, et recueillant à ce métier gloire et fortune, et que le Moyen Âge et la Renaissance l'ont fort apprécié. Mais venons-en à son œuvre.

Faut-il l'avouer ? Mon premier sentiment fut la déception : je

1 « En 1989, le site de Samosate est englouti sous les eaux du lac de retenue du barrage Atatürk. » (*Wikipedia*)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

découvrais un rhétoricien bavard, aux textes parfaitement huilés mais, me semblait-il, inactuels. L'éloge paradoxal – ceux du tyran Phalaris réputé pour sa cruauté, de la mouche, etc. – est un genre plutôt niais ; la prolalia, « *bavardage préliminaire* » à un discours, peut comporter également de l'humour mais ne mène pas loin non plus, et si j'ai défendu dans *Approches de l'image* ([Exercice 9 : La peinture](#)) la légitimité de l'écphrasis, description d'un tableau, d'une sculpture, voire ici de thermes, il faut avouer qu'en l'absence de l'œuvre, elle ne présente plus guère qu'un intérêt archéologique, et j'admire la patience des traducteurs, sans doute moins animés par l'intérêt des textes que par le défi lancé par leur transposition d'une langue à l'autre. Et puis, soudain, ce fut l'éblouissement des *Histoires vraies* : sur les traces de l'*Odyssee*, ces récits fantastiques dont on a fait les ancêtres de la science-fiction mais qui, selon la traductrice, relèvent d'un genre alors très en vogue, ont connu un grand succès jusqu'au XVIII^e siècle. Érasme en raffolait, et elles ont inspiré des œuvres particulièrement importantes comme l'*Utopia* (1516) de Thomas More, *La Cité du soleil* (1604 et 1613) de Tommaso Campanella, des épisodes fameux de *Gargantua* (entre 1533-1534 et 1535) et du *Cinquième Livre* de Rabelais, un roman didactique de l'astronome Kepler, *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*², l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune* et l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil* (publiées respectivement en 1657 et 1662) de Cyrano de Bergerac, *Les Voyages de Gulliver* (1721) de Swift et le *Micromégas* (1752) de Voltaire ! Et voilà pourquoi le nom de Lucien de Samosate ne m'était pas étranger ! Bien entendu, ces ouvrages en ont inspiré ou influencé bien d'autres jusqu'à nous,

2 « *Johannes Kepler (trad. et notes Michèle Ducos), Le Songe ou astronomie lunaire, Presses Universitaires de Nancy (coll. Textes oubliés), Nancy, 1984* » (Note de Wikipedia)

dans les domaines du fantastique et de la science-fiction.

Ma seconde bonne surprise fut de découvrir l'incroyable modernité de sa pensée religieuse. Certes, la religion, dans le monde antique, était plutôt affaire d'observance des rites que de croyance. Mais il semble qu'au II^e siècle, dans le monde romain, on soit aussi loin de la période classique où Socrate fut accusé d'impiété, que nos Philosophes du XVIII^e siècle et nous-mêmes pouvons l'être du Moyen Âge. Cette distance est d'abord marquée par une façon de jouer avec la mythologie grecque qui n'a rien à envier à l'*Orphée aux Enfers* ou à *La Belle Hélène* d'Offenbach ou à la relation qu'entretiennent avec la mythologie chrétienne Diderot dans son *Essai sur la peinture*³ et Anatole France dans *L'Île des pingouins*. Surtout, deux textes, *Zeus confondu* et *Zeus tragédien*, le second reprenant les arguments du premier, offrent des dialogues étonnants. Dans le premier, Cyniscos contraint Zeus à reconnaître que les dieux n'ont aucun pouvoir puisqu'ils sont

3 « Si tous nos saints et nos saintes n'étaient pas voilés jusqu'au bout du nez ; si nos idées de pudeur et de modestie n'avaient pas proscrit la vue des bras, des cuisses, des tétons, des épaules, toute nudité ; si l'esprit de mortification n'avait flétri ces tétons, amolli ces cuisses, décharné ces bras, déchiré ces épaules ; si nos artistes n'étaient pas enchaînés et nos poètes contenus par les mots effrayants de sacrilège et de profanation ; si la vierge Marie avait été la mère du plaisir, ou bien, mère de Dieu, si c'eût été ses beaux yeux, ses beaux tétons, ses belles fesses, qui eussent attiré l'Esprit-Saint sur elle, et que cela fût écrit dans le livre de son histoire ; si l'ange Gabriel y était vanté par ses belles épaules ; si la Madeleine avait eu quelque aventure galante avec le Christ ; si, aux noces de Cana, le Christ entre deux vins, un peu non-conformiste, eût parcouru la gorge d'une des filles de noce et les fesses de saint Jean, incertain s'il resterait fidèle ou non à l'apôtre au menton ombragé d'un duvet léger : vous verriez ce qu'il en serait de nos peintres, de nos poètes et de nos statuaires »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

soumis à la Providence et aux Destinées, que leurs prophéties n'ont aucune valeur et qu'il est donc inutile de leur rendre un culte, et que le monde qui ne présente qu'injustice ne peut être gouverné par un être intelligent. Dans le second, les dieux voient un philosophe athée, Damis, mettre facilement en déroute et tourner en ridicule Timoclès, qui prend leur défense. Comment ne pas se dire que le christianisme puis l'islam on fait régresser l'humanité de plusieurs siècles, et pour longtemps ? Homo sapiens est un animal religieux parce que « *La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple* »⁴. On frémit, parce que l'Histoire bégaie, en songeant à la nouvelle religion qui se prépare peut-être, dans ce XXI^e siècle où les souffrances et l'inégalité atteignent des sommets. Mais comparaison n'est pas raison.

En attendant, constatait Hermès à la fin de *Zeus tragédien* à propos de l'incroyance : « *Est-ce un si grand malheur que quelques hommes repartent convaincus par ces idées ? Ils sont bien plus nombreux à penser le contraire : la foule des Grecs et tous les barbares sans exception.* » Parvenu seulement au tiers de ce gros bouquin, je me réserve d'en reparler si j'y trouve d'autres pépites.

Lundi 25 juin 2018

4 *Critique de la philosophie du droit de Hegel* (Karl Marx, 1843)

INDEX

[Noms cités](#)

[Thèmes](#)

[Oeuvres et publications citées](#)



INDEX DES NOMS CITÉS

Ackermann Julie 78
Adar Shulamit 18
Aït-Kacimi Mehdi 108
Alauzet Éric 51
Angel (famille) 86
Arendt Annah 23
Ascaride Ariane 88
Auffret Pierre 101
Bailblé Claude 102
Balagov Kantemir 48
Balzac Honoré (de) 25
Bayard Jean-François-Alfred 26
Bellemare Noël 7
Bellet Harry 77
Benhamou (maréchal des logis) 95
Bonan Jean-Denis 104
Bouvard Philippe 54
Brel Jacques 7
Bruant Aristide 91
Brullé Pierre 79
Burns Robert 89
Campanella Tommaso 126
Campes (Gauthier de, Le maître de Saint-Gilles) 7
Carougia Lætitia 58
Cassenti Frank 59
Charles X 90
Clouet Jean 6
Clotilde 6
Clovis 6

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Cocteau Jean 82
Collomb Gérard 115
Compagnon Antoine 13
Corneille de La Haye 7
Daix Pierre 59
Darroussin Pierre 88
Daumier Honoré 26
De Gaulle (Charles) 46
Dennecke René 63
Descartes René 15
Diderot Denis 128
Douno Amadou 70
Dragunova Olga 50
Dunbar Robin 42
Duras Marguerite 17
Dutronc Jacques 95
Duvert Martine 108
Eichmann Adolf 23
Érasme Desiserius 127
Erckmann-Chatrion 86
Erdoğan Recep Tayyip 42
Espérance Jackie 21
Fargier Jean-Paul 102
Faroult David 101
Frizet Henri 101
Ferrat Jean 52
Finkiel Emmanuel 17
Fiorentino Marc 26
François Ier (roi de France) 6
François Ier (Jorge Mario Bergoglio, dit) 84
Gbagbo Filly 69

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Godefroy le Batave 7
Gorki Michka 102
Grégoire Guérard 7
Guédiguian Robert 88
Hadid Boualem 69
Habsbourg 7
Hidalgo Anne 68
Hitler Adolf 9
Hollande François 119
Hugo Victor 25
Humeau Michel 104
Ichbiah Léon 20
Joos van Cleve 7
Kaczynski Jaroslaw et Lech 11
Kepler Johannes 127
Kats Veniamin 49
Kawibor Esther 85
Kirschen 5André 9
Klimt Gustav 76
Koestler Arthur 10
Kupka František 76
Khrouchtchev Nikita 10
La Rochefoucauld François (de) 69
Le maître d'Amiens 7
Lemaître Frédéric 26
Lenglet Dominique 85
Le Pen Jean-Marie 70
Levi Primo 20
Longus 126
Louis Édouard 91
Louis-Philippe 90

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Lucien de Samosate 125
Macron Emmanuel 58,69,96,119
McLuhan 41
Magimel Benoît 18
Magris Claudio 45
Marc’O 104
Marx Karl 54,128
Mascolo Dyonis 18
Maupassant Guy (de) 86
Mercier Louis-Sébastien 14
Meylan Gérard 88
Merkel Angela 33
Michel-Ange 7
Michels Louise 90
Miocque Thérèse 127
Mommsen Theodor 31
More Thomas 127
Mussolini Benito 20
Napoléon III 90,95
Nerval Gérard (de) 96
Netanyahou Benyamin 98
Niemöller Martin 55
Offenbach Jacques 128
Ozanam Anne-Marie 125
Perrault Gilles 59
Pétain Philippe 60
Philibert Pierre 101
Piaf Édith 91
Plassat Georges 121
Poe Edgar Allan 79
Pons Bartholomeus (Le maître de Dinteville) 7

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Prévert Jacques 120
Proudhon Pierre-Joseph 26
Raphaël 7
Remi (Saint) 7
Renan Ernest 31,82
Robbia Girolamo Della 7
Rosse Louis 61
Roth Philip 116
Rozan Jean-Manuel 26
Saint-Exupéry 96
Sarkozy Nicolas 115
Sarto (Andrea del) 7
Says Frédéric 58
Schönhaar Karl 60
Schröder Gerhard 58
Staline Joseph(Vissarionovitch Djougachvili dit) 9
Straub Eugénie 77
Strauss David Friedrich 31
Swift Jonathan 127
Thatcher Margaret 58,119
Thierry Mélanie 18
Thorez Maurice 93
Titien 7
Tondelier Georges 60
Trump Donald 122
Vian Boris 92
Vinci Léonard (de) 7
Voltaire (François-Marie Arouet, dit) 127
Wajda Andrzej 9
Wauquiez Laurent 43
Zhovner Darya 49

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Zhukov Nazir 50

Zola Émile 26



INDEX THÉMATIQUE

Banques 34
Automobile 37
Cinéma 9, 17,48,59,99
Économie 24
Europe 29
Histoire 13,20,59,85
Immigration 109,114
Israël 95
Littérature 45,125
Peinture 6,76
Politique 51,56,88,119
Religion 81
Réseaux sociaux 41
Spéculation 66



INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES

Œuvres

- Cinquième Livre* (Rabelais, 1564)
Citadelle (Antoine de Saint-Exupéry, publié en 1948) 96
Classé sans suite (Claudio Magris, *L'Arpenteur*, Gallimard, 2017) 45
Confessions d'un banquier pourri (Claire Germouty et Crésus, Fayard, 2009) 25
Critique de la philosophie du droit de Hegel (Karl Marx, 1843)
Daphnis et Chloé (IIe ou IIIe siècle) 126
Essai sur la peinture (Diderot, 1765) 128
Gargantua (Rabelais, entre 1533-1534 et 1535)
Histoire comique des États et Empires de la Lune (Cyrano de Bergerac, 1657) 127
Histoire comique des États et Empires du Soleil (Cyrano de Bergerac, 1662) 127
Kabbale 83
La Cité du soleil (Tommaso Campanella, 1604 et 1613) 128
La Création dans les arts plastiques, (František Kupka, 1910-1913) 79
La Maison Nucingen (Balzac,) 24
La Mort à 15 ans (Gilles Perrault et André Kirschen, Fayard, 2005)
La princesse de Clèves (Mme de La Fayette, Livre de poche) 47
L'Argent (Émile Zola, 1891) 25
L'Auberge des Adrets (Antier, Saint-Amand et Polyanthe, drame, 1821-1823, 1835) 25
Les Contemplations (Victor Hugo, 1856) 90
Le Fric (Jean-Manuel Rozan , Michel Lafon, 1992) 25
Les Misérables (Victor Hugo, 1862) 90
Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz (Gallimard, collection Arcades, 1989, traduit de l'italien par

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

- André Maugé : *I sommersi e i salvati* (Primo Levi, Giulio Einaudi editori, Torino, 1986) 20
- Les Chiffonniers de Paris* (Antoine Compagnon, *Bibliothèque des Histoires, Série illustrée*, Gallimard, octobre 2017) 13
- Les Voyages de Gulliver* (Jonathan Swift, 1726) 127
- Le Zéro et l'infini* (Arthur Koestler, 1940, Poche 1974) 10
- L'Île des pingouins* (Anatole France, 1908) 128
- Lilith, et autres nouvelles* (Primo Levi, Livre de poche, 2001, traduit de l'italien : *Lilit e altri racconti*, Einaudi, Nuovi Coralli, 1981) 23
- Manuel du Spéculateur à la Bourse* (Pierre-Joseph Proudhon, Garnier Frères, 1856) 25
- Micromégas* (Voltaire, 1752) 127
- Mille et une pensées* (Philippe Bouvard, Le Cherche-Midi, 2005) 54
- Monsieur Gogo à la Bourse* (J-F-A Bayard, Variétés, 1839) 25
- Napoléon le Petit* (Victor Hugo, 1852) 24
- Neocortex size as a constraint on group size in primates*, (R. I. M. Dunbar, *Journal of Human Evolution*, n° 6, juin 1992, p. 469–493)
- Odyssee* (Homère, VIIIe siècle avt notre ère (?), Livre de poche) 47,128
- Si c'est un homme* (Primo Levi, Pocket, traduit de l'italien par Martine Schruoffeneger, Julliard, pour la traduction française de *Se questo è un uomo*, 1987, Giulio Einaudi éditeur s.p.a., Turin, 1958 et 1976, 20)
- Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari* (Johannes Kepler, 1634) 127 – Traduction par Thérèse Miocque : *Le Songe ou l'Astronomie lunaire* (2013,, éditions Marguerite Waknine) 127
- Tableau de Paris* (Louis-Sébastien Mercier, 1781, Poche 2006) 13
- Un trader ne meurt jamais* (Marc Fiorentino, Paris, Robert Laffont, 2008) 25
- Utopia* (Thomas More, 1516) 127
- Voyage en Orient* (Gérard de Nerval, 1855) 96

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Presse

Diacritik 14

Dictionnaire de l'ATILF 51

Écritures autobiographiques, Presses universitaires de Rennes 17

La Dépêche du Midi 57

La Voix du Nord 57

Le Charivari 25

Le Figaro 52,56,96

Le Monde 11,14,57,125

Le Parisien 51

Télérama 14

Site du Musée d'Orsay 14



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

Radios

France culture 13,56

Films et vidéos

Elles ont osé, Ceux de Pédervec (Jean-Paul Farguier, 1973 et 1974)

J'avais 15 ans (Frank Cassenti, 2008) 59

Katyn (Andrzej Wajda, Pologne, 2007) 9

La Douleur (Emmanuel Finkiel, France, 2018) 17

Le Joli mois de mai (Jean-Denis Bonan, 1968)

Les Lip, l'imagination au pouvoir, Christian Rouaud, 2007)

Les Neiges du Kilimandjaro (Robert Guédiguian, 2011) 88

L'Heure de la libération a sonné ([Heiny Srour](#), 1974)

Marius et Jeannette (Robert Guédiguian, 1997) 88

Netsona (Kantemir Balagov, Russie, 2017) 48

Musique

Orphée aux Enfers (Jacques Offenbach, 1858) 128

La Belle Hélène (Jacques Offenbach, 1864) 128

Arts plastiques



TABLE DES MATIÈRES

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VIII

ANNÉE 2018

AVERTISSEMENT	3
<u>François Ier et l'art des Pays-Bas</u> (Lundi 1er janvier 2018)	6
<u>Katyn</u> (Lundi 8 janvier 2018)	9
<u>Les Chiffonniers de Paris</u> (Lundi 15 janvier 2018)	13
<u>La Douleur, un film de Finkiel</u> (Lundi 22 janvier 2018)	17
<u>Primo Levi, un rescapé</u> (Lundi 29 janvier 2018)	20
<u>Voleurs</u> (Lundi 5 février 2018)	24
<u>Europe</u> (Lundi 12 février 2018)	29
<u>Lettre ouverte à la Banque postale</u> (Jeudi 15 février 2018)	34
<u>Adieu Titine</u> (Lundi 19 février 2018)	37
<u>Facebook : les limites du dialogue</u> (Lundi 26 février 2018)	41
<u>Classé sans suite</u> (Lundi 5 mars 2018)	45
<u>Tesnota</u> (Lundi 12 mars 2018)	48
<u>Retraités</u> (Lundi 19 mars 2018)	51
<u>Politique et Pédagogie</u> (Lundi 26 mars 2018)	56
<u>André Kirschen</u> (Lundi 2 et Mardi 3 avril 2018)	59
<u>Immobilier</u> (Lundi 9 avril 2018)	65
<u>France vs Afrique ?</u> (Lundi 16 avril 2018)	69
<u>František Kupka</u> (Lundi 23 avril 2018)	76
<u>Des Anges</u> (Lundi 30 avril 2018)	81
<u>Mémoires</u> (Lundi 7 mai 2018)	85
<u>Partageux</u> (Lundi 14 mai 2018)	88
<u>Nonsense</u> (Lundi 21 mai 2018)	95
<u>Terre d'accueil</u> (Lundi 28 mai 2018)	99
<u>32 Mai à l'E.N.S. Louis Lumière</u> (Mardi 5 juin 2018)	104
<u>Terre d'accueil (suite)</u> (Lundi 11 juin 2018)	114
<u>Macron, président à minima</u> (Lundi 18 juin 2018)	119
<u>Lucien de Samosate</u> (Lundi 18 juin 2018)	125

FIN

